

23ième ANNEE, No 1164

40 PAGES



de bonne lecture EQUIVALANT A

120 PAGES

d'un Magazine in octavo DE 15c, 20c ET 25c.

Montréal, 18 août 1906

*Le Monde Illustré*  
**Album Universel**



LE BONHEUR DE BÉBÉ



LES

Corsets

*D & A*

Pour celles que les corsets ordinaires ne peuvent satisfaire.

Ces corsets remplissent bien la lacune entre le dispendieux corset fait à ordre et le corset ordinaire acheté tout fait. Très peu de personnes peuvent se procurer le premier — un plus petit nombre encore veut porter le second.

Cependant, les Dames les plus recherchées trouvent l'élégance et la satisfaction de leur goût dans le corset "D. & A.". Vous pouvez vous en rendre compte à votre magasin.

Demandez le corset "D. & A." et assurez-vous que ce soit bien celui que l'on vous montre. Si votre marchand ne garde pas ce corset dans son magasin, informez-vous-en, nous vous le procurerons.

Les Maîtres  
de l'Art

font usage du

Vin  
St-Michel



Pol Plançon.

Si les grands artistes, les orateurs, les littérateurs et toutes les personnes soumises à un travail demandant une grande dépense d'énergie prennent du Vin Saint-Michel, c'est qu'elles reconnaissent dans ce vin tonique les qualités nécessaires au renouvellement de l'énergie dépensée.

D'ailleurs, la plus grande preuve de la qualité du Vin Saint-Michel est son énorme popularité. Au Canada seulement il se vend plus de Vin Saint-Michel que tous les autres vins toniques combinés, et malgré toutes les tentatives faites pour lui substituer des imitations, on n'a pas encore pu lancer sur le marché un vin qui puisse l'égaliser.

Le vin St-Michel est en vente dans toutes les pharmacies et les débits de vins.

Boivin, Wilson & Cie, :: Montréal.

DEPOSITAIRES.



LE "MONTREAL"

De Niagara à la Mer

Paquebots palais rapides de Toronto jusqu'aux Mille-Iles. Montréal, Québec, Murray Bay, Tadousac et points sur la fameuse rivière Saguenay.

Le voyage sur la rivière Saguenay est enchanteur et unique

Ecrivez pour plus amples informations à

THOS. HENRY,

Gérant du Traffic,

MONTREAL

"Belmont Retreat"

J. M. Mackay, M. D. C. M.

PROPRIÉTAIRE ET SURINTENDANT MÉDICAL



Institut Privé pour la Guérison  
de l'Ivrognerie

Boîte Postale 201  
Québec, Qué.

QUEBEC,  
Canada

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de E. Mackay, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par

E. MACKAY, Editeur-Propriétaire.

L'Honorable G. A. NANTEL, Directeur de la Rédaction.

51, rue Sainte-Catherine-Ouest.

Téléphone EST 4415

Coin de la rue St-Urbain

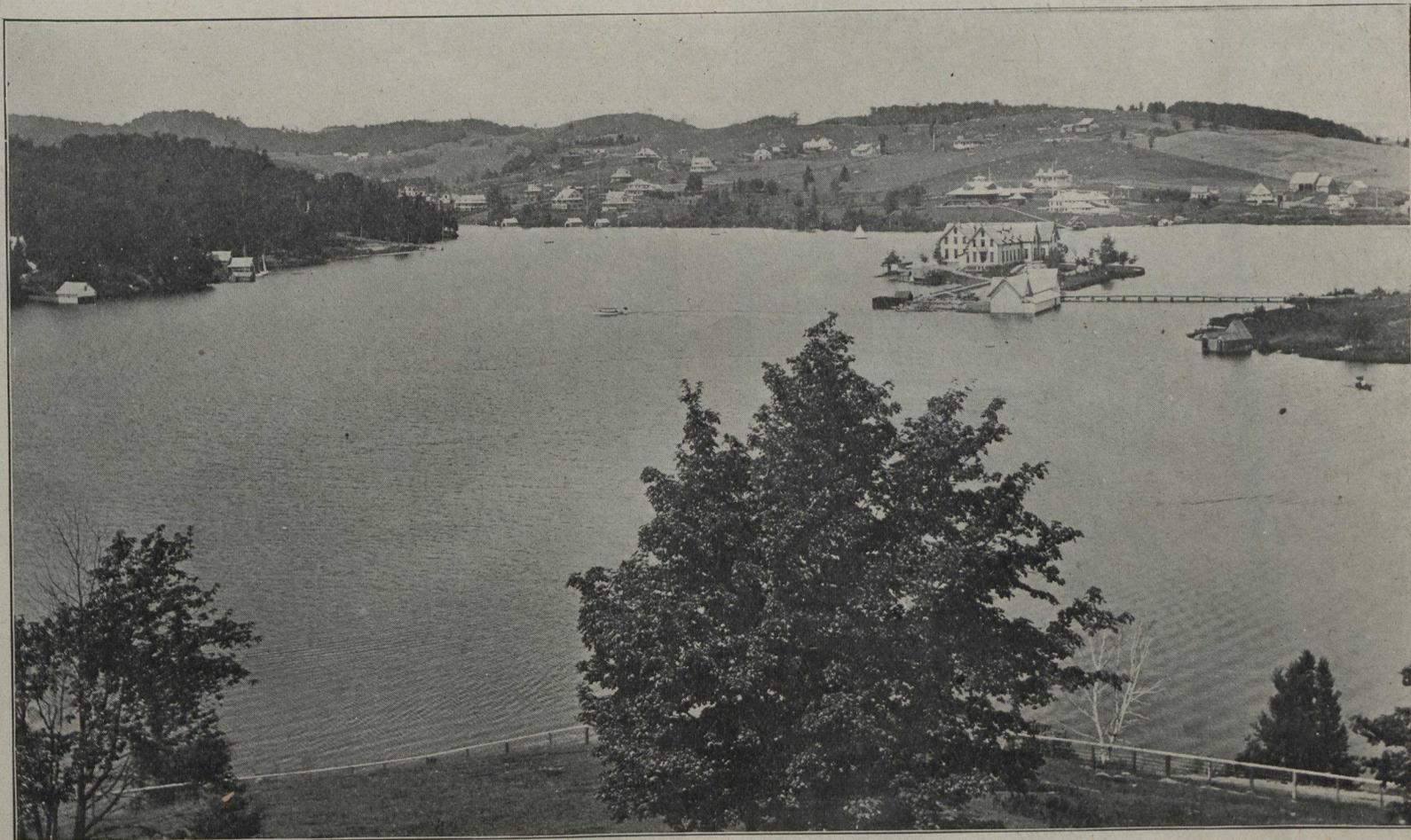
PRIX DE LA REVUE

Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.

Au numéro: 5 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 francs.

LE CANADA PITTORESQUE



Le lac des sables, Sainte-Agathe, P. Q., à droite on voit l'hotel Castel-des-Monts. Ligne du C. P. R. conduisant au Nomingue

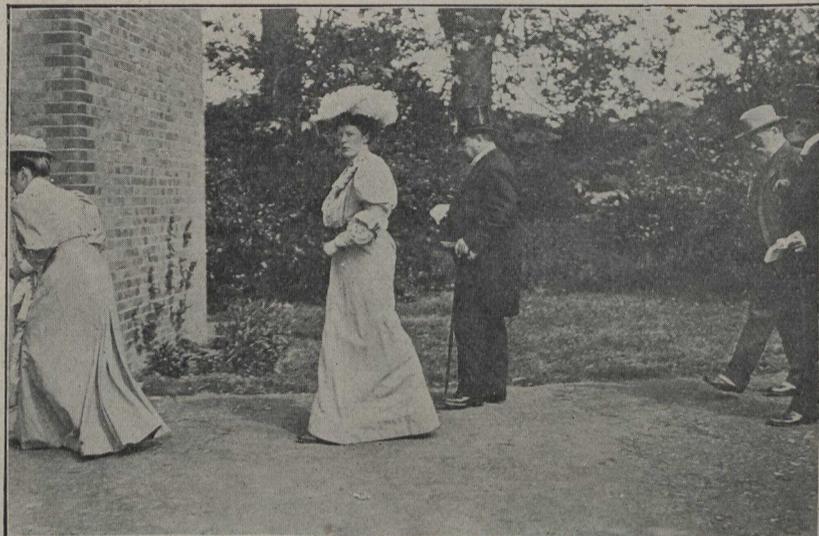


Le lac des sables, Sainte-Agathe, P. Q., à gauche on voit la résidence d'été de notre Directeur l'Hon. G. A. Nantel. Ligne du C. P. R. conduisant au Nomingue

# NOS GRAVURES D'ACTUALITE



EN ANGLETERRE.—Sa Majesté Edouard VII, visitant la section des produits de l'élevage à la dernière exposition royale d'agriculture.



EN ANGLETERRE.—Le ministre d'Etat M. Haldane, allant présider l'inauguration du nouvel édifice, destiné à l'étude de l'électricité, au laboratoire national de physique, de Seddington.



EN ANGLETERRE.—Le Révérend Père Vaughan, de l'aristocratique église catholique de Farm Street, Berkeley Square, Londres, qui, en ce moment, prêche contre la licence de la haute société anglaise.



EN ANGLETERRE.—Procession de fidèles, suivant les quais de la Tamise, à Londres, en signe de protestation contre le bill de l'éducation. Fin juin 1906.



EN ANGLETERRE.—Le groupe des invités de M. Hugh Spottiswoode à l'hôtel Savoy, de Londres, à l'occasion du dîner *Printer's Pic*.



EN FRANCE.—Défilé des sociétés de gymnastique, à l'occasion de la fête nationale du 14 juillet, 1906.



EN FRANCE.—Au festival organisé par la duchesse d'Uzès, au Jardin de Paris : Les Sports pour enfants.



EN FRANCE.—Au festival organisé par la duchesse d'Uzès, au Jardin de Paris. Les prix de la tombola, offerts aux enfants.

Sommaire du N<sup>o</sup> 1164, du 18 Août 1906

Planches hors texte — Le Canada pittoresque: nos illustrations d'actualité — Choses d'Europe — L'ouvrier et la loi du dimanche, par l'hon. G. A. Nantel — Vers l'avenir, par l'hon. G. A. Nantel — Propos de Montréalais — Echos d'Amérique, par L. d'Ornano — Le vieux piper, par Padre Alberto, O. M. I. — Josette, nouvelle canadienne inédite, par Marie Le Franc — Causerie scientifique — A travers la mode — La vie au foyer — Pour nos jeunes amis — Feuilletons: Le lac Ontario; Sans famille — Musique: Marche muscadine, par A. Landry — Deux pages humoristiques Les grands musiciens — Cartes postales illustrées — Les poissons sportifs de la Floride — Pour les agriculteurs — Maison de poupée, par Henrik Ibsen — A travers le Canada — La tuberculose et l'habitation — Nouvelle: Mariage impossible, par Eugène Fournier — Variétés, etc., etc.

## Choses d'Europe

## En Angleterre

Le correspondant du "Times", à Pékin, est loin de rassurer l'opinion anglaise et prédit la nécessité, à courte échéance, de l'intervention des pouvoirs européens pour ramener les Célestes à la raison.

Les autorités chinoises en mettant de nouveau la main sur la perception des droits de douane maritime auraient trompé le Foreign Office en lui promettant que Sir Robert Hart, représentant du contrôle européen, aurait pleine indépendance dans l'exercice de ses fonctions, pendant que les officiers chinois le circonviennent de toutes les manières et dirigent, de fait, d'une façon indépendante, tout le service de ces douanes. Ils sont même allés jusqu'à nommer un officier spécial pour transmettre leurs instructions au représentant des pouvoirs — Sir Robert Hart — qu'ils désignent avec impertinence comme leur serviteur étranger. Ce dernier ne peut promulguer les règlements sur la perception des douanes et les officiers chinois, ses subordonnés, ne se gênent pas de se moquer de ses instructions et de le discréditer chaque jour davantage. Bref, le conflit est si grave qu'une intervention prochaine semble nécessaire, ce qui, avec la question de l'Afrique du Sud et l'agitation incessante du Zoulouland ne manque pas de préoccuper vivement l'opinion publique.

\* \* \*

De temps à autre nous avons à noter les doléances d'esprits supérieurs et dirigeants en Europe sur l'état de l'enseignement public. Cela ne pourrait guère nous reconforter, si, d'ailleurs, nous étions si fort à plaindre par les lacunes de notre système d'instruction publique, et encore moins, les lamentations de nos cousins d'outre-mer pourraient-elles consoler les braillards qui ne cessent de nous montrer comme placés au dernier plan des nations civilisées dans le mouvement général du monde instruit. Tantôt c'est en France qu'on se lamente, tantôt c'est en Italie, en Espagne que l'on découvre un état d'infériorité qui serait de nature à flatter notre amour propre s'il fallait se réjouir du mal d'autrui. Mais que vont dire nos pessimistes quand nous allons leur citer le témoignage d'une autorité anglaise qui se déclare rien moins que satisfaite des progrès de l'enseignement dans ce vaste foyer de lumière qui rayonne sur les trois-cinquièmes du monde habité.

C'est le professeur Sadler, président de la section éducative de la "British Association" qui vient déplorer l'état de l'enseignement par manque d'unité dans ses différents degrés. "Par exemple nous reconnaissons, dit-il, le fait que l'enseignement technique ne pouvait pas être organisé comme système détaché et à part. Dans ses plus hautes formes, cet enseignement doit reposer sur des cours secondaires organisés et suivis de longue main; dans ses degrés élémentaires il doit reposer sur une base solide jetée à l'école élémentaire, primaire et secondaire."

Cet état de perfection qui serait l'idéal est loin d'être atteint dans la métropole comme un peu partout; nous en sommes loin nous-mêmes, mais nous n'avons pas commencé nos études, en même temps que là-bas, n'est-ce pas? et comme nos grands cousins, nous marchons aussi vite que nos moyens et l'opinion publique le permettent.

\* \* \*

Le Parlement a été ajourné le quatre de ce mois jusqu'au 23 octobre.

La dernière séance des communes a été consacrée aux très graves affaires qui sont en cours dans l'Afrique du Sud, en Chine et en Egypte.

\* \* \*

"En dépit des mutineries et des désordres, dit "l'Evening Post" de New-York, du 4 en cours, dans son édition financière, — dépêche de Londres — l'opinion financière, ici, concernant la Russie, est rassurante, par la raison que le gouvernement possède des balances énormes en Europe".

"Qui a pris les derniers Russes? se demande le même journal, dans sa chronique — télégraphique — sur la bourse de Londres, dont l'auteur est une autorité en fait de finances :

— "La liste des demandes pour la part anglaise de l'emprunt russe, est, dit-il, une belle liste quant à la qualité des souscripteurs et quant au nombre c'est une liste aussi belle que l'on pourrait en attendre dans le cas d'un emprunt de tout pays où les circonstances seraient moins difficiles que dans l'Empire russe".

Nous tenons à mettre ces indications de la Bourse anglaise — qui sont les mêmes, à la même date, que celles de la place de Paris — sous les yeux de nos lecteurs afin de les prévenir contre les fantaisies de la presse associée.

Les grands spéculateurs juifs qui, en général, ont été hostiles au dernier emprunt russe ont bien, il est vrai, réussi à déterminer une "course" mais elle n'a pas eu grand souffle et les valeurs russes du moment ne se portent pas trop mal, après tout, en ces pays si conservateur qu'est l'Angleterre et si avisé qu'est la France.

\* \* \*

La grosse question politique du moment, on le comprend aisément, est celle du Transvaal et de sa constitution politique que la mère-patrie — quelle dérision et fut-il jamais belle-mère comme l'Angleterre vis-à-vis l'Orange et l'ancienne république de Krüger? — est en train de lui assurer.

On se rappelle comment Sir Henry Campbell-Bannerman, le premier ministre du jour, combattit l'idée de la guerre d'Afrique australe et l'enlèvement du Transvaal et de l'Etat libre d'Orange aux Boërs. Le voir maintenant octroyer une constitution au peuple Boër — basée, dans ses grandes lignes sur celle du très libre Etat qu'est le Canada — semble un fait inexplicable à bien des Anglais. L'opposition accuse simplement le premier ministre de trahison en faveur des Boërs auxquels il livre tout l'élément britannique!

Cependant les personnes bien au fait de ce qui se passe en Afrique du Sud conviennent que la politique du gouvernement est la plus sage et devait s'imposer tôt ou tard. Ils ne peuvent partager les préventions de parti de M. Chamberlain à l'endroit de Boërs qui auraient bien tort de ne pas être satisfaits du régime anglais si ce régime leur donne la paix, la liberté et même — on ne le pressent que trop chez leurs vieux ennemis — la prépondérance politique dans leur pays.

Le "Standard" se fait bien l'écho des intraitables ennemis des Boërs quand il dit: "Ils vont — les Boërs — repousser de l'Afrique du Sud, s'ils le peuvent, le gouvernement anglais, l'influence anglaise, mais surtout, ce qu'ils haïssent le plus, les idées anglaises. Depuis les jours du Grand Trek jusqu'à celui de la déclaration de guerre par Krüger ils détestent les méthodes anglaises, le système politique anglais, les sentiments négrophiles anglais et la diligence des Anglais en affaires".

Toute la presse unioniste parle sur ce ton, pendant que les hommes d'affaires trouvent dans l'octroi de la constitution transvaalienne les garanties d'améliorations considérables des valeurs sud-africaines et se réjouissent, au fond, de ce qui vient d'être fait.

Quant aux Boërs eux-mêmes, ils n'ont pas été lents à manifester leurs sentiments de satisfaction, ce qui est une preuve additionnelle de la trahison du gouvernement Campbell-Bannerman des intérêts anglais en faveur des vaincus de la guerre anglo-boëre, que l'on ferait mieux de nommer la guerre de M. Joe Chamberlain.

Voilà où peut conduire la passion politique même dans un pays sage et réservé comme la Grande-Bretagne.

\* \* \*

## En France

M. Gaston Menier donne le résumé d'une entrevue qu'il aurait eue avec l'empereur Guillaume, au cours d'une croisière dans les eaux scandinaves.

Le kaiser se serait exprimé en des termes très sévères sur le compte de la presse.

"C'est une chose bien étonnante, aurait-il dit, que l'irresponsabilité qui est la caractéristique du journalisme. Prenez une autre profession, n'importe laquelle, vous verrez qu'avant d'y être admis, un individu doit faire preuve de quelque aptitude.

Un médecin ou un avocat, ne peut exercer sans un diplôme. Mais pour un journaliste c'est différent. Un jeune homme de 20 ans se présente à un bureau de journal, le plus grand et le plus respectable du monde soit-il, et il pourra écrire des articles qui créeront la plus profonde impression sur ses compatriotes.

"Tous les jours les colonnes des journaux sont remplies d'appels au public, d'informations, de commentaires et d'appréciations, écrits, sans doute, de bonne foi, mais par des gens qui ne connaissent pas les sujets qu'ils traitent. "CES GENS GUIDENT L'OPINION PUBLIQUE".

Ma foi, ce Guillaume a du bon, par bout, mais fera-t-il qu'un seul journal à sensation change ses méthodes et prenne pour écrire des gens capables d'écrire plutôt que des sabotiers ou des tireurs de ligneul.

\* \* \*

Madame Bernhardt est en train de créer une seconde Affaire qui, heureusement, ne divisera ni la magistrature, ni les Chambres, ni l'armée en deux camps prêts à en venir aux mains dans les plus augustes circonstances.

La diva a trouvé tout de même un champion, non de petite encolure, dans la personne de M. Aristide Briand, ministre de l'Instruction Publique.

"Madame Bernhardt, a-t-il dit, a répandu l'art français, non seulement en France, mais de par le monde entier, lui témoignant un dévouement sans limite et soulevant partout l'admiration de tout le monde artistique appartenant à la profession théâtrale".

Le ministre va donc enquêter de nouveau et examiner avec soin les faits sur lesquels le conseil de l'Ordre de la Légion d'honneur a basé son refus et il n'abandonnera pas sa croisade qu'il ne soit vaincu de la justice de ce refus.

On parle même de demander l'intervention de M. Fallières dans cette seconde Affaire d'israélite.

Ça se corse, comme on peut le voir.

\* \* \*

Un Américain, M. Georges A. Licht, étudiant en architecture à l'École Nationale des Beaux Arts, vient de gagner la grande médaille d'émulation, offerte par le gouvernement français, à l'élève qui obtient le plus grand nombre de points dans sa classe. M. Licht est un élève de J. L. L. Pascal, membre de l'Institut de France. C'est un prix de Paris et il a obtenu deux ans d'études — scholarships — de la Société des Beaux-Arts — branche de l'architecture — de New-York. Il a aussi obtenu la grande médaille offerte par la Société Centrale des Architectes Français.

Voilà un bel encouragement pour nos jeunes compatriotes qui se sentiraient des aptitudes au noble art de l'architecture que nous avons tant besoin de ramener à de saines traditions.

\* \* \*

**En Russie** Nous ne prendrons nullement dans les informations de la Presse associée nos appréciations sur les événements de Russie, car elles ne sont pas de nature à renseigner sérieusement le lecteur qui veut juger sans parti pris.

Les dépêches de certains journaux américains de réputation reconnue pour leur impartialité, nous semblent plus acceptables dans les circonstances si difficiles à démêler que traverse l'immense empire des Russes.

Avec ces dépêches nous croyons que la grève générale n'aura pas lieu, ce qui va couper les bras des agitateurs. Les grands services des chemins de fer et de la poste ne seront pas désertés et l'armée restera fidèle, au moins jusqu'en mars prochain, date des prochaines élections générales.

Les agitateurs sont déjà à moitié démoralisés par l'attitude du gouvernement et la fidélité de l'armée et on admet généralement que les dernières mutineries n'ont revêtu qu'un caractère local qu'on ne trouvera pas dans les autres parties de l'empire.

Cependant l'ordre n'est pas encore rétabli à Cronstadt et bon nombre de marins désertent à Reval.

Les juifs socialistes dans une proclamation du 4 en cours, pressent leurs compatriotes de se tenir prêts au combat et, s'il le faut, de se présenter sous les armes dans les rues.

On rapporte que le prince Lvoff, un grand de l'empire, qui n'est pas bureaucrate, au cours d'une conversation avec le Tsar est resté tout stupéfait du calme et de la confiance imperturbable de l'autocrate dans le rétablissement de l'ordre.

Pendant qu'il entretenait l'empereur de la gravité des événements et de la révolution menaçante, ce dernier l'interrompt et lui posa des questions sur l'état des chemins de Pétersbourg à Saratoff; il avait l'intention d'y aller en automobile et il voulait savoir si le trajet serait agréable dans de bons chemins! Le Tsar lui aurait dit aussi être sûr de la parfaite loyauté de l'armée.

NEMO.

## L'OUVRIER ET LA LOI DU DIMANCHE

Si les grands corps se remuent lentement il est encore plus vrai qu'ils ne sont guidés par aucun sentiment d'humanité.

Si l'employeur pouvait arracher à l'employé 24 heures de travail par jour et 7 jours par semaine, il le ferait volontiers, si, surtout, cet employeur est une compagnie à fond social, dont l'âme repose dans la toujours plus grosse recette et la politique dominante n'a en vue que d'accroître les dividendes des actionnaires.

Que ces employeurs, devenus trop communs dans la province de Québec tombent sous le coup d'une loi commune, établissant des heures de repos pour l'ouvrier et accordant sa sanction pénale à toute législation provinciale sur ce sujet, tout le monde applaudira. Rien n'empêche que notre Législature agisse dans les limites de sa juridiction et nous n'aurions qu'à nous féliciter de l'action du gouvernement fédéral s'il prête main forte à la Législature.

L'essentiel est ici que le gagne-petit, que l'homme de peine, l'ouvrier de chaque jour, ne soit pas exploité sans merci par le gros employeur et trouve dans l'ensemble de nos lois la protection à laquelle il a droit de par le commandement de Dieu, les prescriptions de l'Eglise et la loi de la nature qui exige un repos régulier et suffisant après un travail prolongé et parfois épuisant.

*G. A. Nantel*

## VERS L'AVENIR

Le Dominion du Canada est appelé à marcher, malgré les semeurs de discordes civiles, vers l'unité nationale, étape dernière et nécessaire de son indépendance politique.

Constitué en confédération plutôt qu'en union législative pour sauvegarder certains droits locaux et particuliers, le Canada n'en est pas moins une entité qu'on ne manque jamais, dans nos démonstrations diverses, de marquer du sceau des plus hautes destinées. C'est donc le devoir des partisans de cette fédération d'applaudir à toute action politique, à tout mouvement social qui soit de nature à consolider son unité, à condition bien entendu, que se continue intacte, intangible, la jouissance de ces droits locaux et particuliers qui, encore une fois, ont nécessité la création d'une confédération au lieu d'une union ou d'une fusion de gouvernements des Canadas.

La loi du dimanche est une de ces occasions de manifester l'unité du sentiment canadien, en même temps que de démontrer, toutes réserves faites des droits locaux, religieux et civils, le désir des Canadiens catholiques et français tout les premiers, de participer cordialement à l'unification politique de tous les groupes de Canadiens nés au Canada et de citoyens immigrés au Canada avec l'intention fermement arrêtée de se faire Canadiens.

Ce n'est pas à nous Canadiens-français qui avons imposé la confédération pour nous-mêmes contre le sentiment anglo-saxon dominant en Amérique britannique du Nord, à miner, à la moindre occasion et sous le plus pauvre prétexte, l'édifice que nous avons élevé de nos mains. Ses bases sont assez profondes, ses murs d'enceinte assez solides pour mettre à l'abri de toute atteinte sous sa vaste coupole, la vie, les libertés et le bonheur des premiers ouvriers qui l'ont édifié pour eux-mêmes, sans doute, mais aussi pour les populations nouvelles qui y chercheraient refuge de tous les coins de l'univers.

Devons-nous, Canadiens-français et catholiques, abandonner ce temple où sous tant de rapports politiques, sociaux et même religieux, nous pouvons vivre de la vie commune, pour nous cantonner dans quelque chapelle latérale, où nous vivrons de la vie isolée, crainte d'une promiscuité qui ne peut être dangereuse que pour des faibles et des impuissants.

C'est en effet le propre des faibles et des impuissants, individus ou nations, de fuir le contact des êtres vigoureux par crainte d'être broyés sous la force ou au moins de se voir contraints à une lutte pour laquelle ils ne sentent que mollesse et pusillanimité.

Le Dominion du Canada est un pays chrétien, pris dans son ensemble et rien, il nous semble, ne devrait s'opposer à ce qu'une loi générale consacrerait à Dieu un jour de la semaine, qui fût le même par tout le territoire et observé, dans les grandes lignes, avec le même respect et la même reconnaissance de la loi divine comme de celle du repos du septième jour commandé à l'homme.

Un des traits qui honorent le plus la grande république d'à côté, ce sont ses jours d'action de grâce, institués pour reconnaître l'existence du Très Haut et lui marquer, par un geste de toute la nation, la reconnaissance que le peuple américain lui doit pour tous les bienfaits de l'année.

Les séances du Congrès américain qui légifère sur l'un des plus puissants pays du monde, s'ouvrent et se ferment en invoquant le Dieu des chrétiens quoique beaucoup d'Américains ne le soient pas, mais c'est là l'acte d'affirmation en une croyance religieuse une qui doit être comme à la base de toute unité nationale; c'est là comme un avis aux dissidents que l'Etat américain veut être un dans sa vie nationale et que l'un des gages les plus précieux, si non le premier gage de cette unité politique, c'est l'unité dans l'hommage au même Dieu des chrétiens.

Une loi du dimanche, une loi planant au-dessus de tous les groupes d'allégeance canadienne est un acte de foi religieuse et nationale en même temps; c'est aussi, dans notre cas, un acte d'affirmation chrétienne et un avis, à ceux qui ne partagent pas la croyance générale, de se mettre bien dans l'esprit que le peuple canadien est un peuple chrétien, obéissant au commandement de Dieu, qui ordonne l'observance du dimanche et que tout le monde doit respect et fidélité à cette loi du pays.

Il n'y a pas que des chrétiens dans ce pays, mais il y a des incroyants et des athéistes et il y a des croyants dans des objets de culte païen.

Il est de toute sagesse de donner par une loi positive une sanction à la loi de conscience qui oblige tous les chrétiens du Canada à l'observance du jour du Seigneur.

Nous ne voyons là rien d'irrespectueux envers la divinité; ce n'est pas le lieu de crier "foris canes", et "aux profanes les choses profanes".

Un peuple qui consacre, avec une sanction pénale positive, l'observance du dimanche est un peuple qui se grandit, de toutes manières, en s'unifiant surtout dans les choses les plus intimes de l'âme qui sont celles du culte et de l'adoration, aux mêmes heures de la vie, de l'Etre infini auquel il croit comme à la source de toute justice, de toute grandeur et de toute charité.

Une telle loi, parce qu'elle se rapporte au culte, parce qu'elle touche conséquemment aux replis les plus cachés, aux fibres les plus intimes de l'âme, aux droits les plus sacrés de l'individu, aux manifestations les plus respectables de la famille, et en déduction dernière, aux droits civils, se rapportant à la personne et aux institutions locales, est-elle nécessairement exclusive de toute législation fédérale pour n'être que du ressort de la juridiction provinciale? Tout ce que nous venons de dire devrait à notre sens, démontrer le contraire et il serait d'un rigorisme extrême, d'une étroitesse de vue excessive, de prétendre que l'autorité fédérale n'aurait pas le droit de proclamer un jour d'action de grâce par semaine à être observé par tous les habitants du Canada sous le prétexte qu'une province, lors de la constitution du pacte fédéral, s'est réservé le pouvoir exclusif de légiférer sur les matières de droit civil, de la propriété et les objets généralement d'ordre local.

Ce n'est pas aux Canadiens-français, dans tous les cas, que devrait revenir la tâche de découvrir le manque de continuité dans le lien fédéral et d'établir que leur grande oeuvre, l'oeuvre qui les rendra à jamais immortels, l'oeuvre de la confédération, n'est pas viable; mais que la Législature fédérale n'a pas le droit d'en appeler à tout le peuple canadien pour l'unir dans l'observance du dimanche qui est à la base du culte de la religion chrétienne.

Si tout le monde est d'accord sur le pouvoir légal et sur la sagesse politique de la dernière loi, envisagée dans sa signification nationale, il resterait à apprécier la ligne de conduite du gouvernement fédéral, au cours de toute cette législation et à voir si les droits particuliers de la province et spécialement des Canadiens-français ont été entamés par la dernière loi du dimanche.

G. A. NANTEL.

## GRAINS DE SAGESSE

Un diplomate doit avoir l'oreille assez fine pour entendre voler une mouche derrière son dos et la peau aussi épaisse que celle d'un rhinocéros.

Général de Schweinitz.

L'affinement de l'esprit, chez les natures supérieures, a pour rançon de douloureux états d'âme que le vulgaire ne peut comprendre.

On discute trop avec les hommes, on ne cause pas assez avec les enfants. — Alexandre Dumas fils.

## PROPOS DE MONTREALAIS

Une singulière rumeur s'est répandue, l'autre jour, dans la capitale de mon pays de Montréal: on dit que le maire, Son Honneur M. Ekers, a décidé de faire observer la loi des constructions dans le territoire dont il possède — l'exerce-t-il? — la haute magistrature.

La rumeur est, sans doute, controuvée mais comme elle persiste, je dirai, un peu, ce que j'en pense.

Je n'y crois pas, c'est-à-dire, que d'abord elle n'est pas vraisemblable et le fût-elle, que je la déclarerais non fondée, en droit comme en fait.

Est-ce clair?

En droit, M. le maire n'a que faire de s'immiscer en des matières où la loi ne lui accorde aucune entrée.

Qu'on me cite l'article de notre incommensurable charte et de ses innombrables amendements — rapiéçages plutôt — qui permette à M. le maire, de faire observer la loi de la Législature ou les règlements de la Municipalité! Ni lui, ni ses présidents de comités, ni ses fonctionnaires n'ont le pouvoir de faire exécuter ce que la Législature, après beaucoup de tiraillements et ce que le Conseil après de grosses prises de bec, ont pu décréter.

Il y a sûrement de quoi remplir des in-octavo et des in-folio de tout ce qu'on édicté nos législateurs de Québec et nos successifs conseils municipaux sur les affaires de la Cité. Ce qu'ils ont fait exécuter de leurs volontés législatives, suivant le texte, le contexte ou l'esprit qui en découlerait, pourrait tenir aisément en une lilliputienne édition de petite pochette de gilet.

C'est que dans ce cas-ci, comme en toutes ces matières livrées à la dispute de nos 40, on ne cesse de faire la navette entre le texte, le contexte et l'esprit qui en découle. Les uns tiennent pour le texte, d'autres cherchent une interprétation au contexte et enfin, les moins pressés, travaillent à la découverte de l'esprit, qui découlerait de l'un et de l'autre. Comme rien ne vient d'aucun de ces côtés, on ne décide rien, pour se tenir bien avec le texte, sans offenser le contexte tout en ménageant l'esprit qui sortirait accidentellement de l'un ou de l'autre.

C'est pour cela qu'en droit, placé dans l'identique et même situation des échevins, des comités, M. Ekers ne peut rien et ne fera rien.

Si, au demeurant, après des années d'échevinat et des mois de mairie, M. Ekers n'a pas compris une chose qui s'impose à toute intelligence ouverte c'est que les règlements comme les lois, les constitutions, les chartes les plus augustes n'ont de raison d'être, n'existent que pour être violés. M. Ekers est un naïf, indigne, bien indigne de la première magistrature de Montréal.

Et, en fait, le maire de Montréal, invoquant les précédents, serait-il justifié, excusé même d'en agir autrement que les maires passés? Pourquoi se signalerait-il aux dépens de ses illustres prédécesseurs qui n'ont jamais rien fait et sont sortis de l'Hôtel de ville avec des réputations d'autant plus éclatantes, mais intègres surtout, qu'ils n'avaient rien fait du tout?

Dans Montréal on mesure la grandeur et la vertu des hommes par le rien dire et le rien faire.

Aussi bien M. Ekers qui est un homme d'intelligence dépassant la moyenne ne fera rien de ce que les journaux imputent si improprement à son bon jugement; la loi et les règlements concernant la construction civile à Montréal seront impudemment violés comme ils le méritent et comme ils n'ont jamais cessé de l'être; la rapacité des propriétaires et des spéculateurs en entreprises fleuriront aux dépens de l'hygiène, chassant l'air pur, la lumière du soleil des logis du petit.

M. le maire s'est mis à dos une tâche dont pas un homme n'est capable.

Aussi bien, s'est-il aperçu, — un peu tard si vous voulez, — du mouvement irréflecti de sa bonne âme.

Pour se tirer d'un aussi mauvais pas et avant que les rumeurs trop persistantes n'impliquent sa popularité, il va filer vers les Europes occidentales, comme un Tsar vulgaire qu'une révolution chasserait vers d'hospitaliers rivages.

JEAN PROMAIRE.

## PENSÉE

L'amour est comme un lis qui germe dans le coeur  
Et qui meurt aussitôt qu'il tombe dans la fange.  
Il lui faut pour grandir la pureté d'un ange,  
C'est le Pain de l'autel qui garde sa blancheur!

Padre ALBERTO, O. M. I.

# Echos d'Amérique

## Le retour de lord Grey

NOTRE gouverneur général, lord Grey, vient d'arriver de Terre-Neuve, où, comme le savent nos lecteurs, il est allé avec sa famille faire visite à son collègue de là-bas. Dès son début, le voyage de lord Grey a donné lieu à d'acrimonieuses remarques, formulées sans ambages par la presse de la capitale insulaire, où se rendait le distingué visiteur. Car cette presse, intéressée à le dire, très probablement, voulait voir dans le déplacement de lord Grey une machination politique tendant à faire entrer Terre-Neuve dans le giron de la Confédération canadienne.

Entre deux parties de pêche au saumon, entre deux réceptions de gala, il se peut bien que les représentants de S. M. Edouard VII, auprès des gouvernements de Terre-Neuve et du Dominion, aient considéré l'éventualité de l'union des deux grandes colonies britanniques de cet hémisphère, cependant, comme cette union ne pourrait devenir un fait accompli qu'avec l'assentiment des populations de ces deux pays, on a peut-être eu tort de se récrier trop tôt. Si Terre-Neuve ne tient pas à faire partie du Dominion, le Canada ne s'en plaindra pas outre mesure, attendu que d'après une loi économique, en ces sortes d'almalgamations ethniques, le bénéfice est toujours du côté de la plus petite et de la plus faible des parties contractantes. Evidemment, dans le cas qui nous occupe, ce n'est pas le Canada qui jouerait ce rôle.

## Le cirque Barnum et Bailey

MONTREAL, pendant la première semaine d'août, a eu la visite du cirque Barnum et Bailey. Par une chaleur caniculaire peu commune, nos foules se sont pressées sous les immenses tentes des entrepreneurs et actifs impresarii yankees. Bref, on s'est fort amusé des pirouettes des acrobates, des audaces des amazones, de l'exhibé zoologique du cirque, — le plus complet et le plus important qui se puisse voir. Cela est on ne peut mieux et nous ne parlerions pas de cette exhibition annuelle, chère au peuple, si l'on ne nous avait signalé une véritable extorsion, commise aux dépens de nos concitoyens par l'administration du dit cirque. La chaleur étant intense, on comprend que les rafraîchissements aient été avidement recherchés par les occupants des estrades élevées par le cirque "Barnum et Bailey"; mais, ce que l'on apprend non sans stupéfaction, c'est que les américains aient vendu 10 cents le verre, l'eau si peu agréable que fournit notre aqueduc.

Il faut être en Amérique pour constater de telles énormités. Dix cents pour un verre d'eau, c'est un peu cher! Souhaitons que notre municipalité ne s'inspire pas de ce chiffre, pour en faire l'étalon du prix, auquel, à l'avenir, elle nous servirait à domicile l'indispensable élément. Qui sait? Si encore cela nous permettait d'avoir des rues convenables!

Plaisanterie à part, par pudeur sociale, par respect de la morale, sinon par philanthropie, nos édiles ne devraient plus permettre à MM. Barnum, Bailey et Cie, d'exploiter comme il l'ont fait la soif des gens qu'ils attirent à force de réclame. Un simple arrêté municipal, clairement formulé, suffirait à proscrire de tels abus, et il permettrait aux employés de l'Hôtel de Ville de tenir à peu près ce langage aux propriétaires de cirques:

"Vous voulez l'autorisation de donner des représentations en notre ville? Vous l'aurez, messieurs, à condition, cependant, que vous ne vendrez pas plus de deux cents le verre d'eau que réclamera la pépée de vos admirateurs".

De la sorte, tout le monde serait satisfait, et le cirque y trouverait encore un bénéfice raisonnable.

## A propos de timbres-poste

DEPUIS que l'honorable Rodolphe Lemieux est ministre des postes, nos confrères louent sa jeune énergie, qui, à l'occasion, débarasse ses bureaux d'une routine surannée, et améliore le service postal canadien. Cet esprit de progrès, et les vues si large dont s'inspire le plus jeune des ministres canadiens, nous porte à lui présenter ici une supplique, dont notre public montréalais se trouvait bien, si l'honorable ministre nous entendait.

Il s'agit des timbres-poste et de la difficulté qu'on éprouve de s'en procurer, même dans les quartiers affairés de la métropole.

Le bénéfice octroyé par l'administration des postes aux négociants qui vendent des timbres-poste est si minime, que ceux-ci ne se soucient guère de s'embarrasser d'une marchandise peu rémunératrice. Aussi, peut-on voir des magasins où l'on annonce: Ici on ne vend pas de timbres-poste. Et le malheureux quidam qui a besoin de ces coûteux bouts de papier, de courir de droite de gauche, parfois longtemps, avant de pouvoir affranchir une correspondance urgente.

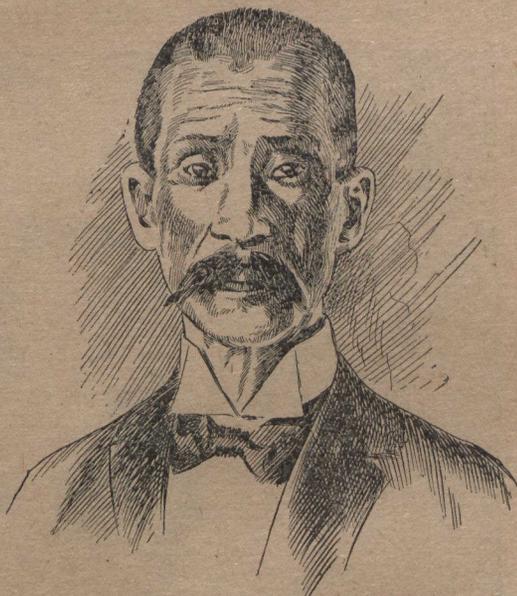
A Montréal, les boîtes aux lettres ne font point défaut, mais quant aux timbres-poste c'est autre chose. Il faut n'être ni pressé, ni malchanceux pour s'en procurer à volonté. Espérons que l'honorable Rodolphe Lemieux donnera des ordres afin de supprimer cette anomalie sociale. Des milliers de reconnaissances iraient à lui, sans plus tarder.

Pourquoi, puisque les machines automatiques sont en vogue, l'administration des postes n'en mettrait-elle pas auprès des boîtes aux lettres pour servir contre espèces des timbres-poste au public? Cette idée a peut-être du bon, nous la soumettons pour ce qu'elle vaut.

## Le baron Komura

VOYAGEANT par voie du C. P. R., pour rejoindre son poste d'ambassadeur près la cour de St James, l'éminent diplomate japonais qu'est le baron Komura, s'est arrêté quelques instants à Montréal, où, le 9 du courant, il prit passage sur le paquebot "Empress of Britain".

Il y a juste un an, le baron japonais se rendait à Portsmouth, N. H., chargé par le Mikado de négocier la paix russo-japonaise. Dans la grande lutte diplomatique qui eut alors pour enjeu la Mand-



LE BARON KOMURA, ambassadeur japonais à Londres récemment de passage à Montréal.

chourie et pour arène une petite ville de la république voisine, on s'en souvient, M. Takahira fut le partenaire, intelligent et dévoué, du baron Komura. L'histoire a consigné en détail les préliminaires de la fameuse déclaration de paix, et nos lecteurs les ont encore dans la mémoire, aussi nous n'y reviendrons pas. A la conférence de Portsmouth, ouverte le 9 août 1905 et close le 29 du même mois, étant données les déplorables conditions financières dans lesquelles se trouvait son pays, le diplomate japonais, qui vient de traverser le Canada en coup de vent, révéla une souplesse et une ténacité vraiment asiatiques de négociateur habile. Le Mikado ne sut mieux reconnaître les remarquables services de ses délégués qu'en nommant: M. Takahira ambassadeur de l'empire du Soleil Levant à Washington, et le baron Komura, ambassadeur à Londres.

Les opinions d'un homme de la valeur de ce dernier, ne sont donc pas à dédaigner. Aussi, sommes nous heureux d'apprendre que le baron Komura est enchanté de la vision que lui a donné notre pays, pour si rapide qu'elle ait été, la deuxième fois qu'il le parcourait dans sa plus grande largeur. Il n'est pas douteux que le baron ne plaide la cause du Canada dans les discussions de tarif qui se poursuivent à Tokio, afin de mettre le commerce canadien au Japon, sur le même pied que celui de son alliée la Grande-Bretagne. Notre métropole, de son côté, verra avec plaisir, croyons-nous, l'extension des rapports commerciaux de son immense colonie nord-américaine, avec l'archipel nippon.

## Un duel entre Yankees

AU moment où la presse de ce pays annonce le duel qui va avoir lieu entre les généraux français André, ancien ministre de la guerre, et de Négrier, ancien commandant en chef des troupes d'expédition au Tonkin, notre atten-

tion est attirée par un très dramatique duel américain, décrit dans un journal du matin. Nous lisons:

"De nombreuses personnes, qui, au cours de l'après-midi du 6 août, se trouvaient dans la rue principale de Springfield, Missouri, ont été témoins d'un duel au revolver qui s'est terminé par la mort des deux adversaires.

"Il y a quelques jours, l'un des adversaires nommé Robert Keene, âgé de 18 ans, avait violemment la fille d'un commerçant de cette ville, M. Charles Freeman, qui avait juré de venger son honneur. Vers 2 heures de l'après-midi, les deux hommes se rencontraient dans la rue et, en même temps, mettaient la main à la poche pour en sortir leur revolver. Plusieurs coups de feu furent échangés, avec le résultat que M. Freeman tomba la poitrine percée d'une balle et une autre balle dans la tête. Quelques instants après il rendait le dernier soupir.

"Quant à Keene, qui avait tiré le premier, il était mort lorsqu'on s'est approché de lui, trois des balles du revolver de M. Freeman s'étant logées dans le coeur du jeune homme".

On a souvent reproché aux corses leur vendetta, qui, le plus souvent, provoque des dénouements du genre de celui de Springfield. Presque toujours, dans la patrie de Napoléon, ces rencontres sanglantes, dignes d'autres âges, ont, comme la récente tragédie du Missouri, l'honneur outragé pour cause, les Corses n'admettant pas les jugements partiels des magistrats insulaires, généralement influencés par des intrigants ou des menaces intimidatrices.

Certes de telles moeurs doivent être réprochées, en Corse comme aux Etats-Unis, cependant, on ne nous ôtera pas de la tête que si les yankees se revolverisent tout comme les Corses, c'est qu'eux nous plus n'ont pas foi en la justice de leur pays, et, à notre époque, il est déplorable d'avoir à le dire.

## Brèves notes américaines

LES distractions les moins redoutables ont parfois des risques; dans un duel, un politicien français vient d'être blessé. — "New-York Commercial".

Si le petit-fils de Guillaume II possède la poigne vigoureuse de ses ancêtres, gare à sa nourrice! — "Buffalo Express".

La dépêche qui veut que le Tsar craigne les préparations de son cuisinier, donne une valeur toute particulière aux menus des ménagères américaines. — "Newark News".

Le livre de l'anarchiste Berkman: "Voyage aux enfers, aller et retour" fera regretter à beaucoup de personnes que l'auteur soit revenu de son expédition. — "Washington Post".

John D. Rockefeller, nie avoir donné \$1,000,000 pour la fondation d'écoles de réformes. Il se pourrait qu'il s'agisse de raffineries? — "Buffalo Express".

La nouvelle qui veut que M. Rockefeller achète des spécimens de fossiles pour l'université de Chicago, tend à faire croire que cette institution a encore besoin de quelque chose de ce genre. — "Toledo Blade".

Une nouvelle inspection des maisons de conserves de Chicago a été entreprise par un comité spécial. En tant que spécial le comité les a trouvées à peu près convenables. — "Indianapolis News".

## Les méfaits du vent

RECEMMENT, un vent impétueux, cyclone en miniature dont nous avons à peine éprouvé les effets à Montréal, causait quelques dégâts dans la capitale fédérale, et, paraît-il, y décoiffait un nombre respectable de promeneurs ou de promeneurs respectables, comme on voudra. C'est assez pour nous mettre en mémoire l'anecdote ci-après, racontée par une chronique publiée à Londres, à l'époque où la Terreur battait son plein en France.

"Un vieux général regagnait sa maison à pied par une grande pluie; il était rajeuni par une perruque blonde, coiffé d'un chapeau d'uniforme, et armé d'un grand parapluie. Un violent coup de vent poussa le parapluie; le parapluie entraîna l'aigrette; l'aigrette emporta le chapeau, et le chapeau enleva la perruque. Un passant s'était arrêté.

"— Que cherchez-vous? lui dit-on. — Rien: je croyais que cette jeune perruque allait emporter cette vieille tête".

Le cyclone d'Ottawa a-t-il enlevé des perruques? Les journaux ne nous en ont pas fait part; probablement par discrétion de bon goût. Car la capitale du Canada possède assez de vieilles perruques, pour que le vent puisse en enlever quelques-unes.

## LE VIEUX PIPÉRO

(Écrit pour l'Album Universel)

**Q**U'AS-TU donc, papacito? Il semble que tu es tout triste! D'habitude, la journée finie, tu arrivais en souriant, tu m'embrassais. Aujourd'hui, tu ne m'as pas prise dans tes bras et tu restes silencieux. La journée a-t-elle été mauvaise? Si tu n'as pas gagné d'argent..., ne sois pas triste, nous avons assez de maïs pour les tortillas de ce soir et même pour celles de demain.

Voyant qu'une larme perlait aux yeux de son vieux grand-père, Jesucita se pressa le long de lui, et lui passa autour du cou ses deux bras.

Jesucita avait 14 ans. Privée de son père et de sa mère dès l'âge de 10 ans, elle avait grandi auprès du vieillard, dont elle était devenue, malgré son jeune âge, la ménagère, la filiale servante. Elle était belle avec ses grands yeux noirs et sa longue chevelure toute noire aussi, qui s'harmonisait si bien avec son visage moreno.

Penchée sur le vieillard, elle avait l'air d'un ange consolant la misère.

Enfin, après un court silence, le vieux pipero releva la tête, il fixa ses yeux mouillés de larmes dans ceux de l'enfant.

Jesucita, *hijita mia*, dit-il péniblement, je suis ruiné, ruiné...

—Comment, ruiné? reprit l'enfant en resserrant doucement les bras autour du cou de son grand-père... et pourquoi?

—À cause de ces "Water Works". Maintenant, personne ne va plus acheter d'eau. Tout le jour, j'ai marché dans les rues del pueblo, à côté de mon pauvre burro, et c'est à peine si j'ai vendu pour dos reales d'eau... tiens, les voilà.

Et le vieux pipero, qui s'était animé au souvenir de ses misères, montra à l'enfant toute une poignée de centavos qu'il tira de sa poche.

—Mais, papacito, pourquoi t'affliger, essaya de répondre Jesucita d'une voix caressante, ces water works ne sont pas pour les pauvres... ceux-ci auront toujours besoin du pipero et...

Elle n'acheva pas, son vieux grand-père s'était levé. Son visage tout ridé, tout brûlé par le soleil, semblait s'être assombri... ses yeux brillaient, et son corps, d'habitude un peu courbé, s'était redressé. Comme un torrent, il laissa échapper de ses lèvres tout ce qu'il avait sur le coeur, toutes ses angoisses.

—Ah oui! les pauvres allaient avoir encore besoin d'acheter de l'eau. Mais, les piperos se verraient obligés d'en augmenter le prix. Il faudrait aller si loin pour la chercher! Son pauvre burro, déjà, n'en pouvait plus. Il avait beau, lui, ne jamais monter à côté de son tonneau quand il était plein, pour ne pas trop charger sa bonne bête, celle-ci était vieille et à bout de forces. Quant à lui, le doyen des piperos, il ne pouvait pas faire autre chose, il était trop vieux... il aimait trop sa chose, son métier... Longtemps, il parla, maudissant les Américains et leurs progrès, qui venaient donner plus de misère aux miséreux.

Jesucita le regardait aller et venir d'un bout à l'autre du jacalito (nom d'une maison mexicaine faite de terre et de branches). Surprise, émue par la tristesse de son grand-père, de grosses larmes coulaient silencieusement sur son visage. Quand il eut fini de parler, elle s'approcha de lui, essaya de le consoler... Puis, voyant qu'il devenait plus calme, elle l'invita à s'asseoir auprès de la table, et lui servit la cena (souper), c'est-à-dire un peu de café et quelques tortillas.

La nuit était venue. Il était bien inutile de causer, en prenant le frais, sur le seuil de la

(1) Depuis longtemps, Brownsville attendait l'installation des "Water Works" pour distribuer l'eau du Rio Grande aux habitants de la cité. Cette amélioration du vieil état de choses, ce progrès avait été enfin réalisé. Les pauvres Mexicains qui jusqu'ici, vendaient l'eau qu'ils charroyaient dans un tonneau monté sur deux roues et traîné par un burro (âne), se trouvèrent, par ce fait, du jour au lendemain privés de leur industrie. Les jeunes "piperos" (ainsi s'appelaient ces marchands d'eau) purent changer d'état et chercher autre chose, mais les vieux, comme celui dont j'écris l'histoire, se trouvèrent tout découragés et virent dans le progrès un ennemi, un mal.—Il en fut toujours ainsi, avec les simples et les ignorants. En somme tout finit par s'arranger, et les jeunes et les vieux s'accoutument aux changements, en comprenant les avantages, et se mettent eux aussi, à jouir des bons côtés de la civilisation.

porte, comme les autres soirs. Le vieux pipero alla voir son burro, lui donna quelques poignées de maïs, et vint se coucher sur son catré. Jesucita, après l'avoir embrassé, lui avoir dit "adios", se retira dans sa petite chambre au fond du jacal.

La pauvre enfant avait le coeur bien gros. Longtemps, elle demeura assise près de son lit, immobile, songeant à tout ce qui venait de se passer. Puis, elle se leva, vint, en marchant sur la pointe des pieds, près de la cloison de sa chambre. Elle souleva même la couverture de laine qui lui servait de porte, afin de pouvoir mieux constater si son grand-père était endormi.

Sûre de ce fait, elle revint près de son lit, alluma un morceau de cierge qui se trouvait sur un altarcito, et, tombant à genoux, elle joignit les mains devant l'image de Nuestra Señora de Guadalupe, qui, tout au fond de l'autel, sur le mur de terre, entourée de fleurs artificielles, souriait.

Combien de temps pria-t-elle? La Vierge seule le sut. Mais, le lendemain matin, quand Jesucita se réveilla, elle se trouva couchée à terre, près de son lit non défait. Elle se leva promptement, fit une courte prière, et courut vers son vieux grand-père, que déjà elle entendait marcher, l'autre côté de la cloison de sa chambrette.

—Eh bien, papacito, dit-elle, en entrant et en s'efforçant d'être gaie, comment avez-vous passé la nuit?

—Bien, bien, *hija mia*, répondit le vieux, encore tout pensif. Puis, regardant Jesucita, il s'écria: Mais toi, comment l'as-tu passée? tes yeux sont tout rouges, comme si tu avais pleuré! Oh! *hijita*, as-tu pleuré?

Pour toute réponse, elle se jeta dans ses

sécuté, malheureux, il l'était davantage encore, et... il gisait près du corps sans vie de sa bête aimée.

Quand il revint à lui, il était dans son catré. Près de lui, Jesucita, à genoux, priait. Un padrecito (prêtre) le regardait. Au premier mouvement qu'il fit, l'enfant se leva:

—Oh! padrecito, s'écria-t-elle, le voilà qui revient à lui. Et, sa voix se faisant suppliante, elle ajouta: Dites padrecito, n'est-ce pas; oh! non, il ne va pas mourir?

Et le prêtre, souriant au malade, qui, sur lui, fixait les yeux, répondit doucement:

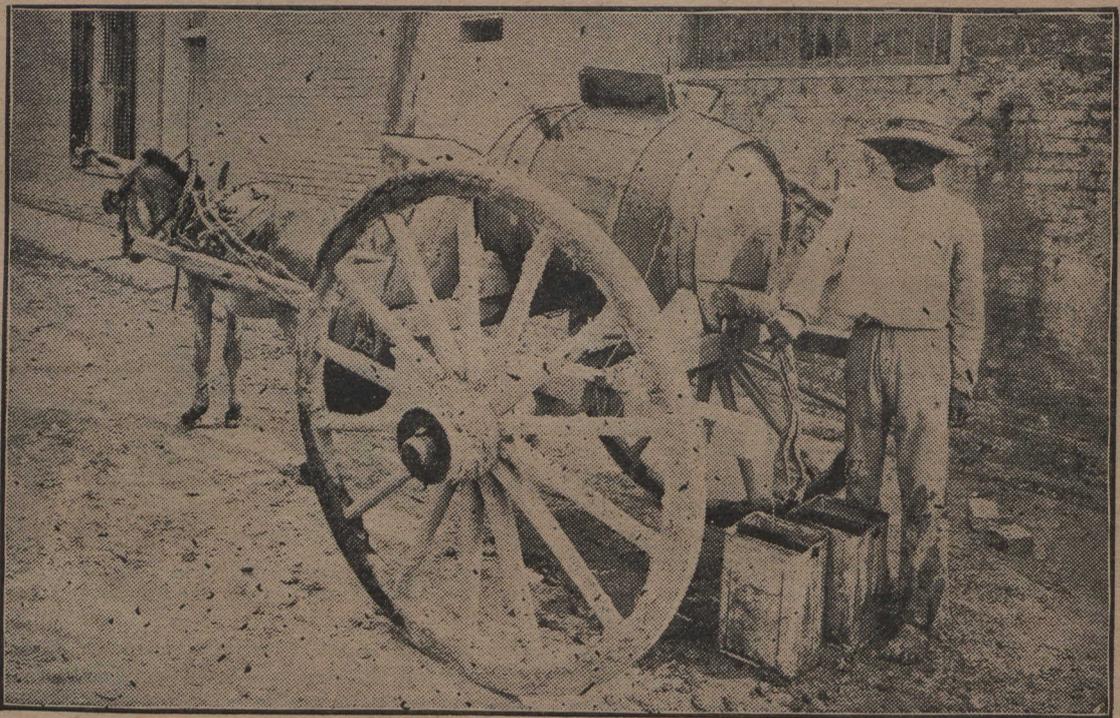
—Non, mon enfant, non, votre bon grand-père ne va pas mourir. Il est un peu faible, mais il va se remettre.

Et, le prêtre et l'enfant se penchèrent vers le vieux pipero, lui parlant, lui souriant, l'encourageant.

Bientôt il put parler. D'abord avec difficulté, et comme sortant d'un rêve. Il ne se souvenait plus des choses qui l'avaient fait souffrir. Mais, peu à peu, sa raison s'illumina et la tristesse allait encore l'envahir quand le prêtre fit signe à l'enfant de s'éloigner et de les laisser seul à seul. Dix minutes après, elle rentra. Mais, ô changement! Son vieux papacito souriait. Il tenait dans les mains la croix du prêtre.

—Viens, *hijita*, dit-il en voyant son enfant; viens auprès de moi. Je me sens plus fort. Je suis résigné aux desseins de la Providence. Le padrecito m'a guéri en me parlant du ciel, en me parlant de Dieu.

Jesucita leva vers le prêtre ses deux grands yeux noirs pleins de reconnaissance et d'amour, puis se penchant vers le vieux pipero, qui, souriant, la regardait, elle l'embrassa au front, en murmurant avec douceur:



L'ATTELAGE D'UN "PIPERO"

bras, tandis que le vieux, l'embrassant, disait:

—Oh! *hija mia*, j'ai eu tort de te faire souffrir.

—Ce n'est rien, papacito, rien, vois, je ne pleure pas; puis tout s'arrangera bien; j'ai prié Nuestra Señora de Guadalupe.

—Oui, dit le vieux pipero, dont le front s'était rasséréné, et qui souriait, tout ira bien. Il faut d'ailleurs accepter ce que le bon Dieu nous envoie, rien n'arrive sans qu'il le permette. Prépare le café, je vais donner un peu de *rastrojo* au burrito.

Et, ce disant, Jesucita se mit au travail, tandis que son grand-père se dirigeait vers une espèce de hangar où l'âne couché semblait dormir.

—Qu'a-t-il donc, ce matin? murmura le vieux, en voyant l'animal dans cette posture. Serait-il malade, par hasard? Bah, il ne manquerait plus que ça. Il s'approcha, tout inquiet. L'animal ne bougeait plus. Il l'appela, le poussa du pied... Il le toucha... il était raide... il était mort.

Soit effet de la fatigue, des contrariétés de la veille, de la surprise, le pauvre vieux pipero poussa un cri sauvage et tomba comme une masse inerte.

Pauvre homme, il avait senti renaître dans son coeur un peu d'espoir en recevant les caresses et le baiser de son enfant, en la voyant sourire. L'espoir, hélas! était perdu. Son burro, son gagne-pain n'était plus. Déjà per-

—Oui, papacito, tu vas guérir, j'en suis sûre.

—Je le sens, reprit le vieillard. Et puis, le padrecito m'a dit que les water works n'allaient pas nous ruiner... qu'il parlerait pour moi, qu'il m'obtiendrait une bonne place...

Tandis qu'il disait ces mots, le pauvre vieux avait tendu ses deux mains au prêtre, qui les saisit pour les joindre en disant:

—Allons, unissons-nous tous les trois pour réciter "el Padre Nuestro et el Ave Maria", et rendre ainsi grâces à Dieu et à sa divine Mère, Nuestra Señora de Guadalupe.

Après les avoir fait prier quelques instants avec toute la ferveur de leur âme, le prêtre s'en alla, laissant derrière lui l'espoir et le bonheur.

Jesucita continua d'entourer de soins et de caresses le bon vieux pipero, qui guérit promptement.

Il vit, maintenant, dans une petite maison de bois, tout au fond d'un grand jardin potager. Un Américain l'a pris à son service, sur la recommandation du bon prêtre. Il a même, deux années après les événements que je viens de raconter, demandé au vieux pipero la main de Jesucita, devenue belle et grande dame. Son époux s'est épris de sa beauté et de sa bonté. Elle s'appelle maintenant "Mrs Sweetpearl". Si vous venez à Brownsville, vous la verrez, toujours heureuse et souriante, auprès de son mari ou du bon vieux pipero, qui semble avoir cent ans.

Padre ALBERTO, O. M. I.

## JOSETTE

NOUVELLE CANADIENNE INÉDITE

PAR MARIE LEFRANC

## I

JOSETTE ARVÈNE était née d'un père français, Pierre-José Arvène, et d'une mère canadienne, Edna Cleveland, au nord des grands lacs. D'Edna Cleveland, elle avait hérité la souplesse et la force, les yeux bruns, la peau rose, la chevelure abondante; de Pierre-José Arvène elle reçut la sensibilité, la poésie et le rêve des peuples latins, et de plus le joli nom de Josette. De sorte que, devenue jeune fille, elle eut un corps viril et une âme féminine.

Son enfance fut assez singulière. A l'encontre des coutumes en usage, sa mère se chargea de son éducation physique, et à dix ans, elle montait à cheval, tirait de la carabine, dirigeait un canot sur le lac. Elle savait dresser une tente, allumer le feu en plein air, vivre des semaines de gibier et de poisson.

La mère et l'enfant étaient bonnes camarades, rien de plus. Edna n'exigea de sa fille qu'un corps parfait de propreté, de force et d'adresse. Elle lui apprit aussi à se tenir, hiératique, au haut bout de la table, et à servir le thé avec élégance, puis à renouveler les nappes de dentelle au fuseau, les lanternes japonaises, les éventails de papier rose dans la chambre d'amis qui attendait toujours l'hôte de marque...

Dans ces régions perdues, à peine peuplées, quel noble étranger se serait détourné de sa route pour se reposer un moment sous le toit moussu de "La Sapinière" ?

Les visiteurs habituels de la famille étaient les parents d'Edna, qui habitaient la ferme la plus rapprochée, encore qu'il leur fallût une journée de voyage, au trot de vigoureux chevaux, pour venir voir leur fille deux fois l'an, à Noël et à Pâques. C'étaient de simples et rudes gentilhommes, que les fanfreluches de la chambre d'hôte eussent gênés et qui se contentaient d'une pièce au rez-de-chaussée, d'où tentaient le matin, à leur réveil, ils pouvaient entendre le chant des coqs dans les basses-cours et le meuglement des vaches dans les étables.

Edna tenait d'eux l'harmonie des mouvements, l'habileté à vaincre les forces de la nature ou à en tirer parti, la sève et le coloris d'une plante poussée au grand air; elle ne pouvait transmettre autre chose à Josette.

## II

Elle lui donna pourtant une âme initiale, une âme pure et inconsciente comme un beau lys. Ce fut le père qui doua cette fleur de vie, qui colora de soleil cette blancheur.

Toute la journée, il était absent du "home", parti à cheval pour surveiller les semailles du blé ou les coupes du bois, et quand il arrivait le soir, il prenait possession de sa fille. C'était un accord tacite entre Pierre-José et Edna. A elle appartenait le soin de développer sa jolie "sauvagesse", comme il disait avec un sourire d'orgueil en contemplant les mollets durs, les joues roses et brunes de l'enfant; à lui la tâche d'infuser dans cette âme le sang de sa race, d'y éveiller l'image des grands ancêtres, d'y mettre le culte de la bonté, de la noblesse et de l'art, de donner à sa Josette canadienne un peu de la Mireille des "mas" provençaux, qui traversait parfois, légère et la jarre d'huile sur la tête, un doux chant de félibre aux lèvres, ses visions d'enfance.

Il la prenait sur ses genoux et, après avoir épilé ensemble dans un alphabet d'images, ils épelaient le livre de la nature, les majuscules des montagnes, les petites lettres des bouquets de cèdres ou de bouleaux, d'ormes ou de merisiers.

N'étant pas grand clerc lui-même, ayant appris surtout, dans sa jeunesse, à écouter les fracas du Rhône entre ses rives, la chanson du mistral sur les oliviers, il ne pouvait faire de sa fille une savante. Mais elle comprit, grâce à lui, la poésie de l'eau bleue d'un lac effleurée au vol par l'aile noire d'un martinet, la grandeur mélancolique d'un retour de troupeaux lents, au crépuscule, par les prairies vastes comme des cioux...

## III

Josette, peu à peu, eut vingt ans.

Depuis quelque temps, elle se sentait toute changée. Elle était prise de l'ennui subit du paysage. Des mélancolies se levaient en elle comme les brouillards qui couraient sur le lac, venus on ne savait d'où. Elle ne se hâtait plus au-devant de son père, à la fin de la journée, pour la joie d'entourer de ses bras le cou de la vieille jument hennissant à son approche, pour être la première à secouer la poussière des vêtements d'Arvène, et pour rentrer avec lui à la maison, à pas lents, en observant la physionomie du lac, des collines proches et des montagnes lointaines, celle surtout de leur cher "home" vieillissant à l'abri des bois de pins.

Sa mère, qui s'alourdissait avec l'âge, n'était plus pour elle la camarade d'autrefois. Au lieu de parcourir vallons et forêts avec sa fille, elle demeurait maintenant plus volontiers à la maison, à aider les servantes dans le soin des animaux, ou, les jours de paresse, à lire la Bible.

Pourtant, elle ne manquait pas de clairvoyance autant qu'on eût pu le croire, et un soir où, selon une habitude récente, Josette s'absorbait dans ses rêveries, la tête entre les mains, en regardant les reflets fugaces du soleil couchant sur les vitres, elle se tourna vers Pierre-José et murmura :

— Elle a vingt ans, Arvène, il faut lui trouver un mari... Y songes-tu ?

Il hocha la tête... S'il y songeait !

Depuis, elle revenait sur le même sujet, cherchait dans un rayon de vingt milles à la ronde un parti qui eût pu convenir... Voyons, il y avait les Ekers, dont les granges éclairaient sous la pression des plus beaux foin et des plus beaux blés des alentours, et dont l'aîné des fils ne boudait pas à la besogne... Il devait être au moins de l'âge de Josette... Et puis, les Lanctôt, qui avaient envoyé leur Georges à l'Université de la métropole, et celui-ci venait d'être reçu médecin; il y avait même ce Jean Rolland, un fort beau garçon, ma foi, sorte de régisseur qui aidait Arvène dans l'exploitation des terres et qui ne demanderait pas mieux que de le remplacer tout à fait, à titre de gendre.

Pierre-José haussait les épaules... Il sentait, lui, que ce qui manquait à sa fille, c'était avant tout un amour, plutôt qu'un mari, c'était moins "un parti" qu'un cœur délicat, un esprit élevé, une âme capable de continuer le développement de cette âme, à laquelle le père n'avait qu'indiqué la voie.

Mais la solitude autour de La Sapinière était si grande !

## IV

Il avait plu toute la matinée, une pluie lourde d'orage. Des ruisseaux dévalaient la colline et roulaient jusque sur le toit d'ardoises feutrées de barbes de pins de la maison des Arvène.

Mais le ciel rasséréné semblait annoncer une belle après-midi.

Josette prit ses petits sabots de frêne, releva sa robe de toile bise à deux mains, et descendit vers le lac, par le sentier qu'à eux seuls ses pieds d'enfant avaient tracé dans les pentes capricieuses de la falaise.

Elle s'assit au bord de l'eau, sur le sable fin qui entourait le lac d'une ceinture dorée...

Et Josette songea qu'elle avait vingt ans, que c'était bien triste d'avoir vingt ans et d'être seule à La Sapinière, avec un père et une mère très bons, il est vrai, et qu'elle adorait, mais qui n'étaient qu'un père et qu'une mère. Ils mourraient avant qu'elle pût leur conduire une autre petite Josette, un autre Pierre-José... La chambre d'hôte restait vide... Nul espoir d'aller construire à son tour une autre maisonnette à l'abri d'un coteau.

Dans la simplicité et la droiture de son âme, l'élève de Pierre-José ne craignait pas de nommer à voix haute son mal et de formuler sans honte son désir de tendresse...

Mais la chaleur d'orage revint... Le lac se tut... Josette s'endormit.

Elle rêva qu'il y avait une fois une princesse appelée Josette Arvène, qui était prisonnière dans un cirque de montagnes, et que...

## V

Un roulement de tonnerre l'éveilla. Elle ouvrit les yeux et recula, croyant à une apparition de son rêve...

Sur un rocher, à quelque distance, un jeune homme était assis, tenant un carton sur ses genoux et un pinceau entre les doigts. Sans aucun doute, il dessinait la dormeuse. Il fut aussi effaré qu'elle, et chercha à dissimuler son attirail de peintre. Puis, voyant que Josette s'apprêtait à fuir, l'œil courroucé, il reprit son sang-froid, et s'avança délibérément vers elle, le chapeau à la main.

— Pardonnez-moi mon involontaire indiscretion, mademoiselle, dit-il. Je suis peintre, et l'artiste quelquefois parle en nous plus haut que l'homme. Le peintre a eu tout à l'heure sous les yeux un tableau qui a flatté l'artiste, et il n'a pu se défendre de le mettre dans ses cartons, bien que l'homme lui représentât votre courroux, si vous vous réveilliez avant que j'aie fini mon esquisse. Sainte Madone, ce qui est arrivé !

Le jeune homme prononça ces derniers mots avec une détresse si comique, après le ton respectueux de tout à l'heure, que Josette ne put s'empêcher de rire.

C'est qu'aussi il avait fort bonne mine, ce larron dont la haute silhouette se découpait sur un ciel brillant d'électricité, et dont les yeux bleus exprimaient tant de franchise et d'entrain, au milieu de ce visage bronzé par le soleil, que Josette se sentait désarmée. Et puis, il y avait ce sourire jeune, ce sourire presque enfantin entre les moustaches fauves, qui achevait de lui inspirer confiance.

Cependant, il continuait :

— Ah! mademoiselle, maintenant que vous m'avez pardonné, — car la paix est faite, n'est-ce pas, je le vois à votre physionomie, — laissez un pauvre diable égaré dans le désert vous bénir de votre apparition...

Les yeux de Josette interrogeaient.

— Mais oui, figurez-vous que depuis deux jours, je chevauche — il désigna sa bicyclette accotée au rocher — dans cette région, cheval au dos, à la recherche de beaux sites, ce qui ne manque pas, et je n'ai pas à me plaindre de mon butin. Jusqu'à présent, je me suis ravitaillé dans quelques fermes isolées, j'ai couché même au pied des meules de foin; mais depuis ce matin, je n'ai pas rencontré figure humaine. Sainte Madone! je voyais le moment où j'allais tourner bride, la peur de ces solitudes à mes talons !

Josette ne riait plus. Elle murmura un "Poor fellow!" et prit l'air décidé d'Anglo-Saxonne qu'elle était au milieu des situations graves.

— Mais vous devez mourir de faim! dit-elle. Le jeune homme redressa sa grande silhouette sur le rocher, et répondit plaisamment :

— Mademoiselle, dans les plus dures circonstances, tout peut être perdu, fors l'amour-propre de l'artiste, qui n'avouerait jamais qu'il rendrait sa palette pour un plat de lentilles !

Josette ne prononça que ces mots : "Venez avec moi", et le peintre eut grand'peine à suivre le trottinement des petits sabots de frêne dans le sentier de la falaise.

## VI

C'était le soir... Ils étaient tous quatre réunis autour du feu, car la nuit est déjà fraîche en septembre, et chez les Arvène, il y avait encore, Dieu merci, des cheminées où l'on voyait brûler les souches de chêne.

Robert contait gaîment ses quelques années de vie parisienne, ses aventures du quartier Latin — oh! Josette pouvait les entendre! — puis sa lutte contre la pauvreté, ses efforts, ses ambitions, et enfin la conquête de cette bourse de voyage grâce à laquelle il séjournerait de longs mois au Canada.

Josette souriait et songeait doucement que la chambre d'hôte, enfin, allait être occupée.

La famille entière avait les yeux sur le conteur, surtout Arvène, qui retrouvait en Robert des échos de sa jeunesse, une voix de la vieille Patrie, et, ce qui l'étonnait chez ce Parisien, certaines expressions de terroir, du bon terroir provençal, et même cet "assent" qu'ils gardent tous après l'avoir quitté... Il ne put s'empêcher de lui en faire la remarque. Alors, Robert se leva, demandant pardon à ses hôtes de n'avoir pas songé à se présenter :

—Robert Sizerane, fit-il, Parisien de fraîche date, Arlésien de race...

Ce fut comme un coup de théâtre... Arvène était là qui ne pouvait articuler une parole et qui agitait les bras vers Robert. A la fin, il balbutia :

—Robert Sizerane, le fils de Margot Arvène, du mas des "Mûriers" ?

Robert comprit tout à coup.

—L'oncle d'Amérique ! s'écria-t-il, l'oncle Pierre-José !

Eh ! oui, l'oncle Pierre-José, que l'esprit d'aventure avait d'abord conduit d'Arles à Marseille, près de trente ans auparavant, et qui, à force de regarder claquer au vent les pavillons au mât des navires, dans le port de la Joliette, s'était embarqué un beau matin sur un brick en partance pour le Nouveau-Monde. Depuis ce temps, Margot Arvène, la soeur cadette, en avait à peine entendu parler. Elle savait qu'il s'était établi parmi les "arpents de neige" du Canada, et, par l'intermédiaire du consul de France, elle lui avait appris son mariage avec Frédéric Sizerane, qui possédait une magnanerie au bord du Rhône; de son côté, il lui annonça qu'il épousait "une jolie Canadienne aux yeux doux", comme dans la chanson.

Margot était morte, Arvène avait émigré vers une région presque inexplorée, les nouvelles se firent plus rares; Robert se rappelait tout juste qu'il avait "un oncle d'Amérique", et Pierre-José qu'il possédait un neveu quelques années plus âgé que sa Josette, quelque part, sous le ciel de Provence.

Les dernières souches de chêne se consumaient dans la cheminée de briques de La Sapinière, et tous s'émerveillaient encore de l'imprévu de la rencontre. Robert en apprécia toute la douceur quand, après avoir ouvert devant lui la porte de la chambre d'ami, Josette le quitta en lui disant de sa jolie voix tendre :

—Bonne nuit, mon cousin !

## VII

Pierre-José constatait que cousin et cousine s'entendaient fort bien.

Ils partaient tous les deux de bon matin, l'une faisant à l'autre les honneurs du pays merveilleux qu'elle considérait comme son domaine, ses pas d'enfant ayant été à peu près les seuls à en fouler les hautes herbes. Robert apportait son album, et tandis qu'il fixait à grands traits des coins de paysage, Josette cueillait de gros bouquets de trèfle, si odorant dans ce pays, ou bien s'asseyait près de lui pour le regarder travailler. Elevée en face de la nature, qui se révèle dans tous ses aspects à ceux qui prennent la peine de la regarder, et ignorant, comme elle, l'art de la dissimulation, Josette se laissait aller à ce sentiment de sympathie et de confiance qui tout de suite l'avait portée vers Robert. Sa figure épanouie comme une rose proclamait ingénument son bonheur. De son côté, Robert était conquis par la petite cousine canadienne, et il ne savait trop ce qui le charmait le plus, la spontanéité de cette âme que n'avait souillée aucune des laideurs du monde, aucune des déceptions de la vie, ou la grâce de ce visage joli, rieur et tendre.

Ce n'était plus à présent Josette qui attendait son père au retour du travail, mais celui-ci qui allait au-devant des deux jeunes gens revenant au bras l'un de l'autre et lançant dans les solitudes de vieux refrains du Canada, et il semblait à Arvène que l'émotion de leurs coeurs frémissait dans leurs jeunes voix :

Il y a longtemps que je t'aime,  
Jamais je ne t'oublierai...

Mais il fallait parler de départ. Robert se sentait honteux d'abuser de l'hospitalité des Arvène, et pourtant, il n'avait pas le courage de briser le rêve délicieux dont il se berçait...

Il n'avait pas non plus celui d'avouer le sentiment que lui inspirait Josette. A coup sûr, il lisait dans l'âme transparente de la petite cousine que ce sentiment était partagé, mais que pensait de lui le rude Arvène? Il n'était encore qu'un inconnu. Si Pierre-José allait manquer de confiance et refuser de lui donner son unique trésor?

Alors, un soir, il annonça, les lèvres tremblantes, qu'il devait songer à regagner Montréal, où il se mettrait à l'oeuvre résolument... Il espérait tirer de belles toiles de son passage à La Sapinière, il projetait d'exposer au Salon des Beaux-Arts, l'année prochaine, certain portrait d'une dormeuse aux petits sabots de frêne... Peut-être se fixerait-il au Canada; il deviendrait célèbre un jour, gagnerait beaucoup d'argent...

Pierre-José retenait à grand'peine un sourire. Robert le regardait avec angoisse, attendant de lui le salut. Il vit qu'il fallait aider ce grand garçon, maintenant timide comme une fille.

—Eh ! dit-il, n'est-ce que cela qui vous retient au Canada, rien que l'espoir d'y devenir un grand artiste?... ou peut-être aussi quelque Canadienne aux yeux doux, hein, Josette, qu'en penses-tu?

Robert, pour toute réponse, sourit à travers son émotion à la petite cousine, qui cachait sa rougeur sur la poitrine de son père.

—Allons, mon enfant, dit Arvène avec bonté en la poussant vers le jeune homme, c'est à toi de lui dire s'il doit rester...

Mais Robert avait compris le coeur de Josette. Il n'attendit pas qu'elle parlât, et la serrant doucement dans ses bras :

—Ah ! mon oncle, murmura-t-il, mes camarades m'ont plus d'une fois prédit en riant que je serais riche un jour, puisque j'avais "un oncle d'Amérique"; mais je ne me doutais pas quelle sorte de trésor je recevrais de vos mains !

C'est ainsi que Josette Arvène, fille de Pierre-José Arvène et d'Edna Cleveland, devint la femme de Robert Sizerane, fils de Margot Arvène et de Frédéric Sizerane, natif du mas des Mûriers, aux bords du Rhône, en Provence, mais fixé désormais sur la terre canadienne par le pouvoir de l'amour.

MARIE LEFRANC

## BIBLIOGRAPHIE

**Cent Fleurs de mon herbier, études sur le monde végétal, à la portée de tous, suivies d'un calendrier de la flore de la Province de Québec. Nombreuses illustrations.**

A la librairie Beauchemin, Montréal, sous le titre ci-dessus, M. E. Z. Massicotte, avocat publiciste, publie une seconde édition de ses "Monographies de Plantes canadiennes", "considérablement augmentée et modifiée, dit l'auteur, "suivant les conseils venus de personnes de "haute compétence."

Nous n'avions pas besoin de cette recommandation pour dire que M. Massicotte vient de donner au public canadien qui s'intéresse aux travaux de nos auteurs et aux choses d'intérêt canadien, un ouvrage d'une grande utilité et surtout d'un charme saisissant.

La flore canadienne est d'une richesse et d'une variété reconnues, et quoi qu'elle ait fourni le sujet d'études consciencieuses à MM. Moyen, Provencher et Orban, il faut bien reconnaître que la matière est loin d'être épuisée. Identique dans les grandes lignes à celle des climats similaires, notre flore s'en distingue dans les subdivisions par des formes, des nuances et des proportions particulières qui exigent une étude et des descriptions particulières. Et le Canadien qui aura lu des traités sur la Flore française, par exemple, sera loin d'être renseigné sur la nôtre, à cause des détails multiples qui diffèrent avec les conditions locales propres à chacune de ces flores.

Nous croyons pouvoir dire que, par le soin minutieux qu'il apporte à ses descriptions de nos plantes, fleurs, arbustes et arbres les plus connus par l'analyse de leurs vertus hygiéniques et médicinales, par les gracieuses citations d'auteurs aimés et surtout, grâce à sa connaissance parfaite des noms populaires dont il ac-

compagne, dans chaque cas, tant en français qu'en anglais, les noms scientifiques, M. Massicotte est entré dans la bonne voie.

Son livre sera aimé et apprécié des classes instruites, et il se répandra plus qu'il n'est porté à le croire parmi le peuple, où la ménagère digne de ce nom aime les fleurs avec frénésie et s'attache à les cultiver avec un goût et un succès dont on est surpris : plus d'une a acclimaté et développé des fleurs sauvages, comme n'aurait pu faire maint fleuriste ou botaniste.

Le sujet n'est pas épuisé, tant s'en faut, et nous ne saurions trop encourager M. Massicotte à continuer. Lui, dont les succès en tous genres ont mérité de sincères et vives approbations.

Il a sûrement, comme on peut dire en termes réalistes, frappé une bonne veine, et ce ne sera pas le livre des 100 fleurs, mais celui des 200 fleurs que nous apportera la 3<sup>ème</sup> édition de l'ouvrage de M. Massicotte. En attendant que nous ayons le bonheur de saluer la Flore au complet de la Province de Québec, sur laquelle il existe peut-être plus d'études et de documentation précieuse que sur la flore des autres provinces de l'Amérique britannique.

## Au Séminaire de Ste-Thérèse

L'annuaire du Séminaire de Sainte-Thérèse nous apporte, en outre du prospectus des études et du palmare de 1906, de courtes biographies des disparus de l'année scolaire 1905-1906, parmi la grande famille térésienne. Nous notons entr'autres les noms de feu les abbés Jules Piché et Joachim Mallette, prêtres-curés, et de M. H. de Bellefeuille, et Jean Lalonde, emportés par la mort comme ils venaient de quitter le collège.

M. Piché venait de prendre sa retraite et d'abandonner sa cure de Terrebonne, qu'il avait desservie 36 années durant. C'était un des citoyens et un des prêtres-curés les plus distingués de notre province. Son biographe, M. l'abbé Coursol, donne en quatre traits le caractère du regretté défunt : droiture de conscience, force de volonté, bonté de coeur, tenue irréprochable.

M. l'abbé Mallette est mort à l'âge de 54 ans et 10 mois, curé de l'Ile Bizard. — "Il était un orateur sans prétention, mais doué d'une grande facilité de parole, d'un charme attirant et d'une simplicité qui pénétrait toutes les âmes."

Le Séminaire de Sainte-Thérèse donne deux cours d'étude bien distincts et bien complets : le cours d'études classiques proprement dit, réparti sur 8 années, et le cours commercial, réparti sur 4 années et comprenant les matières enseignées dans les meilleures institutions commerciales.

Il est affilié à l'Université Laval, et ses diplômes de Bachelier donnent droit à l'admission à l'étude des professions libérales dans la province de Québec.

## CASTELFIDARDO

Poésie dédiée à  
L'ALBUM UNIVERSEL

Sur les morts, les blessés, la nuit sombre s'étend.  
Et l'on entend,  
Près d'un canon brisé, les râles d'un zouave.  
Une blessure affreuse est sur son front de brave,  
Et, dans ses faibles mains, toutes teintes de sang,  
Il tient fiévreusement  
Un crucifix brisé, souvenir d'une mère  
Qu'il ne reverra plus, hélas ! sur cette terre.

Il appelle, il gémit... on ne lui répond pas.  
Et loin, là-bas,  
Aux bords du St Laurent, dans une humble chaumière,  
On parle du zouave et de la sainte guerre.  
L'on se dit que, bientôt, l'enfant va revenir...  
Mais il vient de mourir,  
Abandonné de tous et sans avoir la gloire  
De payer de son sang le prix d'une victoire !

Oh ! Canadiens-français, calmez votre douleur !  
Au champ d'honneur  
Votre fils est tombé, près des soldats de France.  
Le Vicaire du Christ en garde souvenance.  
Allez, ne pleurez plus, le Ciel, pour vous bénir,  
Et votre enfant martyr !  
Souvenez-vous toujours de sa noble devise :  
"Pour mon Pays ! la France et pour la sainte Eglise !"

Padre ALBERTO, O. M. I.

## CAUSERIE SCIENTIFIQUE

### Fonction fibrogénique du foie

On savait déjà que le foie fabrique le sucre dont a besoin l'organisme pour s'échauffer par la combustion oxygénée. On vient de lui découvrir une autre fonction non moins importante. On introduit dans le torrent circulatoire d'un lapin un antiseptique de manière à emboliser (boucher) les vaisseaux capillaires du foie, de sorte qu'il cesse de fonctionner mais reste inaltéré chimiquement. On peut extirper complètement le foie à une grenouille dont on a tiré entièrement le sang du système circulatoire. On lui substitue un sang défibriné. On constate qu'il reste défibriné, tandis qu'il se régénère si on lui laisse le foie. Du reste, l'animal ne peut vivre que quelques jours sans foie. Le sang défibriné d'un lapin qui n'a plus de foie, au lieu de 2 à 3 minutes, reste 16 minutes, autant que celui du cheval, avant de se coaguler.

### Le pain bleu

Nous avons le pain blanc, le pain noir, le pain bis... voici le pain bleu. On le trouve au Caucase. Ce pain est d'une couleur bleue bien marquée. Un chimiste allemand qui revient du pays où il a étudié les causes de cette coloration, l'explique de la façon suivante: le blé du Caucase renferme une certaine variété de la famille des scabieuses (aphalarie syriac) dont la semence est d'une couleur bleue. Cette semence renferme comme le froment caucasien environ 16 p. c. d'albumine, mais sa farine ne se laisse pas pétrir. Un mélange de 1-2 centième de cette farine, donne au pain une couleur bleuâtre; avec un centième, le bleu est bien prononcé.

Les gens du pays préfèrent, paraît-il, le pain bleu au pain blanc.

### L'automobilisme aux poles

On disait récemment que M. Mylius-Erichsen se propose d'employer une automobile pour traverser une partie de l'Inlandsis du Groenland; c'est le même moyen que veut employer M. Arctowski pour voyager sur les plateaux du continent austral et atteindre ainsi le pôle Sud.

Il est clair que les véhicules employés ne ressembleront pas absolument à ceux que nous voyons circuler sur nos routes.

Peut-être empruntera-t-on quelque chose à l'invention de M. Burch, de Minneapolis, qui a fait une automobile destinée spécialement à courir sur la glace. Son objectif n'est pas de fournir, il est vrai, un nouveau moyen aux explorateurs des régions arctiques, mais, tout simplement, de faciliter les communications sur les fleuves glacés de l'Alaska.

Dans cette machine, les roues sont remplacées par des vis sans fin dont l'arête extérieure ayant la forme de fers de patins est conçue pour mordre dans la glace. Le véhicule est monté sur quatre vis pareilles et porte un peu à l'avant et à l'arrière des demi-disques à gouverner l'appareil. D'ailleurs les vis de chaque côté sont indépendantes et on peut faire tourner celles de droite dans un sens et celles de gauche en sens contraire si on le désire; elles peuvent donc servir à gouverner, voire même à faire tourner le véhicule sur lui-même.

Il y a deux moteurs à vapeur, un pour chaque paire d'hélices; ils ont ensemble une force de 42 chevaux, et ils ont donné à l'appareil une vitesse de 16 milles à l'heure. On a pu franchir sans difficulté des amas de neige et de glace. Pour obtenir plus sûrement un résultat, on se propose de donner aux hélices un grand diamètre, 6 pieds environ. Dans le modèle d'essai que représente la gravure ci-jointe, que nous empruntons du "Scientific américain", elles sont loin d'avoir ces dimensions.

Toute la voiture est parfaitement étanche, pour qu'elle puisse flotter au cas où la glace se romprait sous son poids ou sous l'action de ses vis de progression. L'inventeur ajoute qu'en pareil cas les vis deviendront des hélices propulsives et que rien ne sera plus facile que de continuer la route. Cela est bien un peu trop parfait pour donner de beaux résultats.

Rappelons en terminant qu'il y a quelques mois un Français proposait ce système d'hélices pour la propulsion des automobiles sur les routes. Les routes sont, malheureusement, plus susceptibles que la glace qui est éphémère, et nous croyons que ceux qui ont charge de nos chemins réclameraient fort si on les hachait ainsi à toute vapeur.



Automobile à glace

### Les omnibus automobiles de Paris

On sait que le service des omnibus automobiles a été inauguré à Paris au cours du mois de juin dernier. Une seule ligne fonctionne jusqu'à présent; mais comme les choses vont très bien, il n'est pas douteux que le système va s'étendre rapidement et que la traction animale va disparaître de plus en plus.

En effet, avec ces véhicules le trajet est beaucoup plus rapide, il ne demande qu'une demi-heure au lieu de quarante minutes, ce qui a permis de réduire de quatorze à dix le nombre des voitures affectées à cette ligne.

Mais le fait a des conséquences qui peuvent devenir fort graves; sur la seule ligne en fonction, la traction mécanique supprime le service d'environ 200 chevaux. On voit ce qu'il en sera quand elle aura pris tout son développement. L'élevage subira donc de grosses pertes de ce chef. Mais une autre branche de l'agriculture y gagnera, car ces voitures marchent à l'alcool carburé auquel la Compagnie des omnibus a donné la préférence. Le moteur à crotin mangeait de l'avoine, le moteur à explosion consomme de l'alcool; c'est une compensation.



Un omnibus automobile parisien, avec impériale

### L'éclairage de l'avenir

Quelle belle découverte que le radium, et étonnante surtout! dit M. J. de Marcillac, dans les colonnes de notre confrère "La famille", de Paris. Du train dont va la science, elle finira par réaliser les merveilles des contes de fées et de magiciens qui ont bercé notre petite enfance, et nos salons rivaliseront bientôt avec les demeures enchantées des lutins et des génies.

Mais le radium, s'il a de curieux et nombreux avantages, présente un sérieux inconvénient qui l'empêchera, d'ici longtemps peut-être, de prendre place parmi les luminaires modernes: c'est qu'il coûte terriblement cher.

En attendant que le radium reçoive des applications vraiment pratiques, il est un autre corps, que

l'on soupçonne être le sulfure de zinc phosphorescent, étudié, il y a une dizaine d'années, par M. Fleury, de l'École des Hautes Etudes Commerciales. Avant de parler de ses propriétés vraiment remarquables, parlons des effets de lumière donnés par ce corps, et que M. de Parville a observés dans un salon parisien. On se croirait transporté au pays des Mille et une Nuits. Laissons la parole au conteur.

"Bien mystérieux, ce petit salon. On entre. Pas de lampes, pas de lumière. Et cependant on y voit bien: une clarté douce éclaire la pièce, les meubles et les personnes. On dirait que la lune, invisible, laisse filtrer, par quelque ouverture cachée, ses rayons d'argent.

"Les tentures émettent des lueurs dorées comme celles des vers luisants. Le plafond est pailleté d'étoiles diamantées. Des points brillants dansent au-dessus des tableaux et des fleurs, comme les lucioles des tropiques.

"Les tapis sont lumineux, les tasses aussi, la théière brille.

"Les chaises sont comme frottées avec du phosphore.

"Par places, sur les murs, apparaissent des armes, des dessins symboliques, des chiffres entrelacés, des feuilles de laurier, des arabesques avec des reflets bleus de turquoise et jaunes de topaze.

"Vision bien étrange pour celui qui arrive de la rue! La lumière est partout et elle n'est nulle part. La robe des femmes est lumineuse; les plis, à chaque mouvement, jettent un éclair. Les visages sont blancs, illuminés de petites clartés pâles; les mains s'agitent comme des feux-flottants.

"On est entouré partout d'un feu sombre qui ne brûle pas et d'une nappe de lumière discrète qui, à peine née, semble s'évanouir devant le regard étonné pour renaître encore et toujours.

"C'est indéfinissable d'effet.

"Peut-être bien est-ce l'essai incomplet de l'éclairage de l'avenir. On arrivera vraisemblablement, quelque jour, à rendre les murs et les objets lumineux par eux-mêmes, et nous y verrons sans effort aussi bien qu'en plein jour.

"Les ténèbres, a-t-on dit, sont le fruit de l'ignorance.

"Le petit salon dont j'ai parlé est évidemment en avance sur son temps. Il a fallu certaine peine et beaucoup d'ingéniosité pour l'emploi de cette phosphorescence de farfadets et de lutins, pour s'éclairer de cette lumière de magiciens".

L'énumération des propriétés du sulfure de zinc n'est pas moins curieuse que le spectacle des effets de lumière signalés précédemment. Les dames surtout y trouveront des indications précieuses.

Le sulfure de zinc en poudre s'incorpore aisément avec un peu de gomme, d'amidon, d'huile, etc. Il suffit de le mêler à l'empois pour rendre lumineux, après le blanchissage ordinaire, les tissus, les chemises, les peignoirs, les draps, les étoffes quelconques.

Les dentelles émettent, de la même façon, un rayonnement phosphorescent.

Les papiers de tenture clairs, ainsi traités, brillent dans l'obscurité.

Les robes légères, le tulle, passé à l'empois de sulfure de zinc, deviennent franchement lumineux.

Le sulfure de zinc peut s'obtenir en morceaux solides. On en fait des broches, des boucles d'oreilles, des têtes d'épingles phosphorescentes.

Si l'on saupoudre le visage avec cette poudre de riz d'un nouveau genre, le teint prend, dans la demi-obscurité, un éclat lumineux, un reflet lunaire qui sied très bien à certaines personnes. Ce n'est pas blafard, ce n'est pas crû comme la lumière électrique. C'est à la fois doux et étrange.

Enfin, le sulfure de zinc, mieux que toutes les poudres de riz, est, pour la peau, un préservateur incontestable contre les radiations solaires. Il permet de supprimer les ombrelles! Il anéantit l'action des rayons du soleil, propriété inappréciable pour nos gentilles amazones, nos jolies cyclistes et nos charmantes touristes.

A tous ces titres, bénissons le sulfure de zinc, en attendant d'admirer les bienfaits du radium, ce nouveau porte-lumière.

## A TRAVERS LA MODE



Toilette d'été — Sa caractéristique, si l'on peut s'exprimer ainsi, est la simplicité jointe à une coupe excellente qui la fait bien aller, bien mouler. C'est essentiel pour chaque robe, mais plus encore pour celles dont le corsage et la jupe ne font qu'un et sont désignés communément sous le nom de jupe-corselet. La figure ci-dessus représente une toilette plus spécialement destinée au bord de la mer ou à la campagne, quand on aime s'habiller simplement et le plus légèrement possible.

De la jupe, coupée par quatre biais sur lesquels sont tracées quatre piqûres, sort une demi-blouse en broderie anglaise blanche, très simplement, mais très gracieusement croisée devant, "à la vierge". Point de col, l'échancrure devant est assez large pour laisser émerger le cou nu. Les manches sont serrées au coude par une bande de même étoffe que la robe, garnie d'un noeud de ruban.

Le chapeau est en paille d'Italie, garni d'une couronne de roses variées de teintes, une aigrette blanche retombant sur le côté; cache-peigne en tulle froissé, de même nuance que les cheveux.

### Les fonds de jupes

Toutes les jupes froncées ou plissées sont posées sur un fond de jupe, dit la baronne de Trèves, dans "La mode nationale".

Seules les jupes plates continuent à être doublées. On peut donc dire que presque toutes les jupes nouvelles sont faites avec un fond de jupe.

Les étoffes légères sont volontiers froncées ou plissées, d'où nécessité de ne point les doubler, et comme tous les tissus que nous allons employer seront d'une souplesse, d'une ténacité merveilleuses, il ne peut plus être question que de fond de jupe.

Leur confection nous semble assez intéressante pour que nous jugions nécessaire de nous en occuper ici. Il ne faudrait pas croire qu'un fond de jupe taillé et fait d'une façon quelconque doive être suffisant.

Bah! diront les couturières novices, le dessus froncé ou plissé cachera le dessous.

Ceci serait un grave erreur, car si l'on veut que le dessus tombe bien, soit parfaitement ajusté, ce

qui n'est pas incompatible avec les combinaisons de fronces ou de plis, il est indispensable que le dessous soit bien exécuté.

Le fond de jupe en soie, de préférence en taffetas, est ce qui se fait de plus élégant, de plus chic, en un mot; mais la soie est si rapidement usée, puis elle est coûteuse, c'est ce qui empêche les personnes au budget modeste d'en faire habituellement usage.

Les soies tramées, et en première ligne le taffetas gaulois, sont solides, mais malheureusement encore trop chères, le seul défaut que nous leur reconnaissons. Il faut donc trouver d'autres étoffes qui puissent faire de bons fonds de jupe; nous avons alors les austrias et les polonaises, puis les tissus de coton plus ou moins similisés, c'est-à-dire auxquels l'apprêt a donné un brillant qui leur fait imiter la soie, de près ou de loin.

Presque tous les fonds de jupe sont terminés par un plissé ou un volant balayeuse; ici, nous trouvons que rien ne peut remplacer le taffetas, ce plissé de soie donne une note élégante.

Le fond de jupe doit être bien ajusté, afin de ne faire aucune épaisseur, de ne pas grossir inutilement. Plusieurs coupes peuvent servir.

Celle que nous trouvons la meilleure se compose d'un étroit tablier, biaisé du haut, et d'un grand lé cloche de chaque côté: avec les tissus en petite largeur il est nécessaire d'ajouter des pointes. Volontiers on peut supprimer le tablier, les lés cloche en forme sont plus grands, on a une couture au milieu du devant et le résultat est à peu près le même. Pour les tailles minces la coupe en forme permet d'obtenir un ajustement parfait, mais quand les hanches sont fortes il est nécessaire de faire au moins une pince de chaque côté. Très bonne aussi la coupe à petits lés, cinq généralement; point de pinces, on reprend le haut des coutures pour emboîter les hanches. Un fond de jupe a ordinairement quatre pieds et demi à six pieds de largeur à son extrémité inférieure.

Beaucoup de grandes maisons mettent les volants balayeuse à faux, ce qui veut dire qu'ils continuent le fond de jupe; mais nous aimons mieux le système qui consiste à donner au fond la longueur voulue et à poser dessus un plissé ou un volant.



PATRON No 505

Boléro Mante nouveauté. Formant pointe. Plastron orné de broderie. Col et poignets en velours. Manche taillé à parement. Matériaux 2 verges en 52 pouces de large. Grandeurs de 30 à 40 pouces de buste.

Pour recevoir ce patron, en papier tissu, il suffit de nous envoyer 10 cents, la mesure du tour de buste, et nous donner l'adresse à laquelle nous devons faire parvenir le patron. Qu'on veuille bien nous donner une adresse explicite et complète; certaines lectrices oublient totalement de signer leur commande; qu'elles veuillent bien nous écrire de nouveau, si le ou les patrons ne leur parviennent pas.



Robe en serge blanche — Voici une jupe-corselet, dont les pattes genre bretelles forment le corsage proprement dit. Celui-ci est bien représenté par du pongée brodé et garni d'entredeux de valenciennes, mais on en voit, en réalité, peu: les pattes en serge blanche, pattes piquées et garnies de boutons dorés, attirent tout d'abord la vue. Un ruban de satin

liberty blanc coupe la poitrine et se termine sur le côté en un noeud très élégant, d'où tombent deux pans d'inégale longueur. Les manches à ballons sont de même étoffe que la jupe c'est-à-dire en serge blanche. Pattes piquées montant le long de la jupe et faisant face à celles du corsage.

Le chapeau de cette forme de petit canotier, à fond large, bord étroit, si à la mode en ce moment, est en piqué blanc; un ruban de soie le contourne, une palette l'orne et un gros noeud le soutient sur le côté et le maintient dans la position qu'il doit occuper sur la tête. L'ensemble est gracieux, frais et jeune.

### Les corsets américains

L'Amérique, hardie, innove sans cesse, — cela est de notoriété publique, — et, en toutes choses, il lui faut de l'extraordinaire, du point banal.

Pour encourager l'industrie nationale, sans doute, les Américaines, par patriotisme pour leur pays, dont les fabriques de corsets sont nombreuses, adoptent et créent des modes nouvelles. D'après leur inspiration, — nous parlons des filles riches des Etats-Unis, — les fabricants yankees ont imaginé de faire maintenant des buses en or pur et massif, dont les fermoirs sont ornés de brillants et de pierres précieuses. Pour donner une note plus personnelle à ce vêtement quelque peu intime, les pierres précieuses sont ordinairement assorties à la couleur de l'étoffe du corset et aux autres dessous.

### Le rêve

Rêver! Oh! le doux mot! loin du monde morose. La pensée en l'azur prend un vol radieux. Sur des nuages d'or mêlés de vapeur rose, Le rêve suit gaiement un cours capricieux.

# La vie au foyer

## RECETTES CULINAIRES

### Pigeons à la matelote

On échaude des pigeons de moyenne grosseur, on leur trousse les pattes en dedans et on les passe dans une casserole avec un peu de beurre; on y ajoute quelques oignons blancs, un peu de lard coupé, un bouquet garni, une pincée de farine; on mouille moitié eau, moitié vin blanc; quand les pigeons sont cuits et la sauce réduite, on y ajoute gros comme une noisette d'extrait de viande Liebig délayé dans une cuillerée d'eau tiède et un peu de verjus selon le goût.

### Omelettes aux carottes

Coupez des carottes en rouelles après les avoir pelées et nettoyées et faites-les cuire à l'eau salée. Ensuite mettez-les dans une casserole avec un bon morceau de beurre, un peu de persil et des échalotes hachés, une pincée de poivre et de muscade. Laissez un quart d'heure sur le feu, puis roulez cet appareil dans une omelette préparée séparément. Enduisez de beurre, saupoudrez de chapelure et poussez au four une demi-heure.

### Céleri à la crème

Epluchez et coupez par petits morceaux; faites blanchir et égoutter. Mettez un morceau de beurre dans une casserole, jetez-y votre céleri coupé, saupoudrez de féculé et mouillez avec de l'eau chaude. Ajoutez sel, poivre muscade, laissez réduire un quart d'heure. Faites une liaison avec des jaunes d'œufs délayés dans de la crème, et mélangez le tout. Servez entouré de croûtons.

### Capilotade de bœuf sauce tomates

Emincez le bœuf rôti en fines escalopes. D'un autre côté, hachez menu deux ou trois oignons, selon la quantité de viande à accommoder. Faire frire ces oignons au beurre et, lorsqu'ils sont légèrement colorés, les retirer du feu et y ajouter une cuillerée de farine pour faire un roux. Mouiller ensuite ce roux avec du bouillon ou un peu de glace de viande, ajouter deux ou trois cuillerées de sauce tomates et parfumer à l'arome Patrelle. Donner un bouillon à la sauce que l'on assaisonne de sel, poivre et muscade et y jeter la viande émincée. Faire chauffer sans bouillir et servir dans un plat creux avec une bordure de croûtons frits.

### Cotelettes de mouton sautées

Faites sauter des cotelettes dans la graisse de porc, salez, poivrez; quand elles sont cuites, égouttez-les au chaud. Mettez un peu de vin blanc dans la poêle, épaissez avec du rouge brun, du Liebig, ajoutez un peu de purée de tomate, dressez les cotelettes bien chaudes, versez la sauce bouillante dessus et mettez une papillote de papier à chaque manche de cotelette.

### Bœuf à la mode

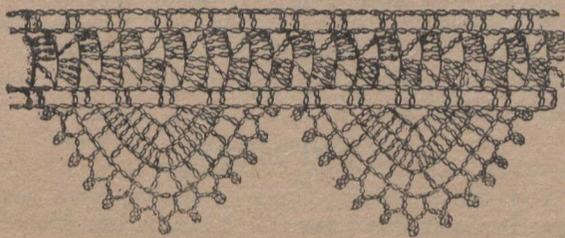
Prendre un morceau de romsteck ou de tranche, le piquer avec du lard gras, assaisonner d'épices, de persil et d'ail haché. Faire revenir avec carottes, oignons et os de veau et quelques couennes de lard, égouttez ensuite, puis salez légèrement et mouillez avec du bouillon, cognac, vin blanc et pieds de veau, mettez aussi une pointe d'arome Patrelle et de la purée de tomate; à moitié cuisson, mettre le morceau de bœuf dans une autre casserole avec le pied, passer la cuisson dessus, et cuire avec les carottes et petits oignons nécessaires pour la garniture; avant de servir le bœuf, bien le dégraisser.

### Potage Savoyard

Préparez un pot-au-feu à la manière habituelle; parfumez-le à l'arome Patrelle afin de lui donner une belle couleur. Mettez dans une passoire autant de tranches de pain que vous avez de personnes à servir; plongez le tout dans votre pot-au-feu et laissez cuire quelques instants. Rangez ensuite vos tranches de pain sur un plat à gratin, saupoudrez-les de fromage râpé et mettez au four. Garnissez le fond d'une soupière de navets que vous aurez fait revenir dans la graisse du pot-au-feu, renversez votre gratin par-dessus et mouillez de bouillon en quantité suffisante.

## Tendrons de veau aux salsifis

Prenez un morceau de poitrine de veau; coupez-le en morceaux carrés. Faites-les jaunir dans le beurre; salez, poivrez; mouillez d'un verre de bouillon, ajoutez un bouquet garni, une pointe d'arome Patrelle et des salsifis passés au beurre. La cuis-

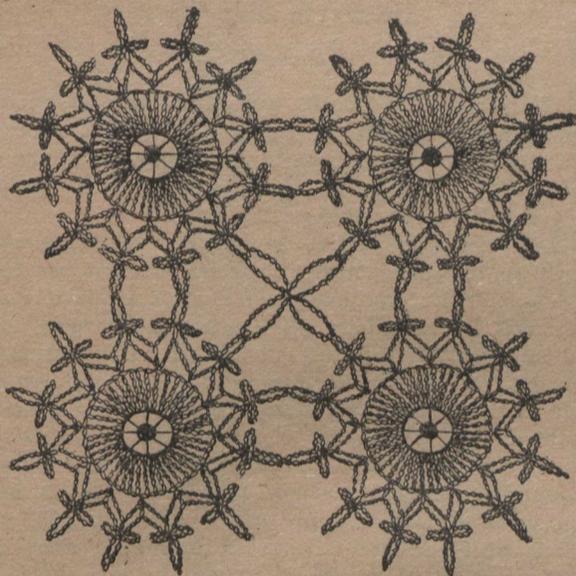


Dentelle au crochet — Pour lingerie de corps ou serviettes.

son terminée, dressez les tendrons en couronne dans un plat chaud. Placez les salsifis dans le milieu, faites réduire la cuisson, versez-la sur le tout et servez.

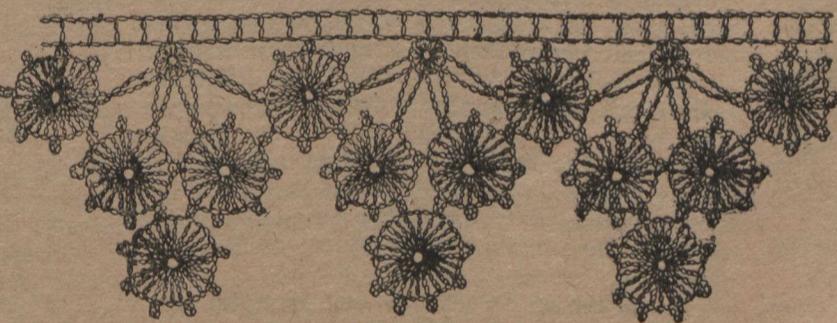
## Merlans au gratin

Beurrez un plat à gratin, garnissez le fond de champignons et oignons hachés; placez-y une demi-



Ronds au crochet pour couvre-pieds ou tétière — Ces ronds peuvent être exécutés soit en fil très fin ou très gros (voir la description de l'ouvrage ci-dessous) selon la beauté que l'on veut donner à l'ouvrage que l'on entreprend. Le milieu de chaque rond est rempli par un point dentelle renaissance dit point araignée.

douzaine de merlans moyens préparés et lavés; couvrez-les d'oignons et de champignons hachés, une pincée de persil haché. Mouillez avec un verre de vin blanc et un verre d'eau bouillante salée; corsez avec trois quarts de cuillerée à café d'extrait de



Dentelle au crochet — Cette jolie dentelle se fait avec des petits ronds rattachés entre eux par des chaînettes à de certains endroits ou simplement cousus à d'autres. Cette dentelle est très fine si l'on se sert du fil D. M. C. 150 ou 200; elle peut se faire aussi pour ameublement en coton No 60 ou 80.

viande de Liebig. Mettez quelques morceaux de beurre dessus, poivrez et saupoudrez de chapelure. Mettez sur le feu; lorsque votre sauce commence à bouillir, retirez votre plat du feu et glissez-le un quart d'heure au four.

## RECETTES UTILES

### Encaustique pour meubles et parquets

Pour préparer de l'encaustique il suffit d'avoir de la bonne cire jaune et de l'essence de térébenthine; quelques personnes font même usage d'essence ordinaire ou essence minérale, mais nous ne préconisons pas son emploi, bien qu'il y ait avantage au point de vue de la dépense; si le résultat que l'on obtient est presque analogue, l'odeur de cette encaustique est loin d'être aussi agréable que lorsqu'on se sert d'essence de térébenthine.

Nous recommandons de ne jamais préparer d'encaustique à chaud; l'essence étant très volatile et rapidement inflammable, il peut en résulter de très graves accidents.

Pour que l'essence ait dissout la cire à froid, douze heures environ sont nécessaires, il ne faudra donc pas attendre au dernier moment pour faire l'encaustique; au plus tard la veille du jour où l'on doit faire le nettoyage.

A l'aide d'un bon couteau de cuisine, on coupe la cire en menus copeaux, que l'on met, en les tassant, dans un vase qui puisse se fermer hermétiquement; ce sera une boîte en fer-blanc, un pot en verre ou en faïence, peu importe.

On verse alors de l'essence de térébenthine en quantité suffisante pour dissoudre la cire; pour l'entretien des meubles, la composition doit être un peu liquide, on mettra environ deux parties d'essence pour une de cire; pour les planchers, au contraire, on met une plus grande proportion de cire que d'essence.

Quand l'essence a dissout la cire, on remue le mélange avec un petit bâton ou une spatule. Si la composition est trop épaisse ou trop sèche, on la mouille avec de l'essence de térébenthine.

Selon la coloration du bois on peut ajouter:

Pour l'acajou, une pincée d'orcanète, ou une décoction de bois de Fernambou.

Pour le noyer et le chêne, une décoction de bois de Fustel.

Pour le chêne très foncé, des écorces de noix vertes bouillies.

Pour l'ébène, une décoction de bois de campêche, à laquelle on ajoute un peu d'alun.

Pour les bois très clairs, on emploie de la cire blanche au lieu de la cire jaune.

### Mastic pour recoller les pipes en écume

Saupoudrez avec de la laque pulvérisée les deux parties à recoller et chauffez suffisamment pour la faire fondre. Rapprochez les deux morceaux et tenez-les pressés l'un contre l'autre jusqu'à refroidissement convenable.

### Pour arrêter la chute des cheveux

Il a été donné de tous côtés une foule de recettes pour arrêter la fâcheuse calvitie. Bien peu sont efficaces, quelques-unes sont dangereuses. En voici une qui est d'un effet certain quand le mal est curable (aucun remède ne saurait faire repousser les cheveux dont la bulbe est détruite), elle est des plus inoffensives.

Faites macérer du quinquina jaune dans une bouteille d'eau-de-vie. Mélangez deux parties du liquide obtenu avec une partie d'huile de ricin parfumée selon votre goût, et employez ce mélange en onctions tous les matins. Ayez soin d'atteindre la racine des cheveux si vous voulez retirer quelque profit de ce traitement.

### Pour préserver le fer de la rouille

Il existe une foule de procédés destinés à mettre le fer à l'abri de l'action de l'air humide. En voici un, peu connu, qui intéressera certainement les amateurs dédaigneux des pratiques trop communes: plongez l'objet à préserver dans une solution de sulfate de cuivre et laissez-le pendant quelques minutes dans ce bain; puis renouvelez la trempe avec une solution d'hyposulfite de soude additionnée d'une petite quantité d'acide chlorhydrique. Ces deux opérations s'exécutent à froid, elles donnent d'excellents résultats pour les objets délicats qu'il ne conviendrait pas de recouvrir de peinture.

Les surfaces ainsi traitées prennent une belle couleur bleu foncé.

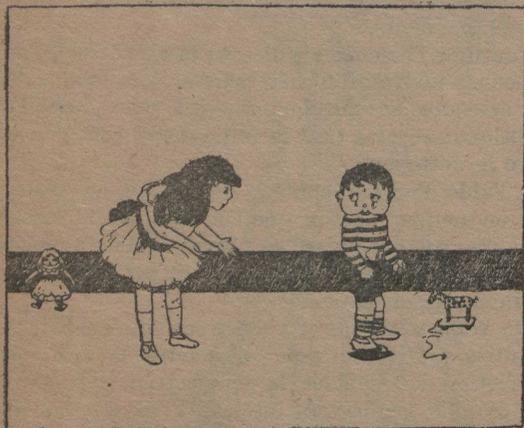


## POUR NOS JEUNES AMIS

### RECREATIONS

#### Pour laisser pendre une bague à un fil consumé par le feu

On mouille d'abord le fil dans l'eau salée. Après que le fil est bien sec, on le passe à travers une bague légère et on attache les deux bouts. Si on allume le fil, le feu le brûlera, mais les cendres seront dures et conserveront de la résistance aussi longtemps qu'on n'y touchera pas.



—Toto, si tu ne sais pas mener ton cheval, t'es pas un homme !

#### Pour faire surnager une aiguille

Prenez une aiguille en acier, bien sèche, et placez-la prudemment dans sa longueur sur la surface de l'eau. Quand l'eau n'est pas agitée, l'aiguille surnagera pendant un temps assez long.

#### Pour faire des étoiles filantes

Versez un peu de jus de citron dans du soufre et du salpêtre bien fin; humectez cela avec de l'eau-de-vie et faites-en des boulettes. En allumant ces boulettes et en les lançant au loin, elles jettent des étincelles à faire croire que l'on voit des étoiles filantes.

#### Pour placer un petit bâton ou un petit objet quelconque de manière que personne ne puisse sauter par-dessus

Pour exécuter ce petit tour, on prend ordinairement le plus grand blagueur de la société. Vous lui dites que vous placerez un petit bâton ou un petit morceau de papier de telle manière qu'il ne puisse pas sauter par-dessus. Il ne voudra pas le croire. Placez alors le petit bâton contre le mur, et de cette manière il lui sera impossible de sauter par-dessus.



—Les plus petits méfaits causent parfois les plus grandes catastrophes.

Le petit Ladéroute étant allé voler des pommes dans le verger voisin, un chien de garde l'attaqua, et il fut obligé de franchir la clôture en toute hâte. Hélas! de l'autre côté un méchant boeuf attendait le pauvre, et le reçut sur ses cornes. Le petit Ladéroute faillit en perdre la vie. Depuis cette leçon, il est honnête. On le cite comme modèle aux petits garçons du village.

#### Pour pouvoir brûler un mouchoir sans l'endommager

Trempez d'abord votre mouchoir dans de l'eau, mouillez-le bien, tordez-le, mais pas trop sec; trempez-le ensuite dans de l'eau-de-vie très forte. Prenez-le avec des pincettes, vous l'élevez un peu, vous y mettez le feu; on le verra brûler, sans que la flamme le consume. Après l'avoir éteinte on pourra se convaincre que le mouchoir n'a subi aucune altération.

#### Un pari curieux

Vous pariez avec quelqu'un qu'il ne pourra pas répondre trois fois les mots: "Cela m'est égal", sur les questions que vous lui ferez. Le pari accepté, vous lui dites: Il fait beau aujourd'hui; la réponse sera naturellement: Cela m'est égal. Sur quoi vous lui dites: Votre figure est noire. — Cela m'est égal, sera la réponse. Sur quoi vous commencez à rire en lui disant: Vous êtes perdu. Au lieu de dire: Cela m'est égal, la personne demandera ordinairement: Pourquoi? et de cette manière elle perd son pari.

### CONTES DE FEES

#### La chatte blanche

(Suite)

Mais la petite Chatte, qui devina par la mine qu'il faisait ce qu'il avait dans l'esprit, l'assura que sa cuisine était à part, et qu'il pouvait manger ce qu'on lui présenterait, avec certitude qu'il n'y aurait ni rats ni souris.

Le prince ne se le fit pas dire deux fois, croyant bien que la belle petite Chatte ne voudrait pas le tromper. Il remarqua qu'elle avait à sa patte un portrait fait en table; cela le surprit. Il la pria de le lui montrer, croyant que c'était maître Minagrobis. Il fut bien étonné de voir un jeune homme si beau, qu'il était à peine croyable que la nature en pût former un tel, et qui lui ressemblait si fort qu'on n'aurait pu le peindre mieux. Elle soupira, et, devenant encore plus triste, elle garda un profond silence. Le prince vit bien qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire là-dessous; cependant, il n'osa s'en informer, de peur de déplaire à la Chatte ou de la chagriner. Il l'entre-tint de toutes les nouvelles qu'il savait, et il la trouva fort instruite des différents intérêts des princes et des autres choses qui se passaient dans le monde.

Après le souper, Chatte Blanche convia son hôte d'entrer dans un salon où il y avait un théâtre, sur lequel douze chats et douze singes dansèrent un ballet. Les uns étaient vêtus en Maures et les autres en Chinois. Il est aisé de juger des sauts et des cabrioles qu'ils faisaient, et de temps en temps ils se donnaient des coups de griffe. C'est ainsi que la soirée finit. Chatte Blanche donna le bonsoir à son hôte; les mains qui l'avaient conduit jusque-là le reprirent et le menèrent dans un appartement tout opposé à celui qu'il avait vu. Il était moins magnifique que galant: tout était tapissé d'ailes de papillons, dont les diverses couleurs formaient mille fleurs différentes. Il y avait aussi des plumes d'oiseaux très rares et qui n'ont peut-être jamais été vus que dans ces lieux-là. Les lits étaient de gaze, rattachés par mille noeuds de rubans. C'étaient de grandes glaces depuis le plafond jusqu'au parquet, et les bordures d'or ciselé représentaient mille petits Amours.

Le prince se coucha sans mot dire, car il n'y avait pas moyen de faire conversation avec les mains qui le servaient; il dormit peu, et fut réveillé par un bruit confus. Les mains aussitôt le tirèrent de son lit et lui mirent un habit de chasse. Il regarda dans la cour du château; il aperçut plus de cinq cents chats, dont les uns menaient des lévriers en laisse, les autres donnaient du cor. C'était une grande fête: Chatte Blanche allait à la chasse; elle voulait que le prince y vînt. Les officieuses mains lui présentèrent un cheval de bois qui courait à toute bride, et qui allait le pas à merveille. Il fit quelque difficulté d'y monter, disant qu'il s'en fallait de beaucoup qu'il fût che-

valier errant comme don Quichotte; mais sa résistance ne servit de rien; on le planta sur le cheval de bois. Il avait une housse et une selle en broderie d'or et de diamants. Chatte Blanche montait un singe, le plus beau et le plus superbe qui se soit encore vu; elle avait quitté son grand voile et portait un bonnet à la dragonne, qui lui donnait un petit air si résolu, que toutes les souris du voisinage en avaient peur. Il ne s'est jamais fait une chasse plus agréable; les chats couraient plus vite que les lapins et les lièvres: de sorte que, lorsqu'ils en prenaient, Chatte Blanche faisait faire la curée devant elle, et il s'y passait mille tours d'adresse très réjouissants. Les oiseaux n'étaient pas, de leur côté, trop en sûreté; car les chats grimpaient aux arbres, et le maître singe portait Chatte Blanche jusque dans le nid des aigles, pour disposer à sa volonté des petites altesses ailonnées.

(A suivre)



—Pleure pas, Nanette, sinon ma Lili va en faire autant. J'aime mieux t'la donner.

### DEVINETTES

#### No 17—Reconstruction

Avec les lettres suivantes, reconstruire un vers célèbre de Boileau:

AA C EEEEE II LLL M NNNNN OOOOOO  
P QQ SSSS T UUUUU VV Z.

#### No 18—Question drolatique

Pourquoi les Russes sont-ils devenus contre-faits après la conquête de la Pologne?

#### No 19—Mots carrés

Mon premier est, mon cher Minet,  
Chef au pays de Mahomet.  
Mon deux fut un prêtre idolâtre.  
Pour faire trois, ayez du quatre.

#### No 20—Pour les tout petits (au-dessous de 8 ans)

Quel est le peuple d'Europe qui préside aux cérémonies catholiques?

#### Solutions des devinettes publiées dans le No 1163 de "L'Album Universel"

No 13. — Charade: Idée (I. D.)

No 14. — Question drolatique: Lui présenter une tasse de lait, et il la boira (il aboiera).

No 15. — Logogriphe: Etoile. Toile.

No 16. — Pour les tout petits au-dessous de 8 ans. — Problème pointé: Sans un peu de travail, on n'a pas de plaisir.

Suivent 12 pages qu'on peut détacher de la revue, elles sont paginées de façon à permettre leur reliure. En lisant "Le Lac Ontario," nos lecteurs sont priés d'observer le numérotage mis au bas des pages de ce roman. L. R.

FEUILLETON DE  
L'ALBUM UNIVERSEL

# LE LAC ONTARIO

PAR  
FENIMORE COOPER

(Suite) 1

Le sergent fit le salut d'usage, tourna sur ses talons comme s'ils eussent été des pivots, et il tira la porte après lui quand son commandant le rappela.

—J'avais oublié une chose, sergent. Nos jeunes officiers m'ont demandé un tir, et c'est à demain que ce divertissement a été fixé. Tout compétiteur sera admis, et les prix seront une poudrière de corse garnie en argent, une bouteille de cuir garnie de même, et une calèche de soie pour une dame. Ce dernier prix permettra à celui qui l'obtiendra de montrer sa galanterie, en en faisant l'offrande à la dame qu'il aime le mieux.

—Tout cela est fort agréable, Votre Honneur, surtout pour celui qui réussira. Sera-t-il permis à Pathfinder de disputer ces prix?

—Je ne vois pas comment on pourrait l'exclure du nombre des compétiteurs s'il lui plaît de se présenter; mais j'ai remarqué depuis quelque temps qu'il ne prend aucune part à ces divertissements; peut-être parce qu'il connaît son adresse sans égale.

—C'est cela, major. Je crois qu'on peut en toute chose se fier à sa délicatesse. Je crois qu'il faut le laisser agir à sa discrétion.

—Il le faut en cette occasion, sergent; il restera à voir s'il réussira aussi bien que dans les précédentes. Bonsoir, Dunham.

Le sergent se retira, laissant Duncan de Lundie livré à ses propres pensées. Une demi-heure pouvait être écoulée quand on frappa à la porte, et à peine eut-il prononcé le mot — Entrez! — qu'un homme de moyen âge, en costume militaire, mais dont l'uniforme ne paraissait pas avoir reçu tous les soins qu'en prend ordinairement un officier, entra dans la chambre, et le major le salua sous le nom de M. Muir.

—Je viens, comme vous me l'avez permis, pour connaître mon sort, major Duncan, dit le quartier-maître avec un accent écossais fortement prononcé, dès qu'il se fût assis sur le siège qui lui avait été offert.

—Sûrement, Davy, vous n'avez pas dessein de me faire croire qu'une semaine a vu allumer une telle flamme dans un cœur jeune et simple comme le vôtre.

—Il faut que vous plaisantiez, major Duncan, comme votre père et votre mère avant vous, quand même l'ennemi serait dans le camp. Je ne vois rien de bien extraordinaire à ce que des jeunes gens suivent la pente de leurs désirs et de leurs inclinations.

—Mais vous avez si souvent suivi celle des vôtres, Davy, que je croyais qu'à présent vous ne pouviez plus y trouver l'attrait de la nouveauté. Vous avez déjà été marié quatre fois.

—Seulement trois, major; aussi vrai que j'espère avoir une quatrième femme. Mon nombre n'est pas encore complet. Non, non, rien que trois.

—Soit! n'en supposons que trois. Vous savez, Davy, continua le major, vous savez que mon choix est fait depuis longtemps, quelles longues espérances j'ai nourries, combien il m'en a coûté pour attendre pendant tant d'années l'heureux moment où je pourrai appeler mon épouse une femme tellement adorée; tandis que vous, sans fortune, sans nom, sans naissance, sans mérite, — je veux dire sans mérite particulier...

—Ne dites pas cela, Lundie; les Muir sont d'un sang particulièrement bon.

—Eh bien! sans autre chose qu'un sang particulièrement bon, vous avez épousé quatre femmes...

—Seulement trois, Lundie; si vous en comptez quatre, vous affaiblirez notre ancienne amitié.

—Comptez-les comme il vous plaira, Davy, et vous en trouverez plus que votre part légitime. Et, cependant, vous êtes prêt à passer votre cou dans le nœud coulant pour la cinquième fois.

—Je désire vous faire observer que ce ne sera que la quatrième, major, dit le quartier-maître, et sa physionomie s'animait en même temps de tout l'enthousiasme d'un jeune homme, il ajouta: Mais cette Mabel Dunham est un oiseau rare. Cependant, nos filles d'Ecosse sont jolies, agréables; il

faut convenir qu'elles sont bien au-dessous de celles de ces colonies. Mais à présent que nous avons discuté ce qu'on peut appeler les principes de l'alliance, je vous demanderai si vous m'avez rendu le service de parler au sergent de cette petite affaire.

—Oui, Davy; et je suis fâché, pour vos espérances, d'avoir à vous dire que je ne vous vois pas beaucoup de chance de réussir.

—Je ne réussirais pas! un officier, et par-dessus le marché un quartier-maître, ne réussirait pas auprès de la fille d'un sergent!

—C'est précisément ce que je vous dis, Davy.

—Et pourquoi cela, Lundie?

—Parce que la fille est promise. La parole est donnée, la main est donnée, la foi est jurée. Non! je veux être pendu si je crois un mot de ce dernier point, mais le fait est qu'elle est promise.

—Eh bien! c'est un obstacle, il faut l'avouer, major. Mais c'est peu de chose si le cœur de la fille est libre. Et qui peut être ce prétendu, major? demanda le quartier-maître avec cette philosophie tranquille que donne l'habitude.

—L'heureux mortel est Pathfinder.

—Pathfinder, major!



Eh bien, sergent, je vous souhaite du bonheur dans cette entreprise.

—Ni plus ni moins, Davy Muir. Mais, pour calmer un peu votre jalousie, je vous dirai qu'à mon avis, du moins, c'est un mariage conçu dans le cerveau du père plutôt que dans le cœur de la fille.

—C'est ce que je pensais, s'écria le quartier-maître, respirant plus librement. Cela me semblait impossible, avec mon expérience de la nature humaine.

—Et particulièrement de la nature des femmes, Davy.

—Il vous faut votre plaisanterie, Lundie, n'importe qui en souffre. Mais je ne croyais pas possible que je me trompasse sur les inclinations de cette jeune fille, et je crois pouvoir prononcer hardiment qu'elles s'élèvent fort au-dessus de la condition de Pathfinder. Quant à cet homme lui-même... eh bien, on verra avec le temps.

Le major, qui se promenait dans sa chambre, s'arrêta tout à coup, regarda son compagnon en face avec une expression comique de surprise sérieuse, et s'écria: — Dites-moi franchement, Davy Muir, supposez-vous qu'une jeune fille comme Mabel Dunham puisse concevoir un penchant sérieux pour un homme ayant votre âge, votre extérieur, et je puis ajouter votre expérience?

—Allez, allez, Lundie, vous ne connaissez pas le sexe, et voilà pourquoi vous n'êtes pas encore marié

dans votre quarante-cinquième année. Il y a longtemps que vous êtes garçon, major.

—Et quel peut être votre âge, lieutenant Muir, si je puis me permettre une question si délicate?

—Quarante-sept ans, je n'ai pas envie de le nier, Lundie. Mais je ne croyais pas que le sergent Dunham eût l'esprit assez humble pour songer à donner une jolie fille comme la sienne à un homme tel que Pathfinder. Il est possible que le digne sergent n'ait pas compris mes demi-mots, sans quoi il n'aurait jamais songé à un tel mariage. Il y a une aussi vaste différence entre l'épouse d'un officier et la femme d'un guide, qu'entre l'antiquité d'Ecosse et celle de l'Amérique. Je suis aussi d'un sang très ancien.

—Croyez-en ma parole, Davy, votre antiquité ne vous rendra pas de grands services dans cette affaire; et quant à votre sang, il n'est pas plus ancien que vos os. Je vous ai fait part de la réponse du sergent, et vous voyez que mon influence, sur laquelle vous comptez tellement, ne peut rien faire pour vous. Buvez un coup à notre ancienne connaissance, Davy; et ensuite vous ferez bien de songer au détachement qui part demain, et d'oublier Mabel Dunham aussitôt qu'il vous sera possible.

—Ah! major! j'ai toujours trouvé plus facile d'oublier une femme qu'une maîtresse.

—Je bois au succès de votre nouvel amour, lieutenant Muir, ou à la prompte guérison de cette maladie.

—Bien des remerciements, mon cher major. Et moi, je bois à l'hymen qui couronnera une ancienne passion dont je connais quelque chose. Ce whisky est de la vraie rosée de montagne, Lundie, et il réchauffe le cœur en faisant penser à notre bonne Ecosse. Je vous suis infiniment obligé, major Duncan, de cette preuve d'amitié, comme de toutes celles que vous m'avez déjà données; et si vous pouviez en ajouter encore une autre, je croirais que vous n'avez pas tout à fait oublié le compagnon de jeux de votre enfance.

—Eh bien, Davy, si la demande est raisonnable, et telle qu'un officier supérieur puisse l'accorder, faites-la moi connaître.

—Si vous pouviez me trouver quelque petit service à faire aux Mille-Iles, pendant une quinzaine, ou environ, je crois que l'affaire en question pourrait s'arranger à la satisfaction de toutes les parties.

—Il y a toujours du service pour un homme chargé de votre emploi, dans un petit poste comme dans un grand; mais celui dont il s'agit peut être fait par le sergent aussi bien que par le quartier-maître général et même mieux.

—Mais pas mieux que par un officier. Il y a en général beaucoup de désordre avec les sous-officiers.

—J'y réfléchirai, Muir, répondit le major en riant, et vous aurez ma réponse demain matin. Vous aurez demain une bonne occasion de vous montrer avec avantage aux yeux de votre belle. Vous êtes bon tireur, et il y a des prix à gagner. Décidez-vous à déployer votre adresse, et qui sait ce qui peut arriver avant le départ du "Scud".

—Cela pourrait réussir. Le cœur d'une femme, major Duncan, peut s'attaquer de différentes façons et quelquefois d'une manière que les règles de la philosophie pourraient rejeter. On peut prendre les femmes de trois façons: par un siège régulier, à l'assaut ou en les faisant donner dans une embuscade. La première manière convient le mieux à un officier, mais la troisième est plus agréable.

—Opinion que vous devez à l'expérience. Mais que dites-vous de l'assaut?

—Cela peut réussir à des hommes plus jeunes que nous, Lundie, répondit le quartier-maître en se levant, et en faisant à son commandant un clin-d'oeil expressif, liberté qu'il se permettait souvent, par suite d'une longue intimité. Je vous souhaite le bonsoir, major Duncan, absence de tout accès de goutte, et un sommeil doux et rafraîchissant.

—Je vous en souhaite autant, monsieur Muir, et je vous remercie. N'oubliez pas la passe d'armes de demain.

Le quartier-maître se retira, laissant Lundie dans sa bibliothèque, libre de réfléchir sur ce qui venait de se passer.

(1) Voir le No 1161 de "l'Album Universel," et les suivants.

## CHAPITRE XI

## POUR UNE CALECHE DE SOIE (1)

Il n'arrive pas souvent que l'espoir soit réalisé aussi complètement que les vœux des jeunes officiers de la garnison furent comblés par le temps qu'il fit le lendemain.

A cette époque, les chaleurs de l'été se faisaient peu sentir à Oswego, tempérées qu'elles étaient par l'ombre de la forêt et les brises du lac. On se trouvait alors en septembre, au moment où les vents de la côte se font sentir jusque sur les grands lacs intérieurs.

Aussi, la "passe d'armes" comme l'avait appelée en plaisantant le major Lundie, semblait-elle être favorisée par un beau soleil, sans qu'une chaleur ardente nuisît à la vigueur morale et physique des tireurs.

La sûreté du poste étant assurée par un convenable déploiement de factionnaires et des patrouilles dans la forêt d'où pouvaient à chaque instant sortir des centaines de sauvages résolus à la destruction et au massacre, les soldats qui n'étaient point retenus par leur service et les officiers ne songèrent plus qu'aux plaisirs que leur promettait cette matinée.

L'endroit qui devait être la scène du divertissement était une sorte d'esplanade sur le bord du lac, un peu à l'ouest du fort. On avait choisi ce terrain pour y faire la parade, parce qu'il avait l'avantage d'être protégé en arrière par le lac, et sur un de ses flancs par le fort. On y avait abattu tous les arbres et déraciné toutes les souches. On ne pouvait donc y être attaqué, quand on y faisait l'exercice, que de deux côtés seulement; et comme on avait pratiqué au delà une grande clairière au sud et à l'ouest, les ennemis auraient été obligés de se montrer hors des bois avant de pouvoir s'approcher assez pour être dangereux.

Quoique les armes régulières du régiment fussent des mousquets, une cinquantaine de fusils de chasse parurent en cette occasion.

La distance était cinquante toises, et l'on devait se servir de fusil, sans fourchette. Le but était une planche, sur laquelle divers cercles étaient peints en blanc, suivant l'usage, avec un point blanc au centre. Les premières épreuves d'adresse commencèrent par des défis entre les plus humbles des compétiteurs, qui désiraient montrer leur dextérité avant le divertissement général. La plupart des soldats étaient écossais, mais, de même que le sergent Dunham, bien des Américains y avaient été depuis son arrivée dans les colonies. Ceux-ci étaient naturellement les meilleurs tireurs, et au bout d'une demi-heure, il fut universellement reconnu qu'un jeune homme, né dans la colonie de New-York, s'était montré le plus expert de tous ceux qui avaient fait l'essai de leur adresse. Au moment où l'opinion générale venait de se déclarer à ce sujet, le capitaine le plus ancien, suivi de la plupart des officiers et dames du fort, entra sur l'esplanade. Une vingtaine de femmes les suivaient, et l'on distinguait parmi elles la jolie fille du sergent Dunham.

Parmi toutes ces femmes, il n'y en avait que trois qui fussent officiellement reconnues comme ayant droit au titre de dames. C'étaient les épouses de trois officiers. Mabel, comme l'avait dit le quartier-maître, était strictement la seule qui pût avoir des prétentions au mariage, car, quoiqu'il se trouvât aussi dans le fort une douzaine de jeunes filles, elles ne pouvaient encore être classées que parmi les enfants.

On avait fait quelques préparatifs pour la réception du beau sexe. Des bancs avaient été établis sur le bord du lac, et à côté était un poteau auquel les prix étaient suspendus. On avait eu soin de réserver le premier banc pour les trois dames et leurs filles; le second fut occupé par Mabel et par les femmes et filles des sous-officiers; les autres se placèrent en arrière, sur le troisième, et celles qui ne purent y trouver place restèrent debout.

Dès qu'on vit à leurs places cette partie importante des spectateurs, la major Duncan ordonna que le divertissement commençât. Huit à dix des meilleurs tireurs de la garnison s'avancèrent alors vers l'endroit d'où l'on devait tirer. Les soldats y étaient admis comme les officiers, et ceux mêmes qui ne se trouvaient dans le fort que comme visiteurs n'en étaient pas exclus. Comme on pouvait s'y attendre d'hommes exercés au tir, et suivant un régime propice à cet exercice, tous atteignirent en plein but. D'autres qui leur succédèrent eurent la

(1) Ancienne coiffure de femme qui se repliait sur elle-même comme la capote d'une calèche.

main et l'oeil moins sûrs; mais presque tous envoierent leur balle dans un des cercles qui entouraient le point du milieu.

Suivant les règles de ce divertissement, personne ne pouvait passer à la seconde épreuve sans avoir réussi dans la première. En ce moment, le major Duncan, le quartier-maître Muir et Jasper Western arrivèrent à l'endroit d'où l'on tirait, tandis que Pathfinder se promenait tranquillement à côté; il ne portait pas sa chère carabine. Chacun fit place au major Duncan, qui, couchant son fusil avec nonchalance, fit feu sur le champ. Sa balle alla frapper à quelques pouces du but.

—Le major Duncan est exclu des épreuves suivantes, cria l'adjudant à voix haute. Les anciens officiers et le vieux sergent comprirent fort bien que le major avait manqué le but volontairement.

—Maintenant, c'est votre tour, Eau-Douce, dit David Muir, et si vous ne battez pas le major, je dirai que votre main est plus propre à la rame qu'au fusil. Les joues de Jasper étaient pourpres; il se mit en place, jeta un regard sur Mabel, dont il vit la tête penchée en avant, comme pour mieux voir le résultat de l'épreuve qu'il allait faire.

Sa balle traversa exactement le centre du point blanc, ce qui était de beaucoup le meilleur coup qu'il eût encore été tiré.

—Bravo, maître Jasper, dit Muir dès que le résultat eut été proclamé. Je crois pourtant que vous avez eu un peu de bonheur, car vous n'avez ni science ni philosophie dans le maniement de votre arme. Maintenant, je vous prie, sergent Dunham, d'inviter toutes ces dames à faire une attention toute particulière, car je vais faire ce qu'on peut appeler un usage intellectuel de ce fusil.

Pendant ce temps, il se préparait à son épreuve scientifique, mais il ne voulut en venir au fait que lorsqu'il vit les yeux de Mabel, comme ceux de toutes les autres femmes, fixés sur lui avec curiosité. Comme les autres se tenaient à une certaine distance, par respect pour son rang, il n'avait près de lui que son commandant, et il lui dit avec son ton familier :

—Vous voyez, Lundie, qu'on peut gagner quelque chose à exciter la curiosité d'une femme.

—Vous avez raison, Davy; mais vous nous faites tous attendre pendant que vous faites vos préparatifs, et voici Pathfinder qui s'approche pour prendre une leçon de votre plus grande expérience.

—Eh bien! Pathfinder, et vous aussi, vous êtes venu pour vous faire une idée de la philosophie d'un coup de feu? N'avez-vous pas envie d'essayer vous-même de tirer un coup.

—Moi! quartier-maître! à quoi bon? Je n'ai besoin d'aucun prix; et quant à l'honneur, j'en ai déjà assez, si c'en est un de tirer mieux que vous. Je ne suis pas une femme pour porter une calèche.

—Fort vrai, mais vous pourriez trouver une femme, une femme précieuse à vos yeux pour la porter.

—Allons, Davy, dit le major, tirez, ou battez en retraite. L'adjudant s'impatientait.

Le lieutenant Muir se mit en place dans une attitude d'élégance étudiée, leva lentement son fusil, le baissa, répéta plusieurs fois ces manoeuvres, et enfin lâcha son coup.

—La balle n'a pas touché la planche, s'écria l'adjudant, qui n'avait pas beaucoup de goût pour la science du quartier-maître.

—Impossible! s'écria Muir, le visage rouge d'indignation et de honte. Cela est impossible, adjudant. De ma vie je n'ai fait pareille maladresse. J'en appelle aux dames pour obtenir un meilleur jugement.

—Les dames ont fermé les yeux quand vous avez tiré, dit un plaisant de la garnison, vos longs préparatifs les avaient alarmées.

—C'est un coup perdu, Muir, dit le major en riant, et il faut vous résigner tranquillement à ce malheur.

—Non, non, major, dit enfin Pathfinder; le quartier-maître est bon tireur, quand il y met le temps et qu'il n'est pas à trop longue distance. Sa balle a couvert celle de Jasper, comme on le verra en y regardant.

Le respect qu'on avait pour les talents de Pathfinder, et l'idée qu'on avait de l'excellence de sa vue, firent que, dès qu'il eut parlé, tous les spectateurs commencèrent à se méfier de leur propre opinion. Le fait devint incontestable quand on trouva la balle de Muir couvrant celle de Jasper dans le trou fait par celle-ci à la souche d'arbre à laquelle la planche était attachée.

—Je vous avais bien dit, Mesdames, dit le quartier-maître en s'avançant vers elles, que vous alliez voir l'influence de la science sur l'artillerie. Je dis que la philosophie colore, agrandit, perfectionne,

dilate et explique tout ce qui appartient à la nature humaine, qu'il s'agisse de tirer au blanc ou de prononcer un sermon.

—Je suppose que vous ne comprenez pas l'amour dans votre liste, dit la femme d'un capitaine. Mais, pour changer de sujet, voilà Pathfinder qui va essayer si la chance lui sera favorable.

—Je proteste, major, s'écria Muir en courant, les deux bras levés pour donner plus de force à ses paroles, vers l'endroit d'où l'on tirait, je proteste, Messieurs, et de la manière la plus forte, contre toute permission donnée ou à donner à Pathfinder, de se servir de Tue-Daim dans cette passe d'armes.

—Tue-Daim prend du repos, quartier-maître, répondit Pathfinder avec sang-froid; et personne ne songe à le troubler. Je n'avais pas dessein de brûler une amorce aujourd'hui, mais le sergent Dunham m'a dit que je manquerais d'égards envers sa jolie fille, que j'ai conduite ici, si je me tenais en arrière en cette occasion. Je vais donc me servir du fusil de Jasper, comme vous pouvez le voir, il n'est pas meilleur que le vôtre.

Le lieutenant Muir n'eut plus d'objection à faire. Pathfinder se mit en place, et tous les yeux se fixèrent sur lui. La pensée excédait à peine la rapidité avec laquelle il ajustait son but. Et en cette occasion, quand une légère fumée s'éleva au-dessus de sa tête, la crosse de son fusil touchait déjà la terre sa main en entourait le canon, et son visage était animé par son rire silencieux ordinaire.

—Si l'on osait énoncer une telle idée, dit le major, je dirais que Pathfinder n'a pas touché la planche.

—Ne dites pas cela, major, répondit le guide, ce serait un peu trop risquer. N'ayant pas chargé le fusil, je ne puis savoir ce qui s'y trouvait, mais si c'est une balle, je réponds qu'elle couvre celle du quartier-maître et de Jasper, où mon nom n'est pas Pathfinder et de plus, si la balle a seulement effleuré la planche, je consens que ce soit un coup manqué. Le quartier-maître a entamé le bois, mais vous verrez que ma belle n'a pas élargi le trou.

—Cela est vrai, Pathfinder, très vrai, dit Muir, qui se tenait à peu de distance de Mabel, quoiqu'il n'osât lui parler en présence des femmes des officiers.

—Eh bien! quartier-maître, voilà qu'on place le clou, nous verrons qui l'enfoncera le plus avant dans la planche, de vous ou de moi. Si vous passez heureusement par l'épreuve du clou, la pomme de terre vous arrêtera.

—Vous êtes un peu fanfaron ce matin, Pathfinder, mais vous verrez que vous n'avez pas affaire à un blanc-bec.

—Je le sais, quartier-maître, et je ne nie pas votre expérience. Vous avez passé bien des années sur les frontières, et il s'est écoulé le temps de la vie ordinaire d'un homme depuis que j'ai entendu parler de vous dans les colonies et même parmi les Indiens.

—Non, non, s'écria Muir, vous me faites injustice. Je n'ai pas vécu aussi longtemps que vous le prétendez.

—Je vous rendrai justice, lieutenant, quand même vous l'emporteriez sur moi à l'épreuve de la pomme de terre. Je répète que vous avez passé l'espace d'une bonne vie humaine, pour un soldat, dans des endroits où l'on se sert tous les jours du mousquet; et je sais que vous êtes un bon tireur; mais, malgré tout cela, vous n'êtes pas un vrai chasseur au tir. La fille du sergent, que voici, sera juge entre nous, si vous voulez vous en rapporter à un aussi joli juge.

Pathfinder avait pris Mabel pour arbitre parce qu'elle lui plaisait, et que le rang était presque sans aucun prix à ses yeux; mais la présence de trois femmes d'officiers fit hésiter le lieutenant Muir. Cependant, Mabel lui paraissait si jolie, qu'il ne put résister à la tentation de se placer en première ligne dans son imagination, et de trouver ainsi le moyen de lui parler ensuite librement.

—Il en sera ce que vous voudrez, Pathfinder, répondit-il. Que la fille du sergent, sa charmante fille, j'aurais dû dire, soit arbitre entre nous, et c'est à elle que sera offert le prix que vous ou moi nous devons certainement remporter. Vous le voyez, mesdames, il faut contenter Pathfinder, sans quoi nous nous serions assurément soumis à l'arbitrage d'une dame de votre honorable compagnie.

La seconde épreuve commença. La pointe d'un clou ordinaire, dont la tête était peinte en blanc, fut légèrement enfoncée dans la planche, et le tireur devait le toucher ou il perdait tout droit aux épreuves suivantes. Personne ne pouvait prendre part à celle-ci sans avoir réussi dans la première.

Il se trouvait sept aspirants aux honneurs de

# Sans Famille

Par  
HECTOR MALOT

Ouvrage couronné par l'Académie française

(Suite)

Pendant deux ou trois heures, nous nous promenâmes aux environs de la cour du Lion-Rouge, n'osant pas nous éloigner de peur de nous égarer; et le jour, Bethnal-Green me parut encore plus affreux qu'il ne s'était montré la nuit: partout dans les maisons aussi bien que sur les gens, la misère avec ce qu'elle a de plus attristant.

Nous regardions, Mattia et moi, mais nous ne disions rien.

Tournant sur nous-mêmes, nous nous trouvâmes à l'un des bouts de notre cour et nous rentrâmes.

Ma mère avait quitté sa chambre; de la porte je l'aperçus la tête appuyée sur la table: m'imaginant qu'elle était malade, je courus à elle pour l'embrasser, puisque je ne pouvais pas lui parler.

Je la pris dans mes bras, elle releva la tête en la balançant, puis elle me regarda, mais assurément sans me voir; alors je respirai une odeur de genièvre qu'exhalait son haleine chaude. Je reculai. Elle laissa retomber sa tête sur ses deux bras étalés sur la table.

—“Gin”, dit mon grand-père.

Et il me regarda en ricanant, disant quelques mots que je ne compris pas.

Tout d'abord je restai immobile comme si j'étais privé de sentiment, puis après quelques secondes je regardai Mattia, qui lui-même me regardait avec des larmes dans les yeux.

Je lui fis un signe et de nouveau nous sortîmes.

Pendant assez longtemps nous marchâmes côte à côte, nous tenant par la main, ne disant rien et allant droit devant nous sans savoir où nous nous dirigions.

—Où donc veux-tu aller ainsi? demanda Mattia, avec une certaine inquiétude.

—Je ne sais pas; quelque part où nous pourrions causer; j'ai à te parler, et ici, dans cette foule, je ne pourrais pas.

En effet, dans ma vie errante par les champs et par les bois, je m'étais habitué à l'école de Vitalis, à ne jamais rien dire d'important quand nous nous trouvions au milieu d'une rue de ville ou de village, et lorsque j'étais dérangé par les passants je perdais tout de suite mes idées: or, je voulais parler à Mattia sérieusement en sachant bien ce que je dirais.

Au moment où Mattia me posait cette question, nous arrivions dans une rue plus large que les rues d'où nous sortions, et il me sembla apercevoir des arbres au bout de cette rue: c'était peut-être la campagne: nous nous dirigeâmes de ce côté. Ce n'était point la campagne, mais c'était un parc immense avec de vastes pelouses vertes et des bouquets de jeunes arbres. Nous étions là à souhait pour causer.

Ma résolution était prise, et je savais ce que je voulais dire:

—Tu sais que je t'aime, mon petit Mattia, dis-je à mon camarade, aussitôt que nous fûmes assis dans un endroit écarté et abrité, et tu sais bien, n'est-ce pas, que c'est par amitié que je t'ai demandé de m'accompagner chez mes parents. Tu ne douteras donc pas de mon amitié, n'est-ce pas, quoi que je te demande?

—Que tu es bête! répondit-il en s'efforçant de sourire.

—Tu voudrais rire pour que je ne m'attendrisse pas, mais cela ne fait rien, si je m'attendris; avec qui puis-je pleurer, si ce n'est avec toi?

Et me jetant dans les bras de Mattia, je fondis en larmes; jamais je ne m'étais senti si malheureux quand j'étais seul, perdu au milieu du vaste monde.

Après une crise de sanglots, je m'efforçai de me calmer; ce n'était pas pour me faire plaindre par Mattia que je l'avais amené dans ce parc, ce n'était pas pour moi, c'était pour lui.

—Mattia, lui dis-je, il faut partir, retourner en France.

—Te quitter, jamais!

—Je savais bien à l'avance que ce serait là ce que tu me répondrais, et je suis heureux, bien heureux, je t'assure, que tu m'aies dit que tu ne me quitterais jamais, cependant il faut me quitter, il faut retourner en France, en Italie, ou tu voudras, peu importe, pourvu que tu ne restes pas en Angleterre.

—Et toi, où veux-tu aller? où veux-tu que nous allions?

—Moi! Mais il faut que je reste ici, à Londres,

avec ma famille; n'est-ce pas mon devoir d'habiter près de mes parents? prends ce qui nous reste d'argent et pars.

—Ne dis pas cela, Remi, s'il faut que quelqu'un parte, c'est toi, au contraire.

—Pourquoi?

—Parce que...

Il n'acheva pas et détourna les yeux devant mon regard interrogateur.

—Mattia, réponds-moi en toute sincérité, franchement, sans ménagement pour moi, sans peur; tu ne dormais pas cette nuit? tu as vu?

Il tint ses yeux baissés, et d'une voix étouffée:

—Je ne dormais pas, dit-il.

—Qu'as-tu vu?

—Tout.

—Et tu as compris?

—Que ceux qui vendaient ces marchandises ne les avaient pas achetées. Ton père les a grondés d'avoir frappé à la porte de la remise et non à celle de la maison; ils ont répondu qu'ils étaient guettés par les “policemen”.

—Tu vois donc bien qu'il faut que tu partes, lui dis-je.

—S'il faut que je parte, il faut que tu partes aussi, cela n'est pas plus utile pour l'un que pour l'autre.

—Quand je t'ai demandé de m'accompagner, j'ai cru, d'après ce que m'avait dit mère Barberin, et aussi d'après mes rêves, que ma famille pourrait nous faire instruire tous les deux, et que nous ne nous séparerions pas; mais les choses ne sont pas ainsi; le rêve était... un rêve; il faut donc que nous nous séparions.

—Jamais!

—Ecoute-moi bien, comprends-moi, et n'ajoute pas à mon chagrin. Si à Paris nous avions rencontré Garofoli, et si celui-ci t'avait repris, tu n'aurais pas voulu, n'est-ce pas, que je restasse avec toi, et ce que je te dis en ce moment, tu me l'aurais dit.

Il ne répondit pas.

—Est-ce vrai? dis-moi si c'est vrai.

Après un moment de réflexion, il parla.

—A ton tour écoute-moi, dit-il, écoute-moi bien; quand, à Chavanon, tu m'as parlé de ta famille qui te cherchait, cela m'a fait un grand chagrin; j'aurais dû être heureux de savoir que tu allais retrouver tes parents, j'ai été au contraire fâché. Au lieu de penser à ta joie et à ton bonheur, je n'ai pensé qu'à moi: je me suis dit que tu aurais des frères et des soeurs que tu aimerais comme tu m'aimais, plus que moi peut-être, des frères et des soeurs riches, bien élevés, instruits, des beaux messieurs, des belles demoiselles, et j'ai été jaloux. Voilà ce qu'il faut que tu saches, voilà la vérité qu'il faut que je te confesse pour que tu me pardonnes, si tu peux me pardonner d'aussi mauvais sentiments.

—Oh! Mattia!

—Dis, dis-moi que tu me pardonnes.

—De tout mon coeur; j'avais bien vu ton chagrin, je ne t'en ai jamais voulu.

—Parce que tu es bête; tu es une bonne bête; il faut en vouloir à ceux qui sont méchants, et j'ai été méchant. Mais si tu me pardonnes, parce que tu es bon, moi, je ne me pardonne pas, parce que moi, je ne suis pas bon. Tu ne sais pas tout encore. Je me disais: je vais avec lui en Angleterre parce qu'il faut voir; mais quand il sera heureux, bien heureux, lorsqu'il n'aura plus le temps de penser à moi, je me sauverai, et, sans m'arrêter, je m'en irai jusqu'à Lucca pour embrasser Cristina. Mais voilà qu'au lieu d'être riche et heureux, comme nous avions cru que tu le serais, tu n'es pas riche et tu es... c'est-à-dire tu n'es pas ce que nous avions cru; alors je ne dois pas partir, et ce n'est pas Cristina, ce n'est pas ma petite soeur que je dois embrasser, c'est mon camarade, c'est mon ami, c'est mon frère, c'est Remi.

Disant cela, il me prit la main et me l'embrassa; alors les larmes emplirent mes yeux, mais elles ne furent plus amères et brûlantes comme celles que je venais de verser.

Cependant, si grande que fut mon émotion, elle ne me fit pas abandonner mon idée:

—Il faut que tu partes, il faut que tu retournes en France, que tu voies Lise, le père Acquin, mère Barberin, tous mes amis, et que tu leur dises pourquoi je ne fais pas pour eux ce que je voulais, ce que j'avais rêvé, ce que j'avais promis. Tu expliqueras que mes parents ne sont pas riches comme nous avions cru, et ce sera assez pour qu'on m'exécuse. Tu com-

prends, n'est-ce pas? Ils ne sont pas riches, cela explique tout: ce n'est pas une honte de n'être pas riche.

—Ce n'est pas parce qu'ils ne sont pas riches que tu veux que je parte; aussi je ne partirai pas.

—Mattia, je t'en prie, n'augmente pas ma peine, tu vois comme elle est grande.

—Oh! je ne veux pas te forcer à me dire ce que tu as honte de m'expliquer. Je ne suis pas malin, je ne suis pas fin, mais si je ne comprends pas tout ce qui devrait m'entrer là, — il frappa sa tête, — je sens ce qui m'atteint là, — il mit la main sur son coeur. Ce n'est pas parce que tes parents sont pauvres que tu veux que je parte, ce n'est pas parce qu'ils ne peuvent pas me nourrir car je ne leur serais pas à charge et je travaillerais pour eux, c'est... c'est parce que, — après ce que tu as vu cette nuit, — tu as peur pour moi.

—Mattia, ne dis pas cela.

—Tu as peur que je n'en arrive à couper les étiquettes des marchandises qui n'ont pas été achetées.

—Oh! tais-toi, Mattia, mon petit Mattia, tais-toi!

Et je cachai entre mes mains mon visage rouge de honte.

—Eh bien! si tu as peur pour moi, continua Mattia, moi j'ai peur pour toi, et c'est pour cela que je te dis: “Partons ensemble, retournons en France pour revoir mère Barberin, Lise et tes amis”.

—C'est impossible! Mes parents ne te sont rien, tu ne leur dois rien; moi, ils sont mes parents, je dois rester avec eux.

—Tes parents! Ce vieux paralysé, ton grand-père! cette femme, couchée sur la table, ta mère!

Je me levai vivement, et, sur le ton du commandement, non plus sur celui de la prière, je m'écriai:

—Tais-toi, Mattia, ne parle pas ainsi, je te le défends! C'est de mon grand-père, c'est de ma mère que tu parles: je dois les honorer, les aimer.

—Tu le devrais s'ils étaient réellement tes parents; mais s'ils ne sont ni ton grand-père, ni ton père, ni ta mère, dois-tu quand même les honorer et les aimer?

—Tu n'as donc pas écouté le récit de mon père?

—Qu'est-ce qu'il prouve ce récit? Ils ont perdu un enfant du même âge que toi; ils l'ont fait chercher et ils en ont retrouvé un de même âge que celui qu'ils avaient perdu; voilà tout.

Tu oublies que l'enfant qu'on leur avait volé a été abandonné avenue de Breteuil, et que c'est avenue de Breteuil que j'ai été trouvé le jour même où le leur avait été perdu.

—Pourquoi deux enfants n'auraient-ils pas été abandonnés avenue de Breteuil le même jour? Pourquoi le commissaire de police ne se serait-il pas trompé en envoyant M. Driscoll à Chavanon? Cela est possible.

—Cela est absurde.

—Peut-être bien; ce que je dis, ce que j'explique peut être absurde, mais c'est parce que je le dis et l'explique mal, parce que j'ai une pauvre tête; un autre que moi l'expliquerait mieux, et cela deviendrait raisonnable; c'est moi qui suis absurde, voilà tout.

—Hélas! non, ce n'est pas tout.

—Enfin tu dois faire attention que tu ne ressembles ni à ton père ni à ta mère, et que tu n'as pas les cheveux blonds, comme tes frères et soeurs qui, tous, tu entends bien, tous, sont du même blond; pourquoi ne serais-tu pas comme eux? D'un autre côté, il y a une chose bien étonnante: comment des gens qui ne sont pas riches ont-ils dépensé tant d'argent pour retrouver un enfant? Pour toutes ces raisons, selon moi, tu n'es pas un Driscoll; je sais bien que je ne suis qu'une bête, on me l'a toujours dit, c'est la faute de ma tête. Mais tu n'es pas un Driscoll, et tu ne dois pas rester avec les Driscoll. Si tu veux, malgré tout, y rester, je reste avec toi; mais tu voudras bien écrire à mère Barberin pour lui demander de nous dire au juste comment étaient tes langes; quand nous aurons sa lettre, tu interrogeras celui que tu appelles ton père, et alors nous commencerons peut-être à voir un peu plus clair; jusque-là je ne bouge pas, et malgré tout je reste avec toi; s'il faut travailler, nous travaillerons ensemble.

—Mais si un jour on cognait sur la tête de Mattia?

Il se mit à sourire tristement:

—Ce ne serait pas là le plus dur: est-ce que les coups font du mal quand on les reçoit pour son ami?

## XV

## CAPI PERVERTI

Ce fut seulement à la nuit tombante que nous rentrâmes cour du Lion-Rouge : nous passâmes toute notre journée à nous promener dans ce beau parc, en causant, après avoir déjeuné d'un morceau de pain que nous achetâmes.

Mon père était de retour à la maison et ma mère était debout : ni lui, ni elle, ne nous firent d'observations sur notre longue promenade; ce fut seulement après le souper que mon père nous dit qu'il avait à nous parler à tous deux, à Mattia et à moi, et pour cela il nous fit venir devant la cheminée, ce qui nous valut un grognement du grand-père qui décidément était féroce pour garder sa part de feu.

—Dites-moi donc un peu comment vous gagniez votre vie en France? demanda mon père.

Je fis le récit qu'il nous demandait.

—Ainsi vous n'avez jamais eu peur de mourir de faim?

—Jamais : non seulement nous avons gagné notre vie, mais encore nous avons gagné de quoi acheter une vache, dit Mattia avec assurance.

A son tour il raconta l'acquisition de notre vache.

—Vous avez donc bien du talent? demanda mon père; montrez-moi un peu de quoi vous êtes capables.

Je pris ma harpe et jouai un air, mais ce ne fut pas ma chanson napolitaine.

—Bien, bien, dit mon père, et Mattia que sait-il?

Mattia aussi joua un morceau de violon et un autre de cornet à piston.

Ce fut ce dernier qui provoqua les applaudissements des enfants, qui nous écoutaient rangés en cercle autour de nous.

—Et Capi? demanda mon père, de quoi joue-t-il? Je ne pense pas que c'est pour votre seul agrément que vous traînez un chien avec vous; il doit être en état de gagner au moins sa nourriture.

J'étais fier des talents de Capi, non seulement pour lui, mais encore pour Vitalis; je voulus qu'il jouât quelques-uns des tours de son répertoire, et il obtint auprès des enfants son succès accoutumé.

—Mais c'est une fortune ce chien-là, dit mon père.

Je répondis à ce compliment en faisant l'éloge de Capi et en assurant qu'il était capable d'apprendre en peu de temps tout ce qu'on voulait bien lui montrer, même ce que les chiens ne savent pas faire ordinairement.

Mon père traduisit mes paroles en anglais, et il me sembla qu'il y ajoutait quelques mots que je ne compris pas, mais qui firent rire tout le monde, ma mère, les enfants, et mon grand-père aussi, qui cligna de l'oeil à plusieurs reprises en criant : "fine dog", ce qui veut dire beau chien; mais Capi n'en fut pas plus fier.

—Puisqu'il en est ainsi, continua mon père, voici ce que je vous propose; mais avant tout il faut que Mattia dise s'il lui convient de rester en Angleterre, et s'il veut demeurer avec nous.

—Je désire rester avec Remi, répondit Mattia, qui était beaucoup plus fin qu'il ne disait et même qu'il ne croyait.

Mon père, qui ne pouvait pas deviner ce qu'il y avait de sous-entendu dans cette réponse, s'en montra satisfait.

—Puisqu'il en est ainsi, dit-il, je reviens à ma proposition : Nous ne sommes pas riches, et nous travaillons tous pour vivre; l'été nous parcourons l'Angleterre, et les enfants vont offrir mes marchandises à ceux qui ne veulent pas se déranger pour venir jusqu'à nous; mais l'hiver nous n'avons pas grand'chose à faire; tant que nous serons à Londres, Remi et Mattia pourront aller jouer de la musique dans les rues, et je ne doute pas qu'ils ne gagnent bientôt de bonnes journées, surtout quand nous approcherons des fêtes de Noël, de ce que nous appelons les "waits" ou veillées. Mais comme il ne faut pas faire de gaspillage en ce monde, Capi ira donner des représentations avec Allen et Ned.

—Capi ne travaille bien qu'avec moi, dis-je vivement; car il ne pouvait pas me convenir de me séparer de lui.

—Il apprendra à travailler avec Allen et Ned, sois tranquille, et en vous divisant ainsi vous gagnerez beaucoup plus.

—Mais je vous assure qu'il ne fera rien de bon et d'autre part nos recettes à Mattia et à moi seront moins fortes; nous gagnerions davantage avec Capi.

—Assez causé, me dit mon père, quand j'ai dit une chose il faut qu'on la fasse et tout de suite, c'est la règle de la maison, j'entends que tu t'y conformes, comme tout le monde.

Il n'y avait pas à répliquer, et je ne dis rien, mais tout bas je pensai que mes beaux rêves pour Capi se réaliseraient aussi tristement que pour moi : nous allions donc être séparés! quel chagrin!

Nous gagnâmes notre voiture pour nous coucher, mais ce soir-là, mon père ne nous enferma point.

Comme je me couchais, Mattia, qui avait été plus longtemps que moi à se déshabiller, s'approcha de mon oreille, et me parlant d'une voix étouffée.

—Tu vois, dit-il, que celui que tu appelles ton père ne tient pas seulement à avoir des enfants qui travaillent pour lui, il lui faut encore des chiens; cela ne t'ouvre-t-il pas les yeux enfin? demain nous écrirons à mère Barberin.

Mais le lendemain il fallut faire la leçon à Capi; je le pris dans mes bras, et doucement, en l'embrassant souvent sur le nez, je lui expliquai ce que j'attendais de lui; pauvre chien, comme il me regardait, comme il m'écoutait.

Quand je remis sa laisse dans la main d'Allen je recommençai mes explications, et il était si intelligent, si docile, qu'il suivit mes deux frères d'un air triste mais enfin sans résistance.

Pour Mattia et pour moi, mon père voulut nous conduire lui-même dans un quartier où nous avions chance de faire de bonnes recettes, et nous traversâmes tout Londres pour arriver dans une partie de la ville où il n'y avait que de belles maisons avec des portiques, des rues monumentales bordées de jardins; dans ces splendides rues aux larges trottoirs, plus de pauvres gens en guenilles et à mine famélique, mais de belles dames aux toilettes voyantes, des voitures dont les panneaux brillaient comme des glaces, des chevaux magnifiques que conduisaient de gros et gras cochers aux cheveux poudrés.

Nous ne rentrâmes que tard à la cour du Lion-Rouge, car la distance est longue du "West-End" à Bethnal-Green, et j'eus la joie de retrouver Capi, bien crotté, mais de bonne humeur.

Je fus si content de le revoir qu'après l'avoir frotté avec de la paille sèche, je l'enveloppai dans la peau de mouton et le couchai dans mon lit; qui fut le plus heureux de lui ou de moi? cela serait difficile à dire.

Les choses continuèrent ainsi pendant plusieurs jours; nous partions le matin et nous ne revenions que le soir après avoir joué notre répertoire tantôt dans un quartier, tantôt dans un autre, tandis que de son côté, Capi allait donner des représentations sous la direction d'Allen et de Ned; mais un soir, mon père me dit que le lendemain je pourrais prendre Capi avec moi, attendu qu'il garderait Allen et Ned à la maison.

Cela nous fit grand plaisir et nous nous promîmes bien, Mattia et moi, de faire une assez belle recette avec Capi, pour que désormais on nous le donnât toujours; il s'agissait de reconquérir Capi, et nous ne nous épargnerions ni l'un ni l'autre.

Nous lui fîmes donc subir une sévère toilette le matin et, après le déjeuner, nous nous mîmes en route pour le quartier où l'expérience nous avait appris "que l'honorable société mettait le plus facilement la main à la poche". Pour cela il nous fallait traverser Londres de l'est à l'ouest par Holborn et Oxford street.

Par malheur pour le succès de notre entreprise, depuis deux jours le brouillard ne s'était pas éclairci; le ciel, ou ce qui tient lieu de ciel à Londres, était un nuage de vapeurs orangées, et dans les rues flottait une sorte de fumée grisâtre qui ne permettait à la vue de s'étendre qu'à quelques pas : on sortirait peu, et des fenêtres derrière lesquelles on nous écouterait, on ne verrait guère Capi; c'était là une fâcheuse condition pour notre recette; aussi Mattia injurait-il le brouillard, ce maudit "fog", sans se douter du service qu'il devait nous rendre à tous les trois quelques instants plus tard.

Cheminaut rapidement, en tenant Capi sur nos talons par un mot que je lui disais de temps en temps, ce qui lui valait mieux que la plus solide chaîne, nous étions arrivés dans Holborn qui, on le sait, est une des places les plus fréquentées et les plus commerçantes de Londres. Tout à coup je m'aperçus que Capi ne nous suivait plus. Qu'était-il devenu? cela était extraordinaire. Je m'arrêtai pour l'attendre en me jetant dans l'enfoncement d'une allée, et je sifflai doucement, car nous ne pouvions pas voir au loin. J'étais déjà anxieux, craignant qu'il ne nous eût été volé, quand il arriva au galop, tenant dans sa gueule une paire de bas de laine et frétilant de la queue : posant ses pattes de devant contre moi il me présenta ces bas en me disant de les prendre; il paraissait tout fier, comme lorsqu'il avait bien réussi un de ses tours les plus difficiles, et venait demander mon approbation.

Cela s'était fait en quelques secondes et je restais ébahi, quand brusquement Mattia prit les bas d'une main et de l'autre m'entraîna dans l'allée.

—Marchons vite, me dit-il, mais sans courir.

Ce fut seulement au bout de plusieurs minutes qu'il me donna l'explication de cette fuite.

—Je restais comme toi à me demander d'où venait cette paire de bas, quand j'ai entendu un hom-

me dire : Où est-il le voleur? le voleur c'était Capi, tu le comprends; sans le brouillard nous étions arrêtés comme voleurs.

Je ne comprenais que trop; je restai un moment suffoqué : ils avaient fait un voleur de Capi, du bon, de l'honnête Capi!

—Rentrons à la maison, dis-je à Mattia, et tiens Capi en laisse.

Mattia ne me dit pas un mot et nous rentrâmes cour du Lion-Rouge en marchant rapidement.

Le père, la mère et les enfants étaient autour de la table occupés à plier des étoffes : je jetai la paire de bas sur la table, ce qui fit rire Allen et Ned.

—Voici une paire de bas, dis-je, que Capi vient de voler, car on a fait de Capi un voleur : je pense que g'a été pour jouer.

Je tremblais en parlant ainsi, et cependant je ne m'étais jamais senti aussi résolu.

—Et si ce n'était pas un jeu, demanda mon père, que ferais-tu, je te prie?

—J'attacherais une corde au cou de Capi, et quoi que le p'aime bien, j'irais le noyer dans la Tamise : je ne veux pas que Capi devienne un voleur, pas plus que moi-même; si je pensais que cela doive arriver jamais, j'irais me noyer avec lui tout de suite.

Mon père me regarda en face et il fit un geste de colère comme pour m'assommer; ses yeux me brûlèrent; cependant je ne baissai pas les miens; peu à peu son visage contracté se détendit.

—Tu as eu raison de croire que c'était un jeu, dit-il; aussi pour que cela ne se reproduise plus, Capi désormais ne sortira qu'avec toi.

## XVI

## LES BEAUX LANGES ONT MENTI

A toutes mes avances, mes frères Allen et Ned n'avaient jamais répondu que par une antipathie hargneuse, et tout ce que j'avais voulu faire pour eux, ils l'avaient mal accueilli : évidemment je n'étais pas un frère à leurs yeux.

Après l'aventure de Capi, la situation se dessina nettement entre nous, et je leur signifiai, non en paroles, puisque je ne savais pas m'exprimer facilement en anglais, mais par une pantomime vive et expressive, où mes deux poings jouèrent le principal rôle, que s'ils tentaient jamais la moindre chose contre Capi, ils me trouveraient là pour le défendre ou le venger.

N'ayant pas de frères, j'aurais voulu avoir des soeurs; mais Annie, l'aînée des filles, ne me témoignait pas de meilleurs sentiments que ses frères; comme eux, elle avait mal reçu mes avances, et elle ne laissait point passer de jour sans me jouer quelque mauvais tour de sa façon, ce à quoi, je dois le dire, elle était fort ingénieuse.

Repoussé par Allen et par Ned, repoussé par Annie, il ne m'était resté que la petite Kate qui, avec ses trois ans, était trop jeune pour entrer dans l'association de ses frères et de sa soeur; elle avait donc bien voulu se laisser caresser par moi, d'abord parce que je lui faisais faire des tours par Capi, et plus tard, lorsque Capi me fut rendu, parce que je lui apportais les bonbons, les gâteaux, les oranges que dans nos représentations les enfants nous donnaient d'un air majestueux en nous disant : "Pour le chien". Donner des oranges au chien, cela n'était peut-être pas très sensé, mais je les acceptais avec reconnaissance, car elles me permettaient de gagner ainsi les bonnes grâces de miss Kate.

Ainsi de toute ma famille, cette famille pour laquelle je me sentais tant de tendresse dans le coeur lorsque j'étais débarqué en Angleterre, il n'y avait que la petite Kate qui me permettait de l'aimer; mon grand-père continuait à cracher furieusement de mon côté toutes les fois que je l'approchais; mon père ne s'occupait de moi que pour me demander chaque soir le compte de notre recette; ma mère, le plus souvent n'était pas de ce monde; Allen, Ned et Annie me détestaient, seule Kate se laissait caresser, encore n'était-ce que parce que mes poches étaient pleines.

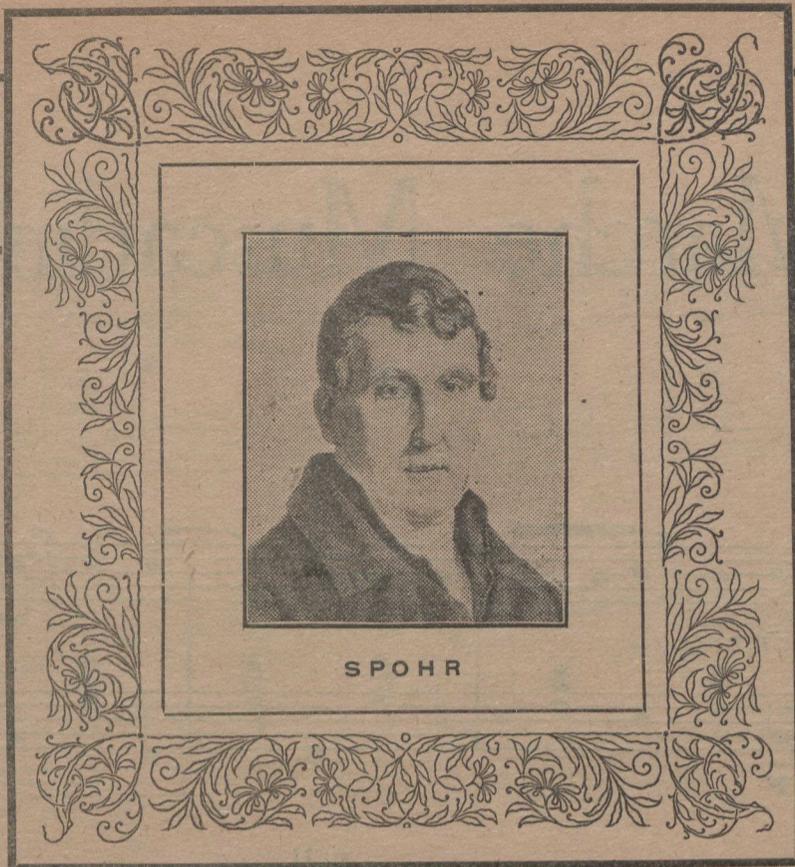
Quelle chute!

Aussi dans mon chagrin, et bien que tout d'abord j'eusse repoussé les suppositions de Mattia, en venais-je à me dire que si vraiment j'étais l'enfant de cette famille on aurait pour moi d'autres sentiments que ceux qu'on me témoignait avec si peu de ménagement, alors que je n'avais rien fait pour mériter cette indifférence et cette dureté.

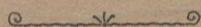
Quand Mattia me voyait sous l'influence de ces tristes pensées, il devinait très bien ce qui les provoquait, et alors il me disait, comme s'il se parlait à lui-même :

—Je suis curieux de voir ce que mère Barberin va te répondre.

Pour avoir cette lettre qui devait m'être adressée "poste restante", nous avons changé notre itinéraire.



## ECOLE CLASSIQUE ALLEMANDE



**SPOHR** (1784-1859), né à Brunswick.

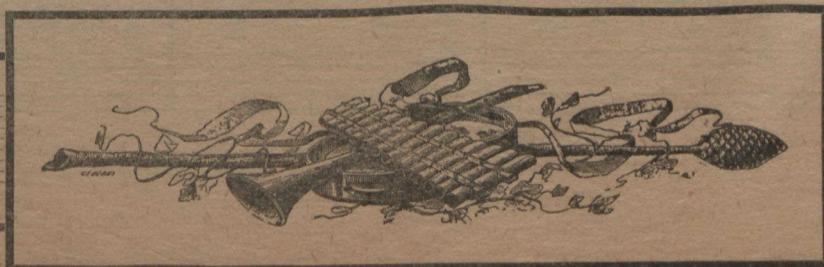
Son instrument était le violon, dont on peut le considérer comme l'un des chefs d'école.

Ce qu'on connaît le plus de lui en Europe, c'est sa musique de chambre, notamment ses quintettes. Il a pourtant écrit une dizaine d'opéras, dont quelques-uns sont populaires en Allemagne, des oratorios et des messes ; quinze concertos pour violon, et dix symphonies, dont une pour deux orchestres.

Il était directeur général de la chapelle électorale du duc de Hesse - Cassel, position qu'il occupa jusqu'à sa mort, survenue à Cassel en 1859.

Spohr exerça une véritable influence sur la marche de l'art en Allemagne. Comme compositeur, il appartenait plutôt à l'école dite romantique, bien que classé dans l'école classique. Du reste ses opéras en témoignent : "Le duel des amants" (1819) ; "Faust," "Zémire" et "Azor" (1819) ; "Jessonda" (1823), considéré comme son meilleur ouvrage ; "l'Esprit de la montagne" (1825) ; "l'Alchimiste" (1832) ; "Pietro d'Albano" (1834) ; "les Croisés" (1845) ; etc.

Spohr écrivit aussi des compositions nombreuses, comme nous le disions ci-dessus. Elles comprennent par ordre d'importance : des oratorios, des symphonies, ouvertures, quatuors, quintettes, concertos, messes, hymnes, etc.



# Marche Muscadine

ALBERT LANDRY

Allegretto

PIANO *mf giocosamente*

rall. Tempo

*mf* *f*

rill. *mf*

Animato

The musical score is written for piano and consists of six systems of music. The first system is marked 'Allegretto' and 'PIANO' with a dynamic of 'mf giocosamente'. The second system includes tempo markings 'rall.' and 'Tempo'. The third system features dynamics 'mf' and 'f'. The fourth system is marked 'rill.' and 'mf'. The fifth system is marked 'Animato'. The sixth system continues the piece without specific markings. The score is in 2/4 time and the key signature has one flat (B-flat).

First system of musical notation, consisting of a grand staff with a treble clef on the upper staff and a bass clef on the lower staff. The music features a series of eighth-note runs in the treble and chordal accompaniment in the bass.

Second system of musical notation. The treble staff continues with eighth-note patterns. The bass staff includes a dynamic marking of *ff* (fortissimo) and some accented notes.

Third system of musical notation. The treble staff has a dynamic marking of *f* (forte) and a triplet of eighth notes. The bass staff has a dynamic marking of *mf* (mezzo-forte) and the instruction *grazioso* (graceful).

Fourth system of musical notation. The treble staff features a triplet of eighth notes. The bass staff continues with chordal accompaniment.

Fifth system of musical notation. The treble staff begins with a *rall.* (ritardando) marking, followed by a *Tempo* marking. The bass staff has a dynamic marking of *mf* and ends with a dynamic marking of *f*.

Sixth system of musical notation. The treble staff has a *rall.* marking and a triplet of eighth notes. The bass staff has a dynamic marking of *mf*.

Seventh system of musical notation. The treble staff has a *rall.* marking and ends with a dynamic marking of *p* (piano). The bass staff continues with accompaniment.

**Tempo**

*cresc. molto* *cresc.*

**Tempo**

*mf*

**Almato**

*ff*

*f* *ff*

*fff*

raire de chaque jour, et au lieu de gagner Holborn par West-Smith Field, nous descendions jusqu'à la poste. Pendant assez longtemps, nous fîmes cette course inutilement, mais à la fin, cette lettre si impatientement attendue nous fut remise.

L'hôtel général des postes n'est point un endroit favorable à la lecture; nous gagnâmes une allée dans une ruelle voisine, ce qui me donna le temps de calmer un peu mon émotion, et là enfin, je pus ouvrir la lettre de mère Barberin, c'est-à-dire la lettre qu'elle avait fait écrire par le curé de Chavanon :

"Mon petit Remi,

"Je suis bien surprise et bien fâchée de ce que ta lettre m'apprend, car selon ce que mon pauvre Barberin m'avait toujours dit aussi bien après t'avoir trouvé avenue de Breteuil, qu'après avoir causé avec la personne qui te cherchait, je pensais que tes parents étaient dans une bonne et même dans une grande position de fortune.

"Cette idée m'était confirmée par la façon dont tu étais habillé lorsque Barberin t'a apporté à Chavanon, et qui disait bien clairement que les objets que tu portais appartenaient à la layette d'un enfant riche. Tu me demandes de t'expliquer comment étaient les langes dans lesquels tu étais emmaillotté; je peux le faire facilement car j'ai conservé tous ces objets en vue de servir à ta reconnaissance le jour où l'on te réclamerait, ce qui selon moi devait arriver certainement.

"Mais d'abord, il faut te dire que tu n'avais pas de langes; si je t'ai parlé quelquefois de langes, c'est par habitude et parce que les enfants de chez nous sont emmaillottés. Toi, tu n'étais pas emmaillotté; au contraire, tu étais habillé; et voici quels étaient les objets qui ont été trouvés sur toi: un bonnet en dentelle, qui n'a de particulier que sa beauté et sa richesse; une brassière en toile fine, garnie d'une petite dentelle à l'encolure et aux bras; une couche en flanelle, des bas en laine blanche; des chaussons en tricot blanc, avec des bouffettes de soie; une longue robe aussi en flanelle blanche, et enfin une grande pelisse à capuchon en cachemire blanc, doublée de soie, et en dessus, ornée de belles broderies.

"Tu n'avais pas de couche en toile appartenant à la même layette, parce qu'on t'avait changé chez le commissaire de police où l'on avait remplacé la couche par une serviette ordinaire.

"Enfin, il faut ajouter aussi qu'aucun de ces objets n'était marqué, mais la couche en flanelle et la brassière avaient dû l'être, car les coins où se met ordinairement la marque avaient été coupés, ce qui indiquait qu'on avait pris toutes les précautions pour dérouter les recherches.

"Voilà, mon cher Remi, tout ce que je peux te dire. Si tu crois avoir besoin de ces objets, tu n'as qu'à me l'écrire; je te les enverrai.

"Ne te déssole pas, mon cher enfant, de ne pouvoir pas me donner tous les beaux cadeaux que tu m'avais promis; ta vache, achetée sur ton pain de chaque jour, vaut pour moi tous les cadeaux du monde. J'ai du plaisir de te dire qu'elle est toujours en bonne santé; son lait ne diminue pas, et, grâce à elle, je suis maintenant à mon aise; je ne la vois pas sans penser à toi et à ton petit camarade Mattia.

"Tu me feras plaisir quand tu pourras me donner de tes nouvelles, et j'espère qu'elles seront toujours bonnes: toi si tendre et si affectueux, comment ne serais-tu pas heureux dans ta famille, avec un père, une mère, des frères et des sœurs qui vont t'aimer comme tu mérites de l'être?

"Adieu, mon cher enfant, je t'embrasse affectueusement.

"Ta mère nourrice,

"Ve BARBERIN".

La fin de cette lettre m'avait serré le cœur, pauvre mère Barberin, comme elle était bonne pour moi: parce qu'elle m'aimait, elle s'imaginait que tout le monde devait m'aimer comme elle.

—C'est une brave femme, dit Mattia, elle a pensé à moi; mais quand elle m'aurait oublié, cela n'empêcherait pas que je la remerciais pour sa lettre; avec une description aussi complète, il ne faudra pas que master Driscoll se trompe dans l'énumération des objets que tu portais lorsqu'on t'a volé.

—Il peut avoir oublié.

—Ne dis donc pas cela; est-ce qu'on oublie les vêtements qui habillaient l'enfant qu'on a perdu, le jour où on l'a perdu, puisque ce sont ces vêtements qui doivent le faire retrouver?

—Jusqu'à ce que mon père ait répondu, ne fais pas de suppositions, je te prie.

—Ce n'est pas moi qui en fais, c'est toi qui dis qu'il peut avoir oublié.

—Enfin, nous verrons.

Ce n'était pas chose facile que de demander à

mon père de me dire comment j'étais vêtu lorsque je lui avais été volé. Si je lui avais posé cette question tout naïvement, sans arrière-pensée, rien n'aurait été plus simple; mais il n'en était pas ainsi, et c'était justement cette arrière-pensée, qui me rendait timide et hésitant.

Enfin un jour qu'une pluie glaciale nous avait fait rentrer de meilleure heure que de coutume, je pris mon courage, et je mis la conversation sur le sujet qui me causait de si poignantes angoisses.

Au premier mot de ma question, mon père me regarda en face, en me fouillant des yeux, comme il en avait l'habitude lorsqu'il était blessé par ce que je lui disais, mais je soutins son regard plus bravement que je ne l'avais espéré lorsque j'avais pensé à ce moment.

Je crus qu'il allait se fâcher et je jetai un coup d'oeil inquiet du côté de Mattia qui nous écoutait sans en avoir l'air, pour le prendre à témoin de la maladresse qu'il m'avait fait risquer; mais il n'en fut rien; le premier mouvement de colère passé, il se mit à sourire; il est vrai qu'il y avait quelque chose de dur et de cruel dans ce sourire, mais enfin c'était bien un sourire.

—Ce qui a le mieux servi pour te retrouver, dit-il, c'a été la description des vêtements que tu portais au moment où tu nous as été volé: un bonnet en dentelle, une brassière en toile garnie de dentelles, une couche et une robe en flanelle, des bas de laine, des chaussons en tricot, une pelisse à capuchon en cachemire blanc brodé; j'avais beaucoup compté sur la marque de ton linge F. D., c'est-à-dire Francis Driscoll qui est ton nom, mais cette marque avait été coupée par celle qui t'avait volé et qui par cette précaution espérait bien empêcher qu'on te découvrit jamais; j'eus à produire aussi ton acte de baptême que j'avais relevé à ta paroisse, qu'on m'a rendu, et que je dois avoir encore.

Disant cela, et avec une complaisance qui était assez extraordinaire chez lui, il alla fouiller dans un tiroir et bientôt il en rapporta un grand papier marqué de plusieurs cachets qu'il me donna.

Je fis un dernier effort :

—Si vous voulez, dis-je, Mattia va me le traduire.

—Volontiers.

De cette traduction, que Mattia fit tant bien que mal, il résultait que j'étais né un jeudi deux août et que j'étais fils de Patrick Driscoll et de Margaret Grange sa femme.

Que demander de plus?

Cependant Mattia ne se montra pas satisfait, et le soir, quand nous fûmes retirés dans notre voiture il se pencha encore à mon oreille, comme lorsqu'il avait quelque chose de secret à me confier.

—Tout cela c'est superbe, me dit-il, mais enfin rien n'explique comment Patrick Driscoll, marchand ambulancier, et Margaret Grange, sa femme, étaient assez riches pour donner à leur enfant des bonnets en dentelle, des brassières garnies de dentelles, et des pelisses brodées; les marchands ambulants ne sont pas si riches que ça.

—C'est précisément parce qu'ils étaient marchands que ces vêtements pouvaient leur coûter moins cher.

Mattia secoua la tête en sifflant, puis de nouveau me parlant à l'oreille :

—Veux-tu que je te fasse part d'une idée qui ne peut pas me sortir de la tête: c'est que tu n'es pas l'enfant de master Driscoll, mais bien l'enfant volé par master Driscoll.

Je voulus répliquer; déjà Mattia était monté dans son lit.

## XVII

### L'ONCLE D'ARTHUR — M. JAMES MILLIGAN

Si j'avais été à la place de Mattia, j'aurais peut-être eu autant d'imagination que lui, mais dans ma position les libertés de pensée qu'il se permettait n'étaient interdites.

C'était de mon père qu'il s'agissait.

Pour Mattia, c'était de master Driscoll, comme il disait.

Et quand mon esprit voulait s'élaner à la suite de Mattia, je le retenais aussitôt d'une main que je m'efforçais d'affermir.

De master Driscoll, Mattia pouvait penser tout ce qui lui passait par la tête; pour lui, master Driscoll était un étranger à qui il ne devait rien.

A mon père, au contraire, je devais le respect.

Assurément il y avait des choses étranges dans ma situation, mais je n'avais pas la liberté de les examiner au même point de vue que Mattia.

Le doute lui était permis.

A moi, il était défendu.

Et quand Mattia voulait me faire part de ses doutes il était de mon devoir de lui imposer silence.

C'était ce que j'essayais, mais Mattia avait sa

tête, et je ne parvenais pas toujours à triompher de son obstination.

Alors il me fallait quand même écouter ses questions :

—Pourquoi Allen, Ned, Annie et Kate avaient-ils les cheveux blonds, tandis que les miens n'étaient pas blonds?

Pourquoi tout le monde, dans la famille Driscoll, à l'exception de Kate, qui ne savait pas ce qu'elle faisait, me témoignait-il de mauvais sentiments, comme si j'avais été un chien galeux?

Comment des gens qui n'étaient pas riches, habillaient-ils leurs enfants avec des dentelles?

A tous ces pourquoi, à tous ces comment, je n'avais qu'une bonne réponse qui était elle-même une interrogation.

—Pourquoi la famille Driscoll m'aurait-elle cherché si je n'étais pas son enfant? Pourquoi aurait-elle donné de l'argent à Barberin et à Greth and Galley?

A cela Mattia était obligé de répondre qu'il ne pouvait pas répondre.

Cependant il ne se déclarait pas convaincu.

—Parce que je ne peux pas répondre à ta question, disait-il, cela ne prouve pas que j'aie tort dans toutes celles que je te pose sans que tu y répondes toi-même. Un autre à ma place trouverait très bien pourquoi master Driscoll t'a fait chercher et dans quel but il a dépensé de l'argent. Moi, je ne le trouve pas parce que je ne suis pas malin, et parce que je ne connais rien de rien.

—Ne dis donc pas cela: tu es plein de malice, au contraire.

—Si je l'étais, je t'expliquerais tout de suite ce que je ne peux pas t'expliquer, mais ce que je sens: non, tu n'es pas l'enfant de la famille Driscoll, tu ne l'es pas, tu ne peux pas l'être; cela sera reconnu plus tard, certainement; seulement par ton obstination à ne pas vouloir ouvrir les yeux tu retardes ce moment. Je comprends que ce que tu appelles le respect envers ta famille te retienne, mais cela ne devrait pas te paralyser complètement.

—Que veux-tu que je fasse?

—Je veux que nous retournions en France.

—C'est impossible.

—Parce que le devoir te retient auprès de ta famille; mais si cette famille n'est pas la tienne, qui te retient?

Des discussions de cette nature ne pouvaient aboutir qu'à un résultat, qui était de me rendre plus malheureux que je ne l'avais jamais été.

Quoi de plus terrible que le doute!

Et malgré que je ne voulusse pas douter, je doutais.

Ce père était-il mon père? cette mère était-elle ma mère? cette famille était-elle la mienne?

Cela était horrible à avouer, j'étais moins tourmenté, moins malheureux, lorsque j'étais seul.

Qui m'eût dit, lorsque je pleurais tristement, parce que je n'avais pas de famille, que je pleurerai désespérément parce que j'en aurais une?

D'où me viendrait la lumière? qui m'éclairerait? Comment saurais-je jamais la vérité?

Je restais devant cette question, accablé de mon impuissance, et je me disais que je me frapperai inutilement et à jamais, en pleine nuit noire, la tête contre un mur dans lequel il n'y avait pas d'issue.

Et cependant il fallait chanter, jouer des airs de danse, et rire en faisant des grimaces, quand j'avais le cœur si profondément triste.

Les dimanches étaient mes meilleurs jours, parce que le dimanche on ne fait pas de musique dans les rues de Londres, et je pouvais alors librement m'abandonner à ma tristesse, en me promenant avec Mattia et Capi; comme je ressemblais peu alors à l'enfant que j'étais quelques mois auparavant!

Un de ces dimanches, comme je me préparais à sortir avec Mattia, mon père me retint à la maison, en me disant qu'il aurait besoin de moi dans la journée, et il envoya Mattia se promener tout seul; mon grand-père n'était pas descendu; ma mère était sortie avec Kate et Annie, et mes frères étaient à courir les rues; il ne restait donc à la maison que mon père et moi.

Il y avait à peu près une heure que nous étions seuls, lorsqu'on frappa à la porte; mon père alla ouvrir et il rentra accompagné d'un monsieur qui ne ressemblait pas aux amis qu'il recevait ordinairement: celui-là était bien réellement ce qu'en Angleterre on appelle un "gentleman", c'est-à-dire un vrai monsieur, élégamment habillé et de physionomie hautaine, mais avec quelque chose de fatigué; il avait environ cinquante ans; ce qui me frappa le plus en lui, ce fut son sourire qui, par le mouvement des deux lèvres, découvrait ses dents blanches et pointues comme celles d'un jeune chien: cela était tout à fait caractéristique, et, en le regardant, on se demandait si c'était bien un sourire qui contractait ainsi ses lèvres ou si ce n'était pas plutôt une envie de mordre.

Tout en parlant avec mon père en anglais, il tournait à chaque instant les yeux de mon côté; mais quand il rencontrait les miens, il cessait aussitôt de m'examiner.

Après quelques minutes d'entretien, il abandonna l'anglais pour le français, qu'il parlait avec facilité et presque sans accent.

—C'est là le jeune garçon dont vous m'avez entretenu? dit-il à mon père en me désignant du doigt; il paraît bien portant,

—Réponds-donc, me dit mon père.

—Vous vous portez bien? me demanda le gentleman.

—Oui, monsieur.

—Vous n'avez jamais été malade?

—J'ai eu une fluxion de poitrine.

—Ah! ah! et comment cela?

—Pour avoir couché une nuit dans la neige par un froid terrible; mon maître, qui était avec moi, est mort de froid; moi j'ai gagné cette fluxion de poitrine.

—Il y a longtemps?

—Trois ans.

—Et depuis, vous ne vous êtes pas senti de cette maladie?

—Non.

—Pas de fatigues, pas de lassitudes, pas de sueurs dans la nuit?

—Non, jamais; quand je suis fatigué, c'est que j'ai beaucoup marché, mais cela ne me rend pas malade.

—Et vous supportez la fatigue facilement?

—Il le faut bien.

Il se leva, et vint à moi; alors il me tâta le bras, puis il posa la main sur mon cœur; enfin, il appuya sa tête dans mon dos et sur ma poitrine en me disant de respirer fort, comme si j'avais couru; il me dit aussi de tousser.

Cela fait, il me regarda en face attentivement assez longtemps, et ce fut à ce moment que j'eus l'idée qu'il devait aimer à mordre, tant son sourire était effrayant.

Sans rien me dire, il reprit sa conversation en anglais avec mon père, puis après quelques minutes ils sortirent tous les deux, non par la porte de la rue, mais par celle de la remise.

Resté seul, je me demandai ce que signifiaient les questions de ce gentleman; voulait-il me prendre à son service? mais alors il faudrait me séparer de Mattia et de Capi! et puis j'étais bien décidé à n'être le domestique de personne, pas plus de ce "gentleman" qui me déplaisait, que d'un autre qui me plairait.

Au bout d'un certain temps, mon père rentra; il me dit qu'ayant à sortir, il ne m'emploierait pas comme il en avait eu l'intention, et que j'étais libre d'aller me promener si j'en avais envie.

Je n'en avais aucune envie; mais que faire dans cette triste maison? Autant se promener que de rester à s'ennuyer.

Comme il pleuvait, j'entraî dans notre voiture pour prendre ma peau de mouton: quelle fut ma surprise de trouver là Mattia? J'allais lui adresser la parole; il mit sa main sur ma bouche, puis à voix basse:

—Va ouvrir la porte de la remise; je sortirai doucement derrière toi. Il ne faut pas qu'on sache que j'étais dans la voiture.

Ce fut seulement quand nous fâmes dans la rue que Mattia se décida à parler:

—Sais-tu quel est le monsieur qui était avec ton père tout à l'heure? me dit-il, M. James Milligan, l'oncle de ton ami Arthur.

Comme je restais immobile au milieu de la rue, il me prit par le bras, et tout en marchant il continua:

—Comme je m'ennuyais à me promener tout seul dans ces tristes rues, par ce triste dimanche, je suis rentré pour dormir et je me suis couché sur mon lit; mais je n'ai pas dormi. Ton père, accompagné d'un gentleman, est entré dans la remise, et j'ai entendu leur conversation sans l'écouter: "Solide comme un roc, a dit le gentleman; dix autres seraient morts, il en est quitte pour une fluxion de poitrine". Alors, croyant qu'il s'agissait de toi, j'ai écouté; mais la conversation a changé tout de suite de sujet. — "Comment va votre neveu? demanda ton père. — Mieux; il en échappera encore cette fois. Il y a trois mois, tous les médecins le condamnaient; sa chère mère l'a encore sauvé par ses soins. Ah! c'est une bonne mère que madame Milligan". — Tu penses si, à ce nom, j'ai prêté l'oreille. — "Alors, si votre neveu va mieux, continua ton père, toutes vos précautions sont inutiles? — Pour le moment, peut-être, répondit le monsieur, mais je ne veux pas admettre qu'Arthur vive: ce serait un miracle, et les miracles ne sont plus de ce monde. Il faut qu'au jour de sa mort, je sois à l'abri de tout retour et que l'unique héritier soit moi, James Milligan. — Soyez tranquille, dit ton père,

cela sera ainsi, je vous en réponds. — Je compte sur vous", dit le gentleman. Et il ajouta quelques mots que je n'ai pas bien compris et que je te traduis à peu près, bien qu'ils paraissent ne pas avoir de sens: "A ce moment, nous verrons ce que nous aurons à en faire". Et il est sorti.

Ma première idée, en écoutant ce récit, fut de rentrer pour demander à mon père l'adresse de M. Milligan, afin d'avoir des nouvelles d'Arthur et de sa mère; mais je compris presque aussitôt que c'était folie: ce n'était point à un homme qui attendait avec impatience la mort de son neveu qu'il fallait demander des nouvelles de ce neveu. Et puis, d'un autre côté, n'était-il pas imprudent d'avertir M. Milligan qu'on l'avait entendu?

Arthur était vivant, il allait mieux. Pour le moment, il y avait assez de joie pour moi dans cette bonne nouvelle.

## XVIII

### LES NUITS DE NOELS

Nous ne parlions plus que d'Arthur, de madame Milligan et de M. James Milligan.

Où étaient Arthur et sa mère? Où pourrions-nous bien les chercher, les retrouver?

Les visites de M. J. Milligan nous avaient inspiré une idée et suggéré un plan dont le succès nous paraissait assuré: puisque M. J. Milligan était venu une fois cour du Lion-Rouge, il était à peu près certain qu'il y reviendrait une seconde, une troisième fois; n'avait-il pas des affaires avec mon père? Alors, quand il partirait, Mattia, qu'il ne connaissait point, le suivrait; on saurait sa demeure; on ferait causer ses domestiques; et peut-être même nous conduiraient-ils auprès d'Arthur.

Pourquoi pas? cela ne paraissait nullement impossible à nos imaginations.

Ce beau plan n'avait pas seulement l'avantage de devoir me faire retrouver Arthur à un moment donné; il en avait encore un autre qui, présentement, me tirait d'angoisse.

Depuis l'aventure de Capi et depuis la réponse de mère Barberin, Mattia ne cessait de me répéter sur tous les tons: "Retournons en France". C'était un refrain sur lequel il brodait chaque jour des variations nouvelles. A ce refrain, j'en opposais un autre, qui était toujours le même aussi: "Je ne dois pas quitter ma famille". Mais, sur cette question de devoir, nous ne nous entendions pas, et c'étaient des discussions sans résultat, car nous persistions chacun dans notre sentiment: "Il faut partir". — "Je dois rester".

Quant à mon éternel "je dois rester", j'ajoutai: "pour retrouver Arthur", Mattia n'eut plus rien à répliquer: il ne pouvait pas prendre parti contre Arthur. Ne fallait-il pas que madame Milligan connût les dispositions de son beau-frère?

Si nous avions dû attendre M. James Milligan, en sortant du matin au soir, comme nous le faisons depuis notre arrivée à Londres, cela n'eût pas été bien intelligent; mais le moment approchait où, au lieu d'aller jouer dans les rues pendant la journée, nous irions pendant la nuit, car c'est aux heures du milieu de la nuit qu'ont lieu les "waits", c'est-à-dire les concerts de Noël. Alors, restant à la maison pendant le jour, l'un de nous ferait bonne garde et nous arriverions bien sans doute à surprendre l'oncle d'Arthur.

—Si tu savais comme j'ai envie que tu retrouves madame Milligan! me dit un jour Mattia.

—Et pourquoi donc?

Il hésita assez longtemps:

—Parce qu'elle a été très bonne pour toi.

Puis il ajouta encore:

—Et aussi parce qu'elle te ferait peut-être retrouver tes parents.

—Mattia!

—Tu ne veux pas que je dise cela: je t'assure que ce n'est pas ma faute, mais il m'est impossible d'admettre une seule minute que tu es de la famille Driscoll; regarde tous les membres de cette famille et regarde-toi un peu. Ce n'est pas seulement des cheveux filasse que je parle; est-ce que tu as le mouvement de main du grand-père et son sourire? As-tu eu jamais l'idée de regarder les étoffes à la lumière de la lampe comme master Driscoll? Est-ce qu'il t'est jamais arrivé de te coucher les bras étendus sur une table? Et, comme Allen ou Ned, as-tu jamais appris à Capi l'art de rapporter des bas de laine qui ne sont pas perdus? Non, mille fois non. On est de sa famille; et si tu avais été un Driscoll, tu n'aurais pas hésité à t'offrir des bas de laine quand tu en avais besoin et que ta poche était vide, ce qui s'est produit plus d'une fois pour toi. Qu'est-ce que tu t'es offert quand Vitalis était en prison? Crois-tu qu'un Driscoll se serait couché sans souper? Est-ce que si je n'étais pas le fils de mon père, je jouerais du cornet à piston, de la clarinette, du trombone ou de n'importe quel instrument, sans avoir jamais appris? Mon père était musicien, je le

suis: c'est tout naturel; toi, il semble tout naturel que tu sois un gentleman, et tu en seras un quand nous aurons retrouvé madame Milligan.

—Et comment cela?

—J'ai mon idée.

—Veux-tu la dire, ton idée?

—Oh! non.

—Parce que?

—Parce que si elle est bête...

—Eh bien?

—Elle serait trop bête si elle était fautive; et il ne faut pas se faire des joies qui ne se réalisent pas. Il faut que l'expérience du "green" de ce joli Bethnal nous serve à quelque chose; en avons-nous vu des belles prairies vertes, qui dans la réalité n'ont été que des mares fangeuses!

Je n'insistai pas, car moi aussi j'avais une idée.

Il est vrai qu'elle était bien vague, bien confuse, bien timide, bien plus bête, me disais-je, que ne pouvait l'être celle de Mattia; mais, précisément par cela même, je n'osais insister pour que mon camarade me dit la sienne: qu'aurais-je répondu si elle avait été la même que celle qui flottait indécise comme un rêve dans mon esprit? Ce n'était pas alors que je n'osais pas me la formuler, que j'aurais eu le courage de la discuter avec lui.

Il n'y avait qu'à attendre, et nous attendîmes.

Tout en attendant, nous continuâmes nos courses dans Londres, car nous n'étions pas de ces musiciens privilégiés qui prennent possession d'un quartier où il y a un public à eux appartenant: nous étions trop enfants, trop nouveaux-venus pour nous établir ainsi en maîtres, et nous devions céder la place à ceux qui savaient faire valoir leurs droits de priorité par des arguments auxquels nous n'étions pas de force à résister. Combien de fois, au moment de faire notre recette, et après avoir joué nos meilleurs morceaux nous avons été obligés de déguerpir au plus vite devant quelque forminable Ecossais aux jambes nues, au jupon plissé, au plaid, au bonnet orné de plumes, qui, par le son seul de sa cornemuse, nous mettait en fuite: avec son cornet à piston Mattia aurait bien couvert le "bagpipe", mais nous n'étions pas de force contre le "piper".

De même nous n'étions pas de force contre les bandes de musiciens nègres qui courent les rues et que les Anglais appellent des "nigger-melodits"; ces faux nègres qui s'accoutrent grotesquement avec des habits à queue de moque et d'immenses cols dans lesquels leur tête est enveloppée comme un bouquet dans une feuille de papier, étaient notre terreur plus encore que les bardes écossais: aussitôt que nous les voyions arriver, ou simplement quand nous entendions leurs "banjo", nous nous taisions respectueusement et nous nous en allions loin de là dans un quartier où nous espérions ne pas rencontrer une autre de leurs bandes; ou bien nous attendions, en les regardant, qu'ils eussent fini leur charivari.

Un jour que nous étions ainsi leurs spectateurs, je vis un d'entre eux et le plus extravagant, faire des signes à Mattia; je crus tout d'abord que c'était pour se moquer de nous et amuser le public par quelque scène grotesque dont nous serions les victimes, lorsqu'à ma grande surprise Mattia lui répondit amicalement.

—Tu le connais donc? lui demandais-je.

—C'est Bob.

—Qui ça, Bob?

—Mon ami Bob du cirque Gassot, un des deux clowns dont je t'ai parlé, et celui surtout à qui je dois d'avoir appris ce que je sais d'anglais.

—Tu ne l'avais pas reconnu?

—Parbleu! chez Gassot il se mettait la tête dans la farine et ici il se la met dans le cirage.

Lorsque la représentation des "nigger-melodits" fut terminée, Bob vint à nous, et à la façon dont il aborda Mattia je vis combien mon camarade savait se faire aimer: un frère n'eût pas eu plus de joie dans les yeux ni dans l'accent que cet ancien clown, "qui par suite de la dureté des temps, nous dit-il, avait été obligé de se faire "itinerant-musician". Mais il fallut bien vite se séparer; lui pour suivre sa bande; nous pour aller dans un quartier où il n'irait pas; et les deux amis remirent au dimanche suivant le plaisir de se raconter ce que chacun avait fait, depuis qu'ils s'étaient séparés. Par amitié pour Mattia sans doute, Bob voulut bien me témoigner de la sympathie, et bientôt nous eûmes un ami qui, par son expérience et ses conseils, nous rendit la vie de Londres beaucoup plus facile qu'elle ne l'avait été pour nous jusqu'à ce moment. Il prit aussi Capi en grande amitié, et souvent il nous disait avec envie que s'il avait un chien comme celui-là sa fortune serait bien vite faite. Plus d'une fois aussi il nous proposa de nous associer tous les trois, c'est-à-dire tous les quatre, lui, Mattia, Capi et moi; mais si je ne voulais pas quitter ma famille pour retourner en France voir Lise et mes anciens amis, je le voulais bien moins encore pour suivre Bob à travers l'Angleterre.

(A suivre)

cette épreuve. L'un d'eux se retira des rangs. Trois autres percèrent la planche près du clou, mais aucun ne le toucha. Le quatrième candidat fut le quartier-maître, qui, après avoir pris toutes ses attitudes affectées, emporta une petite partie de la tête du clou, et planta sa balle tout à côté de la pointe. Cela ne parut pas un exploit très extraordinaire, mais il donnait au candidat le droit de figurer à l'épreuve suivante.

—Vous avez sauvé votre lard, comme on dit dans les établissements, quartier-maître, dit Pathfinder en riant tout bas, mais il faudrait longtemps pour bâtir une maison avec un marteau qui ne vaudrait pas mieux que le vôtre. Jasper que voici vous montrera comment il faut frapper un clou.

—Nous verrons, Pathfinder. Ce que j'ai fait n'est pas mal tirer sur un clou. Je doute qu'il se trouve dans le 55e un autre marteau, comme vous l'appellez, qui puisse en faire autant.

—Jasper n'appartient pas au 55e; mais voilà son marteau qui frappe.

Pathfinder parlait encore quand la balle de Jasper frappa droit sur le clou, et l'enfonça dans la planche jusqu'à un pouce de la tête.

—Soyez prêts à river le clou, cria Pathfinder en prenant sur le champ la place de son ami.

Le coup partit, et le clou fut enfoncé bien avant dans le bois et sa tête couverte de plomb aplati.

—Eh bien, Jasper, dit Pathfinder, laissant retomber à terre la crosse de son fusil, et reprenant le fil de son discours, comme s'il n'eût attaché aucune importance à ce qu'il venait de faire, vous vous perfectionnez tous les jours, mon garçon. Le quartier-maître tire bien, mais il n'ira jamais plus loin, au lieu que vous, vous pouvez un jour défier quiconque a jamais tenu un fusil.

—Allons donc, s'écria Muir, appelez-vous seulement bien tirer, détacher nettement une partie de la tête d'un clou, quand c'est la perfection de l'art?

—Suffit, suffit, dit le major; le meilleur moyen de décider la question, c'est de passer à la troisième épreuve, et ce sera celle de la pomme de terre. Vous êtes Ecossais, monsieur Muir, et vous feriez meilleure chère avec un gâteau de farine d'orge ou un chardon; mais la loi des frontières a prononcé en faveur du légume américain, et ce sera la pomme de terre.

L'air du major Duncan annonçant quelque impatience, David Muir avait trop de tact pour différer plus longtemps l'épreuve par de nouveaux discours, et il se prépara à répondre à l'appel. Dès que tout fut préparé, Muir fut appelé et l'adjudant prit en main la pomme de terre.

La pomme de terre fut jetée en la manière accoutumée; il tira, et elle retomba sans avoir été touchée.

—Demi-tour à droite, et hors des rangs, quartier-maître, dit le major, souriant. La calèche de soie appartiendra nécessairement à Jasper Eau-Douce ou à Pathfinder.

—Et comment cela finira-t-il, major? demanda le dernier. Aurons-nous l'épreuve des deux pommes de terre, ou l'affaire sera-t-elle décidée par le centre et la peau?

—Par le centre et la peau, à moins que les balles ne passent à égale distance du centre; auquel cas, l'épreuve des deux pommes de terre aurait lieu.

—C'est un moment terrible pour moi, Pathfinder, dit Jasper en s'avançant pour prendre sa place.

Pathfinder le regarda avec attention, et priant le major d'avoir un instant de patience, il prit à part son jeune ami, de manière à ce que personne ne pût les entendre.

—Vous semblez prendre cette affaire à coeur, Jasper? lui dit-il, les yeux fixés sur ceux du jeune homme. Parlez franchement; vous parlez à un ami. Jasper serra les lèvres passa une main sur ses yeux, rougit et pâlit tour à tour, comme une jeune fille qui avoue son amour, et enfin, serrant la main de son compagnon, il lui dit d'un ton calme, comme si la fermeté l'avait emporté sur toutes autres sensations:

—Je donnerais un de mes bras, pour pouvoir offrir cette calèche à Mabel Dunham.

Le chasseur baissa les yeux, et retourna à pas lents vers l'endroit d'où il venait, ayant l'air de réfléchir sur ce que Jasper lui avait appris.

La pomme de terre fut jetée en l'air, Jasper fit feu, et de grands cris précédèrent l'annonce qui fut faite que la balle avait traversé le point central, ou en était passée si près, que la différence n'était pas sensible.

—Voici un compétiteur digne de vous, Pathfinder, s'écria le major avec transport, pendant

que le guide se mettait en place, je suppose que nous verrons l'épreuve des deux pommes de terre.

—Quelle pauvre chose est l'homme! — murmura Pathfinder, qui semblait à peine faire attention à ce qui se passait autour de lui, tant il était absorbé dans ses réflexions. Jetez!

L'adjudant jeta la pomme de terre, et l'on remarqua que le coup partit à l'instant où elle semblait stationnaire avant de retomber; car le guide semblait avoir pris un soin tout particulier pour la bien ajuster. Mais le désappointement et la surprise se peignirent sur les traits de ceux qui ramassèrent la pomme de terre.

—Les deux balles ont-elles passé par le même trou? demanda le major.

—La peau, la peau, répondit-on; elle n'a fait qu'emporter la peau!

—Que signifie cela, Pathfinder? Jasper Eau-Douce doit-il remporter les honneurs de la journée?

—La calèche est à lui, répondit le chasseur en secouant la tête.

Le prix fut décerné à Jasper sur-le-champ. La calèche était entre ses mains, quand le quartier-maître s'approcha de lui, et avec un air de cordialité, félicita son heureux rival de sa victoire.



Mabel, dit-il, cette calèche est pour vous, à moins que...

—Mais à présent que la calèche est à vous, ajouta-t-il, et qu'elle ne peut vous servir à rien, puisque vous ne pouvez en faire ni une voile, ni même une banderole, je suppose, Eau-Douce, que vous ne seriez pas fâché d'en avoir la valeur en bon argent du roi.

—L'argent ne peut l'acheter, lieutenant, répondit Jasper, dont les yeux étincelaient de joie. J'aime mieux avoir gagné cette calèche que d'avoir obtenu cinquante nouvelles voiles pour le "Scud".

—Allons donc, Jasper, vous devenez fou comme tous les autres. J'irai jusqu'à vous offrir une demi-guinée de cette bagatelle plutôt que de savoir qu'elle sera à traîner dans la chambre de votre cutter, et qu'elle finira par orner la tête de quelque squaw.

Chacune des dames des officiers était résolue à accepter le présent, mais Jasper ne songeait à aucune d'entre elles. Il s'avança vers les bancs:

—Mabel, dit-il, cette calèche est pour vous, à moins que...

—A moins que... Jasper? répéta Mabel, perdant sa timidité naturelle, par suite du désir qu'elle avait de faire cesser l'embarras qu'il éprouvait évidemment.

Cependant, tous deux rougirent de manière à trahir les sentiments qu'ils éprouvaient.

—A moins que vous ne la regardiez d'un oeil trop indifférent, parce qu'elle vous est offerte par un homme qui peut ne pas avoir le droit d'espérer que son présent sera accepté.

—Je l'accepte, Jasper; et ce sera un souvenir des dangers que j'ai courus en votre compagnie,

ainsi que des soins que vous avez pris de moi, et dont je suis très reconnaissante, comme de ceux de Pathfinder.

—Ne pensez pas à moi; s'écria le guide, ne pensez pas à moi; c'est un coup de bonheur de Jasper, et c'est un présent de Jasper. Croyez bien ce que je vous dis. Mon tour peut venir un autre jour; le mien et celui du quartier-maître, qui semble envier la calèche du jeune homme. Je ne conçois pourtant pas quel besoin il peut en avoir, puisqu'il n'a pas de femme.

—Et Jasper Eau-Douce a-t-il une femme? demanda le lieutenant Muir. Vous-même, Pathfinder, en avez-vous une? Je puis en avoir besoin pour m'aider à me procurer une femme; ou pour me souvenir que j'en ai une; ou pour prouver mon admiration pour le beau sexe. Permettez-moi de vous le dire, il n'y a pas de meilleur signe qui puisse prouver qu'un homme a été bon mari pour sa première femme, que de le voir en chercher promptement une autre, après l'avoir perdue.

—Cela se peut. Je n'ai point de pratique en pareille chose. Mais Mabel en croira vos paroles. Allons, Jasper, allons voir ce que les autres pourront faire avec leurs fusils.

Les dames n'étaient pas assez occupées du tir pour oublier la calèche. Elle passa de main en main, on discuta à demi-voix la question de savoir s'il convenait qu'une si belle parure passât en la possession de la fille d'un sous-officier.

—Vous serez peut-être disposée à vendre cette calèche, Mabel, quand vous l'aurez eue quelques jours en votre possession, dit la femme du capitaine, car vous ne pouvez jamais la porter.

—Il est possible que je ne la porte pas, Madame, répondit notre héroïne avec modestie, mais je n'ai pas dessein de la vendre.

—Comme il vous plaira, mon enfant. Les filles de votre âge négligent souvent leur avantage réel. Souvenez-vous, pourtant, si vous vous déterminez à disposer de cette calèche, qu'elle est retenue, et que je ne la prendrai pas si vous l'avez portée une seule fois.

—Oui, Madame, répondit Mabel de la voix la plus douce possible, quoique ses yeux brillassent comme des diamants, et que ses joues eussent pris la teinte de deux roses, tout en plaçant la calèche sur sa tête, comme pour l'essayer; et au bout d'une minute elle l'en retira.

Le reste du divertissement n'offrit rien d'intéressant. Les dames et les officiers s'étant retirés, les autres femmes et le reste des spectateurs suivirent leur exemple. Mabel s'en retournait le long des petits rochers qui bordent le lac, portant sa jolie calèche sur un doigt, encore plus joliment, quand Pathfinder la rencontra. Après quelques mots insignifiants sur la belle nappe d'eau qui s'étendait devant eux, il se tourna tout à coup vers elle, ses traits exprimant un vif intérêt, et il lui dit:

—Jasper vous a gagné cette calèche, Mabel, sans mettre beaucoup à l'épreuve ses dons naturels.

—Il l'a gagnée légitimement, Pathfinder.

—Sans doute, sans doute; sa balle a traversé la pomme de terre, et personne ne pouvait en faire davantage, quoique d'autres eussent pu en faire autant.

—Mais personne n'en a fait autant! s'écria Mabel avec une vivacité qu'elle regretta sur-le-champ, car elle vit à l'air du guide qu'il était également mortifié de cette remarque et du sentiment qui l'avait inspirée.

—C'est vrai, Mabel, personne n'en a fait autant là-bas; mais vous allez voir ce qu'on peut faire ici; voyez-vous les mouettes qui volent au-dessus de nos têtes?

—Certainement, elles sont en trop grand nombre pour que je ne les voie pas.

—Voyez-vous comme elles se croisent en volant? ajouta-t-il en armant son fusil, et en le levant. Eh bien! deux à la fois, deux avec une seule balle! Regardez!

Le coup partit à l'instant où deux de ces oiseaux se trouvaient sur la même ligne, quoiqu'à plusieurs pieds l'un de l'autre, et la balle, rapide comme la pensée, traversa le corps des deux victimes.

—C'est quelque chose que cela, Mabel; c'est quelque chose, quoique je n'aie pas de calèche à vous donner. Au surplus, demandez à Jasper; je lui laisse le soin de tout vous dire, car il n'y a pas une langue plus vraie et un coeur plus franc dans toute l'Amérique.

—Ce n'est donc pas la faute de Jasper, s'il a gagné le prix?

—Ce n'est pas ce que je veux dire, il a fait de

son mieux, et il a réussi. C'est ma propre faute, Mabel, s'il a gagné la calèche; mais cela ne fait aucune différence, puisque la calèche a pris le bon chemin.

—Je crois que je vous comprends, Pathfinder, dit Mabel, rougissant en dépit d'elle-même; et je regarde la calèche comme un présent que je vous dois ainsi qu'à Jasper.

—Ce ne serait pas lui rendre justice, Mabel. Tout ce que vous pouvez croire, c'est que, si je l'avais gagnée, elle aurait été offerte à la même personne.

—Je m'en souviendrai, Pathfinder, et j'aurai soin que les autres connaissent votre adresse, comme vous venez d'en donner une preuve en ma présence sur ces pauvres oiseaux. Croyez-moi, Pathfinder, il est impossible que j'oublie jamais tout ce que vous avez fait pour moi, vous et Jasper, et je suis très sensible à cette nouvelle preuve de votre affection. Tenez, voici une épingle d'argent, je vous l'offre comme un souvenir que je vous dois la vie et la liberté.

—Que ferai-je de cela, Mabel? demanda le chasseur, étonné, tenant en main ce petit bijou. Je n'ai ni boucles ni boutons, car je ne me sers que de courroies de cuir, et elles sont faites de bonne peau de daim. Ce bijou est joli, mais il était plus joli où il était qu'il ne pourra l'être sur moi.

—Attachez-le à votre chemise de chasse, et il vous siéra bien. Souvenez-vous, Pathfinder, que c'est un gage d'amitié entre nous, et un signe que je ne puis jamais vous oublier, ni les services que vous m'avez rendus.

Mabel lui dit adieu en souriant, et, bondissant légèrement, elle disparut derrière le fort.

## CHAPITRE XII

### EAU-SALÉE ET EAU-DOUCE

Quelques heures après, Mabel était sur le bastion qui dominait le lac et la forêt, et semblait occupée de profondes pensées. La soirée était douce et calme, et l'on avait mis en question si le détachement destiné aux Mille-Iles pourrait partir cette nuit, faute de vent. Jasper avait toué le "Scud" hors de la crique et l'avait fait remonter assez haut pour pouvoir traverser l'embouchure de la rivière, mais il y restait sur une ancre. Les hommes, ne sachant s'ils partiraient ou non, se promenaient sur le rivage.

—Un beau coucher de soleil, Mabel, dit la voix de son oncle, si près de son oreille qu'elle tressaillit. Un beau coucher de soleil pour un rivage d'eau douce, mais il serait à peine remarquable en mer!

—La nature n'est-elle pas toujours la même, sur un rivage ou en mer, sur les bords d'un lac comme celui-ci ou sur l'Océan?

—Vous imaginez-vous, Mabel, que la nature d'un soldat soit la même que celle d'un marin? Vous avez des parents dans les deux professions, et vous devez être en état de me répondre.

—Mais, mon oncle, j'entends la nature humaine, le...

—Et moi aussi, ma nièce, j'entends la nature humaine d'un marin et la nature humaine d'un de ces drôles du 55e, sans même en excepter votre propre père. Ils ont eu ici ce matin un tir, une pétarade, je devrais dire: quelle différence si c'eût été un tir sur mer! On aurait tiré des bordées chargées à boulet contre un objet à un demi-mille de distance tout au moins; et les pommes de terre, s'il y en avait eu à bord, ce qui n'est pas probable, seraient restées dans les marmites du cuisinier. Quant à ce lac en miniature, vous en connaissez déjà mon opinion, et je ne veux rien décrier. Mais l'Ontario n'est pas plus l'Atlantique qu'une pirogue n'est un vaisseau de ligne. Ce n'est pas que je veuille rien dire contre ce Jasper. Il ne lui manque que de l'instruction pour devenir un homme.

—Le croyez-vous donc un ignorant, mon oncle? demanda Mabel en arrangeant ses cheveux; et pour le faire elle fut obligée de détourner le visage.

—Il est ignorant comme doivent l'être ceux qui naviguent sur une eau comme celle-ci. Non, non, Mabel, nous avons tous deux quelques obligations à Jasper et à Pathfinder, et j'ai réfléchi à la manière dont je pourrais leur être utile, car je regarde l'ingratitude comme tout ce qu'il y a de plus bas au monde.

—Vous avez raison, mon cher oncle, et nous devons faire tout ce qui nous est possible pour leur prouver à tous deux combien nous apprécions les services qu'ils nous ont rendus.

—C'est parler en fille de votre mère, ma nièce, et de manière à faire honneur à la famille Cap. J'ai donc trouvé un moyen qui conviendra à toutes les parties. Je ne vois pas de raison pour vous en faire un secret, Mabel, mais il n'est pas besoin d'en parler à votre père, car le sergent a ses préjugés et il pourrait nous susciter des difficultés. Ni Jasper ni son ami Pathfinder ne peuvent jamais rien faire ici, et je me propose de les conduire sur la côte et de les emmener en mer. En quinze jours de temps Jasper aura trouvé ses jambes de mer, et un voyage d'un an fera de lui un homme. Il est possible qu'il faille plus de temps à Pathfinder, et même qu'il ne parvienne jamais à être inscrit sur un rôle d'équipage; cependant, on peut faire quelque chose de lui, surtout comme vigie, car il a d'excellents yeux.

—Croyez-vous qu'aucun d'eux y consente, mon oncle? demanda Mabel en souriant.

—Croyez-vous que je les prenne pour des idiots? Quel être raisonnable refuserait son avancement? Laissez Jasper faire son chemin, et le gaillard peut mourir capitaine de quelque petit brick.

—Et en serait-il plus heureux pour cela, mon oncle?

—Non, non, Magnet, vous n'entendez rien à ce dont vous parlez. Laissez-moi le soin de tout cela, et j'arrangerai tout convenablement. Ah! voici justement Pathfinder.

Cap fit un signe de tête à sa nièce et cessa de parler. Pathfinder s'avança. Il semblait être embarrassé, sinon douter de l'accueil qu'il recevrait.

—Un oncle et une nièce sont une assemblée de famille, dit le guide en approchant d'eux, et la compagnie d'un étranger peut ne pas être agréable...

—Vous n'êtes pas un étranger pour nous, maître Pathfinder, répondit Cap, et nous ne pouvons voir personne avec plus de plaisir. Nous parlions de vous il n'y a qu'un instant, et quand des amis parlent d'un absent, il peut deviner ce qu'ils en disent.

—Je ne demande à connaître aucun secret: chacun a ses ennemis, et j'ai les miens; mais je ne vous compte pas de ce nombre, maître Cap; non, ni la jolie Mabel que voici. Quant aux Mingos, je n'en dirai rien, mais n'ont-ils pas une juste cause de me haïr?

—Il y a un moyen de vous soustraire à l'animosité de ces Mingos. En levant l'ancre et en m'accompagnant sur la côte, à notre retour de la courte croisière que nous allons commencer, vous vous trouverez hors de portée d'entendre le cri de guerre des Indiens, et leurs balles ne pourront vous atteindre.

—Et qu'y pourrai-je faire? Chasserai-je, dans vos villes? Suivrai-je la piste des gens qui vont au marché ou qui reviennent? Dresserai-je des embuscades aux chiens et aux volailles?

—Mon dessein n'est pas de vous laisser dans les établissements, Pathfinder; je veux vous conduire sur la mer, et ce n'est que là qu'un homme peut respirer librement.

Et quel résultat Mabel croit-elle qu'aurait un tel changement? Je suis un chasseur, un éclaireur, un guide, Eau-Salée (1) et il ne m'appartient pas de vouloir devenir autre chose. Ai-je raison, Mabel, ou êtes-vous assez femme pour désirer de me voir changer de nature?

—Je ne désire aucun changement en vous, Pathfinder, répondit Mabel avec une franchise et une sincérité cordiale qui allèrent directement au cœur du chasseur, et je ne pourrais désirer de voir le meilleur et le plus noble chasseur des bois transformé en amiral.

—Entendez-vous cela, Eau-Salée: Elle a trop de sincérité, trop de droiture; oui, elle est trop jolie pour ne pas penser ce qu'elle dit. Tant qu'elle sera contente de moi comme je suis, je n'irai pas contre ma nature. Ici, dans une garnison, je puis paraître inutile; mais quand nous serons là-bas, dans les Mille-Iles, il peut y avoir quelque occasion de prouver qu'une carabine sur laquelle on peut compter est quelquefois un présent de Dieu.

—Vous devez donc être de la partie? dit Mabel avec un si doux sourire, qu'il l'aurait suivie jusqu'au bout du monde. A l'exception de la femme d'un soldat, je serai la seule personne de mon sexe, et je ne m'en trouverai que plus en sûreté si vous êtes du nombre de nos protecteurs.

(1) Pathfinder commençait à adopter le nom donné à Cap par les Indiens qui fréquentaient le fort.

—Le sergent vous protégera, Mabel; tout le monde vous protégera. Mais je crois que votre oncle aimera une expédition de cette sorte, quand nous serons sous voiles et qu'il sera au milieu de cette mer intérieure.

—Votre mer intérieure n'est pas grand-chose, maître Pathfinder, et je n'en attends absolument rien. J'avoue pourtant que je voudrais connaître le bout de cette croisière, car on n'aime pas à être inutile. Savez-vous ce qu'on se propose, Mabel?

—Pas le moins du monde, mon oncle.

—Pathfinder pourra peut-être m'en dire un mot.

—Le port où nous allons, et l'objet que nous nous proposons, ne sont pas un grand secret, Eau-Salée. Vous savez qu'il y a un endroit appelé les Mille-Iles, maître Cap?

—Oui, un endroit qu'on appelle ainsi, mais ce ne sont pas de vraies îles, comme on en trouve sur l'Océan.

—Vous ne connaissez pas nos lacs, maître Cap.

—Enfin, que ce soient des îles ou non, quel est le but de cette croisière, maître Pathfinder?

—Comme vous avez été longtemps dans la marine, vous avez sans doute entendu parler d'un port nommé Frontenac.

—Je ne dirai pas que j'y sois jamais entré, mais j'ai souvent passé à sa hauteur.

—Je ne comprends guère comment vous avez pu arriver de l'Océan. Mais, quoi qu'il en soit, il est bon que vous sachiez que l'eau des lacs se déverse de l'Ontario dans la mer, par une rivière. C'est dans la partie étroite où l'eau n'est ni lac ni rivière que sont les îles en question. Or, Frontenac est un poste français, au-dessus de ces mêmes îles, au moyen duquel nos ennemis distribuent aux sauvages des bords de l'Ontario et des autres lacs, les munitions et les provisions qui les mettent en état de faire leurs diableries. Eh bien! le major Lundie a envoyé aux Mille-Iles un détachement pour intercepter quelques-unes des barques françaises, et c'est la seconde fois qu'on va le relever. Le major a résolu de faire un dernier effort pour surprendre ces coquins. Jasper connaît la route, et nous serons en bonnes mains, car le sergent est prudent, et personne ne le vaut pour une embuscade.

—Est-ce là tout? dit Cap d'un ton méprisant. A voir tous les préparatifs qu'on faisait, je m'imaginai qu'il s'agissait d'une croisière contre les contrebandiers, et qu'en y prenant part on pouvait gagner honnêtement quelque argent. Mais je suppose qu'il n'y a pas de parts de prises sur l'eau douce?

—Que voulez-vous dire?

—Je suppose que le roi prend tout, dans ces affaires de détachements et d'embuscades, comme vous les appelez?

—Je ne sais rien de tout cela, maître Cap. Je prends ma part du plomb et de la poudre qui tombe entre nos mains, et je n'en dis rien au roi. Et pourtant, il serait temps que je songeasse à avoir une maison et quelques meubles.

Pathfinder n'osa pas regarder Mabel en faisant cette allusion directe à son genre de vie, et pourtant, il aurait tout donné pour connaître l'expression de sa physionomie, mais Mabel n'avait rien deviné, et ses traits n'offraient pas le moindre embarras quand elle tourna les yeux vers la rivière, sur laquelle on commençait à voir quelque mouvement à bord du cutter.

—Jasper va mettre le cutter plus au large, dit le guide, il voit sans doute quelque signe de vent, et il veut être prêt à en profiter.

—Oui, et nous allons avoir l'occasion de prendre une leçon de navigation, dit Cap en ricanant.

—Je ne dirai pas que Jasper vaut vos marins de là-bas, dit Pathfinder, mais c'est un luron plein d'adresse, et vous ne l'avez pas trouvé trop gauche, maître Cap, à la Cataracte de l'Oswego.

Cap ne fit d'autre réponse qu'une éjaculation de mécontentement, et il s'ensuivit un silence général, tous ceux qui étaient sur le bastion suivant des yeux les mouvements du cutter avec un intérêt bien naturel, puisqu'ils allaient dans si peu de temps passer sur son bord.

En moins de cinq minutes, le "Scud" se trouva au delà des pointes sablonneuses qui interceptaient les eaux du lac. Le bâtiment continua à s'éloigner de terre jusqu'au moment où on le vit flotter sur la surface du lac, à un bon quart de mille au delà du cap peu élevé qui formait l'extrémité orientale de ce qu'on pouvait appeler le havre extérieur ou la rade. Là, l'influence du courant de la rivière cessait et le cutter devint stationnaire. (A suivre)

# POUR RIRE

## Ah ! Quel sale métier !

Un brave habitant se présente l'autre jour à la Chambre et demande à voir "son député".

Après une assez longue attente, on lui fait cette réponse :

—M. X... ne peut pas recevoir en ce moment, il est en commission.

—En commission ! réplique l'habitant ; mais on leur fait donc faire aussi les courses ? Ah quel sale métier pour un homme qui a de l'éducation !...

Et il s'en va en maugréant.

## Dans un bar

Un ivrogne en train de vider son verre :

—Ah ! le sale vin !

Alors, le marchand de vin, indigné :

—Sale ! sale ! je le lave pourtant assez.

## Le juge fait de l'esprit

En présence de l'avocat, Me Pilant, le juge d'instruction, interroge Crèvepanse, arrêté pour avoir tenu des propos séditeux. Détail très grave : on a trouvé chez Crèvepanse, au cours d'une perquisition, trois cartouches de dynamite. Pourquoi Crèvepanse détenait-il ces dangereuses cartouches ?

—Pourquoi ! réplique l'inculpé, c'est bien simple : je suis ouvrier carrier, il me faut posséder de la dynamite que j'utilise au cours de mon travail, tout simplement.

—C'est fort plausible, remarque Me Pilant.

—Oh ! plausible... plausible... répète le juge ; c'est fort "explosible", plutôt.

## Bonne précaution

Toto, qui a une passion spéciale pour les fraises grimpe sur une chaise, puis sur une table, et atteint la pyramide de pots de confitures. Mais, trop pressé, il fait dégringoler les pots, et, voulant les retenir, il tombe avec eux.

Papa, maman, la femme de chambre, la cuisinière accourent au bruit.

Toto, par terre, geint à fendre l'âme.

Sa maman le relève et le dorlotte.

Puis, seule avec lui :

—Où as-tu mal, mon petit Toto, dis-le-moi ?

—Nulle part, maman...

—Alors, pourquoi pleures-tu ?

—Pour pas que papa me donne des claques !...

## Ah !

On cause, en chemin de fer.

—Dites-moi, monsieur, avez-vous des enfants ?

—Oui, monsieur, j'ai un fils.

—Est-il fumeur ?

—Il n'a jamais touché ni pipe, ni cigare, ni cigarette.

—Très bien, très bien, le brave garçon !... Mais il entre quelquefois dans les hôtels ?

—Jamais.

—Admirable ! Seulement, voilà, il fait le jeune homme, il sort le soir ?

—Pas du tout ; il se couche presque toujours un peu après le souper.

—Oh ! mais, décidément, je vous félicite, monsieur, d'être le père d'un aussi charmant jeune homme. Quel âge a-t-il ?

—Deux mois, monsieur.



—Eh bien, vrai ! m'sieu, je ne te trouve pas aussi laid que maman le dit !

## Pas de tomates

A l'hôtel, un voyageur étranger, important et ventru, dont le nez est vermillonné dans des proportions fort significatives, réclame avec insistance et d'un ton de fort mauvaise humeur, le plat de légumes.

On le lui sert ; il se récrie :

—Rempportez-moi cela, tout de suite, je ne veux pas de tomates ! je ne peux pas les sentir !

Alors le garçon, avec un gracieux sourire légèrement ironique et digne d'un vieux diplomate :

—Monsieur les a "dans le nez !"

## Pas de trembleurs

Elle en a eu des émotions, la petite Mme Douche, au cours de son voyage ! Figurez-vous, raconte-t-elle à sa couturière, que dans un petit village où mon mari et moi nous étions arrêtés pour nous abriter contre l'orage, un véritable tremblement de terre se produisit dans la nuit. Brrr !

—Comme vous avez dû avoir peur ! répond la compatissante couturière.

—Peuh ! fait Mme Douche, très crâne : la terre tremblait encore plus que nous !



—Dites donc, Léon, vous avez l'air de vous moquer de mes observations. Eh bien ! sachez que vous n'êtes pas ici pour hausser les épaules, mais bien pour les "désosser" !...

## Différence d'opinion

Chalumeau reproche à sa fille d'accepter trop exclusivement les hommages du jeune Emile B...

—Mais, enfin, papa, qu'est-ce que tu as contre lui ?

—Je le trouve un peu bête...

—Ce n'est pas mon avis.

—En outre, je le soupçonne d'en vouloir surtout à ta dot.

—Je t'assure bien le contraire... Il est prêt à m'épouser sans aucune dot, quand on voudra.

—Eh bien, ça prouve qu'il est encore plus bête que je ne pensais !

## Contre les cambrioleurs

Le bohème endurci Legueux ne renouvelle que fort rarement sa garde-robe.

En fait de renouvellement, il n'apprécie que celui du marchand de vin. Comme on lui faisait le reproche, l'autre jour, de se présenter dans les rédactions de journaux en vêtements rapiécés et usés :

—Au moins, de cette façon, répondit-il, je n'ai pas à craindre les cambrioleurs !...

—Comment cela ?

—Dame ! ils ont peur !... Tous mes vêtements leur montrent la corde !...

## Politesse Médicale

A... souffrait dernièrement d'une broncho-pneumonie. Il semblait condamné.

Le Dr R..., son médecin, l'ausculte, puis lui demande :

—Vous êtes content de votre logement ?

—Mais oui, assez.

—Combien payez-vous ?

—\$15.00 par mois.

—Les voisins sont convenables ?

—Je n'ai jamais eu à m'en plaindre.

—Et le propriétaire ?

—Très gentil.

—Les cheminées ne fument pas ?

—Non. Mais, docteur, pourquoi toutes ces questions ?

—Je vais vous dire, répond le morticole, je cherche un logement, et le vôtre ferait bien mon affaire...

## Précocité

Mme Ramollard visite un logis. Au salon, le premier objet qu'elle aperçoit est un superbe piano.

—C'est à vous, ce piano, madame ?

—Non, madame, c'est le piano de ma demoiselle.

—Et quel âge a-t-elle, votre demoiselle ?

—Six ans et huit mois.

—Et elle joue déjà du piano ?

—Mais oui, madame. Je l'ai poussée, je l'ai poussée, j'y ai rien refusé. Dame ! on est mère avant tout. Si vous avez des enfants, vous me comprendrez, madame.

—Oui, j'ai un petit garçon de cinq ans.

—Eh bien, madame, j'y fais donner des leçons qui m'ont coûté les yeux de la tête, et j'en ai été bien récompensée. Pensez-vous, madame, qu'elle joue déjà à quatre mains !

—Félicitations, Madame, mon fils ne joue encore qu'à quatre pattes !

## Du tac au tac

M. Prudhomme aime la campagne, M. Prudhomme a l'âme sylvestre. Aussi, l'autre matin, pour jouir tout à l'aise du délicieux soleil printanier, prit-il sa canne et son chapeau et s'en fut-il,

Gai-z et content, le coeur à l'aise,

faire un petit tour à travers champs. Il chemine en fredonnant, humant avec joie l'air tout chargé des senteurs de la sève, quand, soudain, il tombe en arrêt devant un semeur qui, à pas lents, d'un large geste régulier, projette dans le sillon des poignées de graines.

—Eh ! mon brave homme, ça va, les semailles ? Drôle tout de même, vous récolterez et c'est moi qui mangerai, hein ?

—Sans aucun doute, réplique le villageois en toisant ce bon M. Prudhomme, puisque je sème de l'avoine !

## La consultation

—Docteur, je ne mange pas, je ne dors pas ; qu'est-ce que c'est ?

—C'est une piastre.



—Comment tu as un gâteau dans la main et tu me demandes si tu en auras un autre ?

—C'est pour savoir, m'an, si je dois le manger vite ou lentement.

# POUR RIRE



## Maitre chez lui !

Jeanjean Picotin rentre tard, après de copieuses libations dans les cabarets du village. Mme Picotin l'attend au seuil du logis, l'oeil sévère, le balai au poing.

Et comme ce n'est pas Jeanjean qui est le maître, bien au contraire, vous pouvez être sûr qu'une rosée mémorable l'attend.

Entrée, coups de manche à balai, injures choisies. Jeanjean, rossé, prend le parti de se réfugier sous le lit.

—Veux-tu venir ici, misérable; Veux-tu sortir de là-dessous, que je te dis?..

Jeanjean avance prudemment la tête, et roulant de gros yeux qui voudraient être terribles :

—Non... je ne veux pas sortir... Je veux te faire voir une fois que je suis le maître !

## Quel braillard, ce bébé !

Bébé sanglote, on cherche à le consoler.

—Tiens, mon mignon, voilà des gâteaux.

—Hi! hi! je n'ai plus faim!

—Mets-en dans tes poches.

Le désespoir de bébé redouble.

—Hi! hi! hi! je ne peux pas, elles sont pleines!



—Combien de poissons avez-vous pris, ma belle?

—Je ne pourrais les compter.

—Je parie bien que vous n'en avez pas pris?

—C'est pourquoi je ne puis les compter!

## Il y a malaises et malaises

—Mais, mon cher ami, disait l'éminent docteur Purgon à son confrère le docteur Diète, les maladies imaginaires, il n'en faut pas médire; ils forment le plus clair de notre clientèle!

—Mais ils sont bien ennuyeux; et jamais on ne peut les guérir!

—Heureusement: ils tiennent à leurs prétendues souffrances, ils deviendraient malades vraiment si on les en privait.

—Oh! pas à ce point!

—Mille pardons: j'en connais deux, moi, qui ne sauraient vivre sans leurs malaises.

—Pas étonnant, si ce sont des Malais!

## Cet age est sans pitié

Pitt passe devant l'université au moment de la sortie des étudiants en droit.

Parmi ces étudiants, notre malicieux gamin remarque bien vite un jeune homme dont le cou disparaît presque dans les épaules fortement bombées, mais qui ne s'en redresse pas moins le plus qu'il peut, afin de ne pas perdre un pouce de sa courte taille et de dissimuler ainsi de son mieux son infirmité trop apparente.

—Tiens! tiens! s'exclame gouailleusement l'impitoyable Pitt, un bossu qui fait son "droit"!

## Dame justice s'amuse

Le Président — Inutile de nier. On vous a pris en flagrant délit de vol avec effraction.

Montenlair, cambrioleur de son état — Moi, mon président?

Le Président — Oui, vous, Montenlair! Dans la nuit du vendredi 27 novembre, on vous a surpris sur le toit d'une maison que vous vous disposiez à dévaliser.

Montenlair — Je puis vous jurer, mon président, que ce n'était pas mon intention. J'aime à me promener sur les toits pour ne pas rencontrer des automobiles.

Le Président — Oui... oui.. je dis bien, il y a flagrant délit. C'est ce qu'on nomme être pris sur le "faîte"!

## Le libre échange !

M. Lacquitté et le docteur D... causent ensemble.

M. Lacquitté est marchand de bétail et le bon docteur s'amuse à le plaisanter, sans malice, sur les ruses du négoce.

Mais, peu à peu, M. Lacquitté prend la mouche et déclare au médecin :

—Pourquoi raillez-vous tant les commerçants, docteur? N'en êtes-vous pas un? La médecine est-elle autre chose qu'un échange?

—Un échange... de bons procédés, cher ami?

—Non point: le malade prend "l'avis" du docteur et le docteur... prend "la vie" du malade!

—Savez-vous, Monsieur Pipelet, pourquoi un mendiant ressemble à un habit percé?

—Ma foi, non!

—Eh bien! c'est parce que tous les deux réclament des pièces.

—Comment, je vous procure un excellent emploi et vous ne m'envoyez même pas un mot de remerciement!

—Mais j'ignorais votre adresse!

—Pourquoi ne pas m'écrire pour me la demander.

Entre camarades.

—Rends-moi mon chapeau!

—Rassure-toi, je ne vais pas le manger.

—Je n'en suis pas sûr, animal, il est en paille!...



L'étranger aimable. — Bonjour, chère belle; comme il fait beau, si nous allions nous promener sur la grève?

Mlle Lamouche (qui reconnaît M. Rangé à la rougeur de son nez). — Ah bien, oui! Et que dirait Mme Rangé si elle vous voyait en cet état?



MORALE RUSTIQUE. — Voyons, mon garçon, pourquoi voles-tu les fraises de ton père. N'y en a-t-il pas assez chez le voisin?

## Adresse incomplète

Un pauvre diable malpropre, déguenillé, le nez aussi rouge qu'une tomate, est amené sur les bancs de la police correctionnelle.

Il n'a fait de mal à personne, il n'a pas même calomnié la police. Son crime? c'est un malheureux vagabond, qui n'a pas de domicile. On l'a éveillé sur un banc du carré Viger, où il dormait, rêvant qu'il dinait bien d'un morceau de pain et de fromage.

Le juge lui dit :

—Prévenu, votre domicile?

—Poste restante! mon président.

## Les projets au maigre

L'oncle Démosthènes s'en vint dîner lundi chez son neveu Ladanse. L'oncle Démosthènes est un honorable vieillard dont l'ingéneuse avarice saurait dépecer une puce pour en vendre la peau; le neveu Ladanse est un bon père de famille qui comble le vieux de prévenances pour s'en faire nommer l'héritier, et Mlle Ladanse, Hortense, est une jeune personne qui n'a pas sa langue dans sa poche. Au dessert, cordialement, M. Ladanse s'informe :

—Eh bien, mon oncle, à quoi vous occupez-vous? Toujours actif? Toujours travailleur?

—Peuh! riposte M. Démosthènes, je nourris certains petits projets.

Et Mlle Hortense de murmurer :

—Eh bien, ils ne doivent pas être bien gras!

## Faudrait s'entendre

—Ah! voilà qui fait bien mon affaire, dit Rabajoie en lisant la lettre de son oncle Panousse :

"Fais-moi le plaisir de venir déjeuner à la campagne avec quelques amis".

Rabajoie, à son tour, écrit des lettres, envoie des télégrammes, et le lendemain sonne à la porte de la villa qu'occupe, à la campagne, l'honorable M. Panousse, son oncle.

M. Panousse en personne quitte ses invités, vient ouvrir et tout souriant tend les mains à son neveu. Mais il recule aussitôt, stupéfait et indigné: derrière son neveu, il vient d'apercevoir quatre quidams faméliques, aux dents longues et aux vêtements râpés.

—Qu'est-ce que c'est que ceux-là? bégaye le bon oncle au comble de l'ahurissement.

Et Rabajoie de répondre :

—Mais, mon oncle, ne m'avez-vous pas écrit de venir déjeuner avec quelques amis?

# Les nez célèbres

"Avoir bon nez, avoir le nez fin, montrer son nez quelque part, se casser le nez, donner du nez en terre, ne pas voir plus loin que le bout du nez, tirer les vers du nez, mener quelqu'un par le bout du nez..." et cent autres expressions employées à chaque minute dans le langage courant, montrent la place que tient le nez dans notre existence, et l'importance qui lui est attribuée par la sagesse des nations.

Le nez occupé, en psychologie, une place non moins considérable que sur notre physionomie.

"Certains physiologistes, dit Théophile Gautier, soutiennent que la longueur du nez est le diagnostic de l'esprit, de la valeur, de toutes les qualités, et qu'on ne peut être un grand homme si l'on n'a un grand nez."

Quoi qu'il en soit, Socrate était camus. César, Napoléon ont un bec d'aigle; le vieux Corneille a le promontoire nasal très développé.

Voyez les médailles, voyez les portraits, vous trouverez que les héros ont le nez proportionné à la grandeur de leur gloire, ou qu'il n'y a pas, ou qu'il y a très peu de camards dans leur illustre compagnie.

Les éléphants, qui ont de l'intelligence à faire rougir bien des gens, ne doivent, dit-on, cette faculté qu'à la prodigieuse extension de leur nez, car leur trompe est un véritable nez de cinq ou six pieds de longueur. Excusez du peu!

Quelque paradoxal que puisse paraître un tel jugement, nous voyons qu'il a été pris au sérieux chez beaucoup de peuples et depuis la plus haute antiquité.

Ainsi, dans plusieurs nations, le Code pénal a classé parmi les châtiments la perte du nez.

Les Musulmans coupaient les nez des Chrétiens, les salaient et les envoyaient au Sultan par bisseaux.

Le pape Sixte-Quint faisait couper le nez à tous les voleurs.

Chez les Hébreux, il était défendu de recevoir pour le service de l'autel un homme qui aurait ou le nez trop petit, trop grand ou tortu.

Un proverbe n'a-t-il pas dit, pourtant, que "jamais grand nez ne gâta beau visage" ?

Au reste, les artistes sont loin d'être d'accord sur ce qui constitue un beau nez ou un vilain nez.

Le nez est le point fixe central autour duquel s'assemblent et se composent les autres parties du visage; il en est, en quelque sorte, le régulateur, et plusieurs célèbres artistes estiment que sa longueur doit être le tiers de la distance entre le menton et la naissance des cheveux.

En se servant d'un cheveu ployé pour relever ou abaisser la pointe du nez, on obtient une physionomie toute différente. C'est un moyen très connu de certains artistes à "transformation".

Si Platon regarde le nez aquilin comme un nez royal, tels furent, paraît-il, les nez d'Aspasie, d'Achille, de Cyrus, de Paris; les Kalmoucks considèrent, au contraire, le nez camard comme la perle des nez, et, la célèbre beauté que Genghis avait pour femme n'offrait, à la place du nez, que deux narines, deux trous au milieu du visage!

Les Hottentots pressent le nez des enfants pour l'aplatir, tandis que les Perses "travaillaient" le nez de leurs jeunes princes, pour les rendre semblables au nez aquilin de Cyrus.

Qu'inferer de là ?

Que la beauté est relative.

Et puis, que nos lectrices ne prennent pas trop au sérieux la question du nez dans ses rapports avec la beauté et l'intelligence.

Des auteurs qui ont "fourré leur nez" dans tous les livres où a été traitée cette question affirment que, chez les femmes, le nez offre des indices moins sûrs que chez les hommes.

Le nez droit qui accompagne le profil grec est un signe de dignité.

Il marque, en revanche, l'absence des passions vives.

Le nez arqué est la marque de la domination et de la cruauté.

Tels furent les nez de Catherine de Médicis et d'Elisabeth.

Le vrai nez féminin serait celui de Roxelane... le nez de la Parisienne.

Ce fut aussi le nez de Cléopâtre, qui, selon le mot fameux de Pascal, faillit changer la face du monde.

de Saint-Genest, commensal de la duchesse du Maine, que le duc de Bourgogne s'amusa à dessiner partout où il le pouvait.

Mme de Villette était aussi remarquable par la longueur de son nez que par la finesse de ses pieds et de ses mains.

Un jour, comme chez une de ses bonnes amies, on parlait de la merveilleuse petitesse de ses mains et de ses pieds, M. de Périgny interrompit l'éloge par ces mots: "Pour moi, ce n'est point là du tout ce qui me charme dans Mme de Villette. Je ne puis souffrir ses pieds et ses mains tant vantés. Ce que j'aime le mieux en elle, c'est son nez. Oui, son nez! il est de si bonne amitié, si prévenant! Il me fait toujours des avances."

Écoutez ce que répondait le docteur Raoul L..., porteur d'un nez proéminent, à un certain Desnoyer, qui était en train de jouer avec lui une partie d'échecs.

Raoul L... était enrhumé et ne faisait que renifler.

— Mouchez donc votre nez, fait à un moment son partenaire, agacé.

— Mouchez-le vous-même, il est plus près de vous que de moi.

PAUL GABILLARD.

## L'activité maritime des Japonais continue son essor.

La "Toyo Kisen Kaisha", compagnie japonaise qui a déjà un service régulier entre Osaka-Yokohama et San Francisco, doit très prochainement ouvrir une nouvelle ligne commerciale entre le Japon et l'Amérique du Sud. A cet effet, la Compagnie est en train de négocier l'affrètement de deux steamers étrangers qui s'ajouteront aux deux nouveaux bateaux qu'elle possède déjà et qui sont prêts à prendre la mer. Les ports desservis par ce nouveau service seraient: Yokohama, Kôbé, Nagasaki, Shang-hai, Hong-Kong, Le Callao (Pérou) et Iquique (Chili).

De son côté, la grande Compagnie "Nippon Yusen Kaisha" se propose d'établir, prochainement, un nouveau service entre le Japon et les Indes Néerlandaises, Yokohama et Batavia. Cette puissante Compagnie dispose actuellement de 33 steamers et d'un tonnage total de 77,092 tonnes.

Le "Japon Advertiser" annonce que des financiers de l'Empire ont avancé le capital nécessaire pour l'établissement d'une nouvelle ligne commerciale entre le Japon et les Philippines. Les promoteurs de ce nouveau service sont des commerçants de Manille, qui, ne pensant pas obtenir actuellement des Américains les fonds nécessaires, se sont adressés à des capitalistes japonais. A leur tête se trouve M. Raphaël de Castra Midalgo, président de la Chambre de commerce de Manille, qui s'est rendu dernièrement en Angleterre à l'effet d'acheter 6 vapeurs d'un tonnage respectif d'environ 2,000 tonnes. Le service entre Yokohama et Manille aura lieu toutes les trois semaines, et les intermédiaires desservis seront Kôbé-Osaka et Nagasaki.

## SOLEIL

Toute haleine s'évanouit,  
La terre brûle et voudrait boire,  
L'ombre est courte, immobile et noire,  
Et la grande route éblouit.

Seules, les abeilles vibrantes  
Èlèvent leurs bourdonnements  
Qui semblent, enflés par moments,  
Des sons de lyres expirantes.

On les voit, ivres de chaleur,  
D'un vol traînant toutes se rendre  
Au même tilleul et s'y pendre:  
Elles tombent de fleur en fleur.

Un milan sur ses larges ailes  
S'arrête: il prend un bain de feu;  
On voit tournoyer, dans l'air bleu,  
Une vapeur d'insectes grêles.

Le soleil semble s'attarder;  
Ses traits, blancs d'une ardeur féconde,  
Criblent en silence le monde,  
Qui n'ose pas le regarder.

Une aigrette de flamme irise  
Le tranchant des cailloux aigus,  
Et la lumière aux yeux vaincus  
A force d'éclat paraît grise.

Les bêtes, n'ayant plus de paix  
Avec les taons qu'elles attirent,  
Craignent la plaine, et se retirent  
Sous la voûte des bois épais.

Couché, les paupières mi-closes,  
Un homme étend ses membres las:  
Il contemple, il ne pense pas,  
Et son âme se mêle aux choses.

SULLY PRUDHOMME, de l'Académie française.

# ECHANGE DE CARTES POSTALES

## AVIS

1o Ne seront publiés que les adresses comprenant en tout 20 mots au maximum ;

2o Les adresses avec pseudonymes seront refusées, ainsi que celles poste-restante;

3o Certain échangeistes peu scrupuleux ne répondent pas... et, se font ainsi des collections à bon marché, mais dont ils devraient rougir; comme nous ne voulons pas nous rendre les complices de leurs larcins, nous suspendrons définitivement la publication de leurs adresses, dès que nous aurons la preuve de leur mauvaise foi.

Les personnes dont les noms suivent désirent échanger:

Mlle Marie-Anne Saucier, St Raymond, comté de Portneuf. — Mlle M. Régina Bélanger, Old Lake Road Station; timbre et signature côté vue. — Mlle Octavie Lépine, 289 rue St Valier, St Roch, Québec; échange avec tous les pays, réponse prompte et assurée. — Mlle Aurore Michaud, 33 Hill St., Biddeford, Maine; avec monde entier, tous genres. — Mlle Léonette Bricot, Lachute Mills, comté Argenteuil, cesse l'échange de cartes postales. — Mlle Estelle Bégin, 44 rue Ste Famille, Québec; vues et fantaisies. — Mlles Bériau, 875 Drolet, Montréal. — A. Andrew, Leclereville, comté Lotbinière, Qué.; anglais et français. — Léo Sansoucy, St Jules, comté de St Hyacinthe; vues préférées.

Mlle Girtie Leblanc, Black Cape, comté Bonaventure, P. Q. — Ella Turcotte, 2534 Broad St., Fall River, Mass.; avec monde entier, avec jeunes gens instruits, français, anglais, allemand. — Mlle Marie-Anne Frigon, St Maurice, comté Champlain; cartes morales seulement. — Mlle Rose de Bengale, 169 Quesnel, Ste Cunégonde, Montréal. — Mlle Bertha de Rouville, 1069, St Antoine, St Henri, Montréal. — Mlle Nellie Gravelle, Aylmer East, P. Q. — Mlle E. Déchêne, inst., Village Tadoussac. — Mlle Blanche Lamarre, 29 rue Grant, Longueuil. — Mlle A. Viens, 9 Kink St., Mittineague, Mass.; correspondance anglaise, française; réponse prompte et assurée. — Mlle Agnès Baril, 7 rue Chamboard, Montréal. — Mlle Elisabeth Fyfe, 658 Parc Lafontaine, Montréal. — Mlle Florence Morency, St Jean de Dieu, comté Témiscouata, P. Q. — Serge de Boisfleury, 184 Ste Catherine-Ouest, Montréal. — H. Royer, 484 Parc Lafontaine, Montréal. — Mlle Rose Charadelaine, Pierreville. — Napoléon Aubut, 593 Rodman St., Fall River, Mass. — Mlle Alma Parent, Rivière Trois-Pistoles, P. Q.; avec monde entier. — Mlle Rose Fournier, 499 rue Willow, Woonsocket, R. I.; fantaisies préférées. — Mlle Albina Longer, St Cuthbert Station; fantaisies. — Mlle A. Bertholdi, St Jérôme, comté Terrebonne, P. Q.; avec jeunes gens instruits. — Mlle Alberte d'Auteuil, 783 Dorchester-Est, Montréal. — Mlle Bernadette d'Auteuil, 783 Dorchester-Est, Montréal; vues et fantaisies. — M. Albert Charbonneau; fantaisies, vues de l'étranger, signature côté vue. — Mlle Aurore Berthiaume, 241 St Antoine, St Hyacinthe, P. Q. — Mlle Berthe Langlois, aux soins de L. Taillefer, Dalhousie St., Ottawa, Ont. — Mlle Eva Berthiaume, 141 rue St Antoine, St Hyacinthe, P. Q. — Mlle Lamoureux, 35 Chemin Ste Catherine, Outremont, près Montréal, P. Q.; avec tous pays. — Mlle Anna Golenvaux, 27 rue Longue-Vie, Ixelles, Bruxelles, Belgique; vues avec tous pays, excepté France et Belgique. — Mlle Graziella Rochette, 206 Richelieu, Québec. — Mlle Annonciade De Ribienne, 132 St Joseph, Québec. — Mlle Germaine Roy, Sault-au-Récollet. — Mlles Ida et Emma Morin, 11 Winter St., Laconia, N. H.; séries et fantaisies préférées. — Mme Boucher, 172 E. 74th St., New-York City; échanges divers avec monde entier, réponse prompte et assurée. — J. Rosario Bérubé, avocat, St Fabien, comté Rimouski. — Mlle Blanche Bérubé, St Fabien, comté Rimouski. — Mlle Marie-Blanche Bergevin, 834 St Valier, Québec. — Mlle Marie Flore, St François de Sales, comté Laval; avec monde entier. — Mlle Ninette Dion, Montauban, comté Portneuf, P. Q. — Mlle Yvonne Villeneuve, Rigaud, P. Q.; vues et fantaisies. — Mlle Jeanne Francoeur, Sault-au-Récollet; avec monde entier. — Mlle Blanche Matte, Montauban, comté Portneuf, P. Q. — Jos. Chevalier, 555 Drolet, Montréal. — Mlle Albina Bédard, Sault-au-Récollet. — Mlle Blanche Daoust, 254 Hôtel-de-Ville; genres divers. — Mlle L. Allaire, 1296 St Dominique, Ville St Louis; divers genres. — Mlle Rose Sicotte, St Jean, P. Q. — Mlle Blanche Larosette, St Jean, P. Q. — M. Saül Sicotte, St Jean, P. Q. — Mlle Paulette de Sérigné, Boîte 418, Trois-Rivières, P. Q.; fantaisies, cartes en cuir.

Tel. Est 2224 **GIRARDOT** Restaurateur Français  
DINER ET SOUPER 35c  
ESCARGOTS 40c LA DOUZAIN. PATISSERIES FRANÇAISES  
1878, RUE STE-CATHERINE, (Coin St-Justin.)



Tel. Up 3079

**MADAME MARIE**  
garantit d'enlever quelque soit l'âge, les rides, les lignes, la plêture du teint, la flaccidité de la peau, les marques de petite vérole, les cicatrices, les taches de naissance, l'eczéma, les boutons à tête noire, les taches de rousseur, les poils follets, et de restaurer votre teint à la beauté et à la jeunesse.  
Massage scientifique pour le visage et le cuir chevelu.  
Développement et réduction du buste.  
Essayez la **PREPARATION DE BEAUTÉ** de Madame Marie, c'est la meilleure et la plus pure.  
L'"ELECTRICINE," la "CREME DE LA BEAUTÉ," (nourriture pour la peau) préviennent et enrayent les rides, \$4.00 pour les deux. (Envoyées franco.)

**MADAME MARIE**  
435 Rue Ste-Catherine Ouest, Edifice Ingllis  
Incluez un timbre pour réponse.

**Pour faire une bonne Pêche**  
il vous faut de bons ustensiles



Nous avons un assortiment complet et varié de

Cannes en bambou,  
Moulinets en cuivre et en nickel,  
Epuisettes démontables,  
Séries spéciales de mouches,  
lignes, appâts, hélices, cuillers,  
hameçons, panier, flotteurs,  
trousses, etc., etc.

Que nous vendrons aux amateurs à

**25** pour cent d'escompte |

**Wilson Rousseau & Cie**  
Boulevard St-Laurent, Coin Dorchester

Reçoit enfin le message d'une bonne santé



La Société Bienfait-sante et Mutuelle des Femmes

Possède des remèdes pour guérir absolument toutes sortes de maladies féminines, et évitant par leur emploi, des opérations parfois si dangereuses parce que ces affligées reçoivent la prompte et personnelle attention de femmes sympathiques qui connaissent les maladies des femmes, et seront toujours prêtes à leur donner une assistance cordiale, à les secourir et à les aviser. Les milliers de témoignages de guérison que nous recevons, sont authentiques et attestés par des milliers d'amis qui apprécient et proclament à d'autres affligées, les remèdes de notre Société si Bienfait-sante et Compétissante au sexe faible.

Adresse : Madame Gaspard Dion, Gérante Générale, Phone 2546, 694-696, St-Valier, St-Sauveur, Québec

**Cartes Postales à prix réduit**

Cartes bromure en couleur, 5c... 50c la doz.  
" noir, 3c... 30c "  
" vues locales, noir... 8c "  
" couleur... 15c "  
" pays étrangers... 15c "  
" désastre de San Francisco... 15c "  
" Ivoire... 20c "  
" couleur... 30c "  
" peinte à la main... 65c "  
" tableaux, paysages... 25c "

Nos cartes bromures sont des meilleures marques françaises et allemandes elles sont toutes garanties être les plus belles sur le marché. Commandes par la maille promptement exécutées.

**L'INTERNATIONAL**  
Compagnie de Cartes Postales Illustrées  
29 et 31 rue St-Jacques Montréal

## A TRAVERS LE CANADA

L'Album Universel, toujours disposé à propager l'idée canadienne et patriotique, commence aujourd'hui la publication d'un récit de voyage à travers les provinces qui composent la Confédération du Canada. Le narrateur qui, pour le présent, du moins, désire garder l'anonymat, a traversé les vieilles provinces de la Puissance il y a déjà bien des années, et ses observations, avec les réflexions qui les accompagnent, sont consignées dans le but de faire connaître notre pays et de contribuer quelque peu à démontrer à l'étranger que nous possédons au Canada la plus grande somme de richesses que l'Éternel a donnée en patrimoine à ses enfants préférés.

Cette immense région, assez vaste pour abriter toutes les nations de l'Europe, et laisser encore de l'espace, est, pour ainsi dire, inconnue. Et pourquoi? Parce que la publicité est encore à l'état d'embryon. Si l'on excepte les quelques brochures intéressées publiées en anglais par les grandes compagnies de transport, il n'a été imprimé que des brochures dont la circulation très restreinte ne pouvait atteindre le grand public.

Grâce à l'obligeance de la direction de l'Album Universel, l'auteur de ces quelques pages de description bien imparfaite réclame l'indulgence des lecteurs de la revue, en les priant de se rappeler le sentiment qui a dicté la rédaction de ces notes jetées un peu au hasard et peut-être même dans un moment de désœuvrement.

### L'AUTEUR.

Il me sera permis ici de commettre une indiscretion voulue. Au cours de l'hiver dernier, des capitalistes américains convoqués à Montréal se réunissaient chez un financier bien connu dans le but de former un syndicat, avec un capital de cent quarante millions, devant contrôler toutes les aciéries du pays. La rédaction du projet avait été faite en français d'abord; et je devais traduire le tout en anglais. Pour une raison ou pour une autre, le projet fut abandonné à l'époque, mais je viens d'apprendre que les négociations seront reprises à l'automne, et si la transaction s'accomplit, ce sera encore un nouvel atout pour le Canada.

Avant de nous aventurer sur le sol canadien, il nous serait très facile de jeter un coup d'oeil sur ce caillou gigantesque lancé dans la mer par un bras titanique depuis une infinité de siècles, et qui forme une sorte de barrage naturel entre l'océan Atlantique et le golfe Saint-Laurent. C'est Terre-Neuve. Cela me ferait d'autant plus plaisir que j'y ai séjourné pendant vingt mois, et cette époque compte parmi les plus heureuses de mon existence. Mais nous serions en pays étranger, et nous attendrions que le gouvernement canadien, au moyen d'une entente cordiale avec les insulaires, annexe cette riche province à notre territoire. Nous nous contenterons de contourner l'île en passant par le détroit du nord, à quelque distance de la côte, car il y a danger à trop s'en approcher.

Voici d'abord Heart's Content, station d'atterrissage du câble transatlantique anglais, le premier câble sous-marin posé en 1856, je crois.

Ne vous étonnez ni du spectacle ni de l'aspect du pays qui se présente à vos yeux, car tout le long de la côte vous ne verrez que de hautes montagnes de granit coupées à pic et dont le pied baigne dans l'Atlantique; les flots battent les flancs de ces montagnes sans réussir à les entamer. Voici la Baie de la Conception, un immense bassin semé d'îles et d'îlots verdoyants; l'entrée de la rade de Saint-Jean, un goulot de bouteille qui donne accès au port le plus sûr du monde; la Baie des Taureaux, la Baie de Plaisance, la Baie Verte. A partir de cette dernière, une chaîne ininterrompue de montagnes jusqu'à la Baie des Pes, le Cap Race, le détroit de Belle-Isle, et nous sommes en vue des côtes du Cap Breton.

### LA NOUVELLE ECOSSE

Enfermée entre le golfe Saint-Laurent au nord, la ligne imaginaire qui la sépare du Nouveau-Brunswick et la Baie de Fundy au nord-ouest, l'océan Atlantique à l'ouest, au sud et à l'est, la Nouvelle-Ecosse est une presqu'île de grande étendue. Le Cap Breton, qui en fait partie, est situé à l'extrémité est, planté dans l'Atlantique et le golfe.

Les richesses minières de cette partie du pays sont incalculables. Tout près de la côte nord se trouve une île qui porte le nom typique de "Iron Island". Il y a dans cette île assez de gisements de minerais de fer pour fournir de l'acier à tout l'univers pendant des siècles. Des aciéries ont été construites près de Sydney, et par

un ingénieux système de chemins de fer souterrains à traction, on peut transporter le charbon des houillères environnantes jusqu'aux fourneaux mêmes de ces établissements.

La pêche constitue l'une des principales ressources de la province, et tous les ans les habitants de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau-Brunswick prélèvent un lourd tribut sur la mer. A peu de distance des grands bancs de Terre-Neuve, les pêcheurs n'ont que peu de frais à engourir pour aller chercher des cargaisons de poissons, exportés continuellement en Angleterre, en France, en Espagne, au Brésil et aux Antilles. Depuis la Baie de Fundy jusqu'au Labrador, et dans l'immense estuaire du golfe, on trouve en abondance la morue, le maquereau, le flétan, (ce géant des poissons comestibles), le hareng, etc., etc. On pêche aussi les huîtres et le homard, et l'on fait la chasse, mais seulement pendant environ un mois, du 5 mars au 5 avril, aux phoques, qui disparaissent alors pour revenir le printemps suivant. Si la chasse aux phoques est bonne, la morue donne abondamment; si, au contraire, elle n'est pas abondante, la pêche à la morue s'en ressent, et les pêcheurs vont alors tenter fortune du côté du Labrador, où habite le hareng par myriades. La plupart des bateaux de pêche sont des "fore-and-after", jaugeant de 40 à 60 tonneaux. L'équipage se compose de 10 à 12 hommes, qui commencent leur rude besogne quotidienne dès l'aube pour ne se reposer des labeurs du jour que vers cinq ou six heures de l'après-midi. Après le repas du soir, ces rudes marins se réunissent dans leur cambuse, sur le gaillard d'avant, et l'on raconte des histoires de toutes sortes. Quelquefois l'un d'entre eux chante une mélodie, triste toujours, sur un ton nasillard et sur un rythme très lent, qui conduit tôt ses auditeurs à leurs "bunks", ou couchettes en bois superposées, à deux pieds l'une de l'autre, — car l'espace est restreint et précieux à bord de ces sabots flottants, — où ils s'endorment en peu d'instants pour rêver aux êtres chéris qu'ils ont laissé là-bas, là-bas sur la plage.

... "Car eux aussi ont femme et mère, Et savent les aimer tout aussi bien que nous."

Au point du jour, le patron (skipper), de sa grosse voix rauque, réveille les hommes, et le labeur commence, après avoir bu une forte gorgée de bon rhum de la Jamaïque, entré le plus souvent en contrebande. Les filets et les nasses sont jetés à la mer et "Hale le filin avec la charge dorée!" J'en parle avec connaissance de cause, ayant séjourné six semaines à bord d'un bateau-pêcheur sur la côte du Labrador.

La chasse au loup-marin est l'une des plus grandes sources de richesse du Canada. Plus de 15,000 hommes prennent part chaque année à ces tueries, et dans l'espace de quelques semaines rapportent un énorme butin. Les Canadiens sont placés dans un état d'infériorité à cet égard, vu qu'ils sont obligés de faire la chasse sur des goélettes jaugeant de 20 à 50 tonneaux, tandis que les Terre-neuviens ont de puissants steamers construits tout exprès pour se frayer un chemin à travers les glaces et pénétrer jusqu'au coeur même des colonies de phoques, qui semblent attendre le moment de se faire tuer pour enrichir l'homme. Quelques-uns de ces navires à vapeur portent un équipage de 200 hommes, et dans un seul voyage, capturent souvent 40,000 loups-marins, valant en moyenne un louis la pièce. On en a vu qui faisaient jusqu'à trois voyages par saison.

Au commencement de juin, des troupeaux innombrables de phoques, venant du sud, arrivent sur les côtes du Groenland, où ils séjournent environ trois mois. Dès les premiers froids, ils quittent le pôle nord, descendent à petites journées, faisant ripaille des harengs, qui remplissent à la faire déborder les criques et les baies profondes du Labrador terre-neuvien, et aux premiers jours de l'hiver, ils reprennent leur route en bataillons serrés, protégés par une légère avant-garde d'éclaireurs, composée des patriarches de la famille la plus nombreuse des phoques. Le gros de la tribu suit à peu de distance. C'est un océan de têtes sur l'océan, et il est impossible, même avec les instruments les plus perfectionnés, de mesurer la longueur et la largeur de cette procession. Ce défilé, qui passe à une vitesse moyenne de dix milles à l'heure, dure de cinq à six jours sans interruption.

UN CANADIEN.

(A suivre)

Regardez-  
vous  
dans  
votre  
Miroir



Votre peau est-elle aussi douce et aussi fraîche que vous la voulez? L'usage d'un savon impur contribue à rendre la peau dure et rude; au contraire le savon "Baby's Own Soap", le meilleur savon que l'on puisse faire, aidera beaucoup à rendre votre peau meilleure et à conserver votre teint frais. Son parfum délicieux et sa douceur en font le favori pour la Toilette.

# Baby's Own Soap

ALBERT SOAPS MFRS. Limited  
MONTREAL.

Les mots "Baby's Own Soap" imprimés dans le savon et sur la boîte ne sont JAMAIS TRADUITS.

Les Bonnes Ménagères se servent de

# L'EMPOIS REMY

A LA FARINE DE RIZ

D. MASSON & CIE, Seuls agents, MONTREAL ET TORONTO

## LA CODILINE

Du Dentiste Joseph Versailles

Contre la Névralgie et le Mal de Dents

En vente partout à 25 cts.

La Codiline pour l'extraction des dents sans douleurs.

## Dr Joseph Versailles

CHIRURGIEN-DENTISTE

926 rue St-Denis,

Quelques portes plus bas que la rue Rachel.

Phone Bell Main 5430

Etablie en 1862

## Fauteux & Pacaud

AGENTS D'ASSURANCE

FEU, VIE, MARINE ET ACCIDENTS

Agents chefs pour le Canada: NEW YORK PLATE GLASS CO.

Agent spécial Cie d'Assurance North British & Mercantile, Feu et Vie. La compagnie la plus puissante au monde; capital au-dessus de 100 millions.

No 72, Rue St-François Xavier

## NE COUPEZ PAS VOS CORS



C'est un procédé dangereux. Si vous voulez un remède sûr, inoffensif et efficace pour enlever promptement et sans douleur, CORS, DURILLONS et VERRUES, employez

L'Antikor Laurence

En vente partout, 25c

A. J. LAURENCE PHAR. MONTREAL.

## GRAND TRUNK

RAILWAY SYSTEM

### MONTREAL—TORONTO

Départ de Montréal, \*9.00 a.m., \*9.45 a.m., \*8.00 p.m., \*10.30 p.m. Arrive à Toronto: \*4.20 p.m., \*9.20 p.m., \*6.10 a.m., \*7.00 a.m.

Élégant wagon salon café sur le train de 9.00 a.m. Wagon lits Pullman sur les trains de 8.00 p.m. et 10.30 p.m.

### MONTREAL—OTTAWA

Quitte Montréal, \*8.00 a.m., \*9.40 a.m., \*4.10 p.m., \*7.30 p.m.

Arrive à Ottawa, \*11.00 a.m., \*12.40 p.m., \*7.10 p.m., \*15.30 p.m.

Quitte Ottawa, \*8.35 a.m., \*3.30 p.m., \*5.00 p.m., \*10.30 p.m.

Arrive à Montréal, \*11.35 a.m., \*6.30 p.m., \*8.00 p.m., \*10.15 p.m.

Wagon Pullman Buffet sur le train qui part à 8.00 a.m., de Montréal, et celui de 5.00 p.m. d'Ottawa. Wagons-salons sur tous les trains entre Montréal et Ottawa.

### FAMEUX PARC ALGONQUIN

Parry Sound (Rose Pt.), Endroits sur la Baie Georgienne

Ceux qui désirent visiter les endroits ci-dessus peuvent partir de Montréal à 8.00 a.m., tous les jours excepté le dimanche. Wagon Pullman-Buffet direct sur le train ci-dessus.

### PORTLAND—OLD ORCHARD

Quitte Montréal, \*8.01 a.m., \*8.15 p.m. Arrive à Portland, \*5.45 p.m., \*6.40 a.m. Arrive à Old Orchard, \*6.32 p.m., \*7.35 a.m.

Service de wagons-lits et chars palais, entre Montréal et Portland et jusqu'à Old Orchard.

Élégant service de wagons-buffets sur les trains du jour entre Montréal et Portland.

BUREAUX DES BILLETS EN VILLE: 137, rue St-Jacques, Tél. Main 460 et 461 ou à la Gare Bonaventure

**Aliments Putréfiés**

Dans la saison chaude, il n'est pas de mois, de semaines, que les journaux ne nous rapportent des cas d'empoisonnement par des aliments putréfiés. Depuis longtemps, on a cherché la cause de toxicité de ces aliments.

En 1817, Kerner publiait un mémoire sur quelques aliments devenus vénéneux par suite de leur putréfaction; il attribuait les troubles causés par leur ingestion à un acide gras, "l'acide sébacique".

En 1826, Panum et d'autres savants démontrèrent que les matières dégagées d'une odeur putride contenant un poison d'une extrême toxicité et tel qu'il pouvait causer la mort d'un jeune chien à la dose de 0'06.

En 1848, la question prit une autre voie; un savant italien, Selmi, dans un procès sensationnel d'empoisonnement, découvrit dans des cadavres d'animaux une substance cristalline qu'il appela "ptomaine", substance éminemment toxique pour les animaux auxquels on l'injectait. On ne tarda pas alors à attribuer aux ptomaines tous les méfaits d'empoisonnement par des aliments altérés.

D'un autre côté, la présence de ptomaines dans les cadavres n'a pas manqué d'amener les savants à rechercher si les aliments frais ne contenaient pas aussi des produits nuisibles. M. A. Gautier a trouvé dans des macérations de viande fraîche une substance cristalline qu'on dénomma, par opposition aux ptomaines, "leucomaine".

On décréta alors qu'il fallait faire fi de toutes les macérations d'aliments frais et rejeter ainsi tous les bouillons de convalescence de nos grand-mères et les pots-au-feu de nos ménagères. Inutile de dire que le bon sens a eu raison de ces sentences de savants; malgré les leucomaines et les ptomaines, les bouillons et les consommés détiennent encore l'estime de beaucoup de personnes.

En général, les aliments putréfiés sont toxiques; néanmoins, nombre de gens peuvent en absorber sans ressentir aucun malaise. — Certains peuples d'Orient, les Chinois et les Arabes, n'ont-ils pas l'habitude de faire usage journalier de mets manifestement pourris? Les exemples ne manquent même pas parmi les peuples d'Europe; dans certains restaurants de grande ville, il est coutumier de servir aux consommateurs des aliments plus ou moins "avancés"; pour masquer le goût désagréable et l'odeur nauséabonde de ces aliments, les restaurateurs mettent dans leurs préparations un charbon de bois incandescent, qui absorbe les gaz putrides.

L'effroyable catastrophe de Courrières, où des mineurs ont pu vivre plusieurs jours avec de la viande de cheval pourrie, n'est-elle pas l'expérience frappante que les aliments putrides ne sont pas toujours toxiques!

Les leucomaines et les ptomaines abondaient sans conteste dans cette viande de cheval, sans causer pourtant aucun accident grave aux mineurs; ce ne sont donc pas ces substances qui sont la cause primordiale de l'empoisonnement par des aliments altérés.

Pour expliquer ces empoisonnements, il faut admettre plutôt chez certaines personnes une sorte de prédisposition à l'empoisonnement: les microbes introduits dans l'économie avec les substances absorbées jouent le rôle d'agents nuisibles.

Ce qui donne force à cette théorie, c'est que, dans tous les cas d'empoisonnement par des aliments avariés, on a trouvé toujours des espèces pathogènes déterminant, sur des cultures d'aliments frais et sains, les mêmes méfaits que des aliments altérés, des aliments putrides.

Si vous devez faire usage des aliments putrides, ayez soin de les faire bien cuire.

Dr E. MARTELLY.

N. B. — Cet article fournira matière à de justes réflexions sur les viandes avariées que les Américains déclarent officiellement avoir mises en conserves.

**Un mari ivrogne guéri.**



Une dame qui a sauvé son mari et sa maison, écrit: "J'ai pensé pendant longtemps essayer Samaria pour le guérir de ses habitudes de boire. Un jour il entra au domicile sous l'effet de la boisson après avoir dépensé son salaire de la semaine. J'ai envoyé chercher le remède Samaria et lui ai administré dans son café. Il ne m'a jamais douté de rien, et avant d'avoir arrêté de boire. Je crois sincèrement que ce remède peut guérir les cas les plus difficiles. ECHANTILLON GRATIS et pamphlet envoyés cachetés, vous donnant tous les détails, témoignages aussi que le prix. Correspondance confidentielle. Inclure un timbre pour la réponse. THE SAMARIA REMEDY CO., 23 Rue Jordan, Toronto, Ont.

Il ne faut jamais douter de rien, et avant d'avoir arrêté de boire. Je crois sincèrement que ce remède peut guérir les cas les plus difficiles. ECHANTILLON GRATIS et pamphlet envoyés cachetés, vous donnant tous les détails, témoignages aussi que le prix. Correspondance confidentielle. Inclure un timbre pour la réponse. THE SAMARIA REMEDY CO., 23 Rue Jordan, Toronto, Ont.

**LA FERME D'ÉLEVAGE DE M. ARSENE DENIS**

Comme nous le laissions entendre à nos lecteurs dans le dernier numéro de l'Album Universel, l'intérêt que nous portons à l'élevage nous a conduit, cette semaine, dans la ferme de Monsieur Arsène Denis, située à Saint-Norbert, comté de Berthier, P. Q.

Ainsi que dans la ferme dont nous parlions la semaine dernière, tout dans celle de M. Arsène Denis révèle les soins constants qu'il prodigue à ses sujets d'élevage. Le site, du reste, convient très bien au genre d'exploitation qu'a entreprise M. A. Denis, en cultivateur éclairé, qui se tient au courant des progrès de l'élevage.

Dans le milieu qui convient le plus au développement de leur race, nous remarquons tour à tour: des chevaux canadiens, des bestiaux canadiens Ayrshire (enregistrés), des moutons Costwold, Lincoln, Shropshire et Oxford (enregistrés), des cochons Yorkshire et Berkshire (enregistrés),

des volailles de toutes sortes: oies, canards, dindes bronzées, etc., etc.

Il est presque inutile d'ajouter que, non seulement M. Denis s'efforce de conserver très pures les races d'animaux qu'il soigne dans un but commercial, mais même qu'il s'applique à améliorer leurs qualités.

Le zèle et le savoir de M. A. Denis sont, du reste, reconnus, par les succès que remportent les produits de l'élevage qu'il envoie à toutes nos expositions canadiennes. Car, il est bon de le dire, M. A. Denis envoie des animaux jusqu'aux expositions de Halifax, et, faisant du patriotisme à sa façon, montre aux Canadiens-anglais de là-bas, que la province de Québec existe et progresse tout comme les autres divisions politiques du Canada.

Aussi, félicitons-nous Monsieur A. Denis des beaux résultats qu'il a obtenus dans l'élevage, et lui en souhaitons-nous beaucoup d'autres.

**La tuberculose et l'habitation**

Il y avait autrefois des champs maudits dans lesquels les animaux prenaient très souvent l'infection charbonneuse. Le génie de Pasteur découvrit dans l'humus de ces champs le bacille du charbon. Ce microbe provenait des bêtes malades enfouies souvent depuis assez longtemps et que les vers de terre ramènent à la surface; les microbes étaient de nouveau inoculés aux troupeaux qui paissaient. Cette étiologie connue, le mal a été assez aisément à combattre.

Il y a aussi des maisons maudites dans lesquelles la mortalité humaine, et principalement la mortalité par tuberculose, sont spécialement élevées. L'institution du casier sanitaire des maisons de la ville de Paris a permis de mettre ce fait en évidence. Ce service existe depuis onze ans. Voyons ce qu'il nous apprend sur la tuberculose à Paris.

En onze ans il est mort de tuberculose 101,496 personnes réparties dans 39,477 maisons. Parmi ces habitations, 820, contenant 106,308 habitants, ont fourni 11,500 décès tuberculeux. C'est-à-dire que la mortalité moyenne annuelle étant de 4,95 pour 1,000, cette mortalité s'élève à 9,834 pour les habitants de ces maisons privilégiées.

Ces maisons, dit le Dr Roux, ne sont pas habitées par des personnes fortunées, mais leurs habitants appartiennent à la même couche sociale que ceux des maisons voisines où la mortalité est moindre. Cet excédent de mortalité tient évidemment à quelques conditions spéciales qui rendent ces maisons meurtrières. Ainsi, et cela résulte aussi des constatations de M. Juilleurat, chef du bureau du casier sanitaire des maisons de Paris, la tuberculose est fortement localisée à Paris; dans certaines maisons, elle est installée à peu près à demeure et revient sans cesse.

La mortalité par maladies contagieuses autres que la tuberculose "n'est pas superposable" à la mortalité tuberculeuse. Il n'y a aucune relation entre les deux causes de décès. La mortalité tuberculeuse semble donc dépendre d'une ou de plusieurs causes différentes de celles qui président à l'éclosion et à l'évolution des autres maladies contagieuses.

On doit chercher "dans la maison elle-même" la cause ou les causes de la persistance de la maladie. Ces causes "ne sont pas extérieures", elles résident dans l'immeuble lui-même.

Tous les flots étudiés et toutes les maisons relevées, comme foyers de tuberculose présentent les mêmes caractéristiques: rues étroites, cours insuffisantes bordées de bâtiments élevés ou disposition de construction ne permettant pas aux rayons du soleil de pénétrer dans les locaux habités. En somme, manque d'aération et de soleil dans les logements; manque de soleil surtout.

Si, des maisons contaminées, nous passons à l'étude de celles en apparence plus hygiéniques, nous trouvons que dans ces maisons ce sont les concierges, les cuisinières, les habitants des étages inférieurs et, somme toute, des pièces mal éclairées qui payent le plus lourd tribut à la maladie. La tuberculose est sans doute une maladie de misère, mais elle est aussi la maladie de l'obscurité.

Le soleil est un grand agent d'assainis-

sement: il détruit en quelques heures la virulence des microbes tuberculeux. Partout où pénétreront largement l'air et la lumière, la tuberculose reculera.

On ne doit pas seulement se préoccuper de la largeur des rues, mais aussi de celle des cours intérieures.

Cette question a été traitée au Congrès international de la tuberculose, et voici quelques-uns des vœux émis à ce sujet.

Désormais, la largeur des rues et la hauteur des maisons qui les bordent doivent être réglées de telle sorte que les rayons solaires puissent, au moins quelques heures chaque jour, venir frapper les murs de face, depuis le pied jusqu'au sommet. La largeur minimum des cours intérieures doit être calculée de la même manière et donner les mêmes résultats que la largeur des rues.

Aucune pièce habitée (y compris les cuisines, les ateliers, les loges de concierges), ne pourra être éclairée et aérée que sur des rues ou des cours ayant les dimensions indiquées ci-dessus, et par des baies de section proportionnée à la surface de la pièce.

Dans aucun cas on ne doit tolérer l'habitation, même de jour, des pièces qui ne peuvent être éclairées par la lumière naturelle.

Aucune cour, destinée à éclairer et aérer des pièces habitables, ne doit pouvoir être couverte en tout ou en partie, à quelque hauteur que ce soit, par vitrage ou tout autre mode de couverture.

Ces desiderata peuvent être rigoureusement appliqués pour les constructions nouvelles, on peut s'en approcher dans les constructions anciennes et exproprier au besoin celles qui seraient par trop malsaines.

Dr L. M.

Du "Cosmos" de Paris.

**HOTEL PELOQUIN**

Les hommes d'affaires soucieux de ne point compromettre leur santé par le surmenage, devraient se souvenir que l'Hôtel Pelouquin, d'Ahuhtsic, — à une demi-heure de tramways de Montréal, dans un site charmant, — leur offre des distractions uniques, un menu et un service irréprochables. C'est un hôtel fashionable par excellence.

**"LE TRADUCTEUR"**

Journal bi-mensuel pour l'étude des langues allemande et française, est une publication que nous pouvons recommander en toute confiance à ceux de nos lecteurs qui veulent faire une étude à la fois utile et attrayante des langues française et allemande. C'est un moyen très pratique et peu coûteux de se perfectionner dans ces deux langues qu'aujourd'hui il n'est permis à personne de ne pas connaître au moins "grosso modo". Nous recommandons donc aux intéressés de demander un numéro spécimen gratuit à l'administration du "Traducteur", à La Chaux-de-Fonds, Suisse.

**CLARK'S**

**Clark's Corn Beef**

**Le boeuf salé de Clark**

Vendu en boîtes hermétiquement fermées. Le Boeuf Salé de Clark est une viande de première qualité, sans os ni parties inutilisables. Ouvrez la boîte et vous avez un mets délicieux et prêt pour la table. S'apprête très bien aussi en pâtés, etc. Procurez-vous-en dès aujourd'hui.

Wm. J. Clark, Mfr., - Montréal

**SIROP D'ANIS GAUVIN**

**Guérit:**

L'Insomnie, Douleurs de la dentition, Rhume, Toux, Coqueluche, Coliques, Diarrhée, Dysenterie.

En vente partout à 25 cents GARE AUX IMITATIONS

**Qualité — Satisfaction**

Voilà ce que nos clients reçoivent ici. Avant de faire votre choix ailleurs, venez nous voir, ou demandez notre Catalogue Gratuit.

**NARCISSE BEAUDRY & FILS**  
BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS  
212, rue St-Laurent MONTREAL

**Réparation de meubles**

Organisation toute spéciale pour réparer rapidement les ameublements de salon, sofas, fauteuils, matelas, etc., que nous remettons complètement à neuf, avec des étoffes solides et de bon goût.

Confection de Rideaux et Draperies, 20 années d'expérience à Paris.

**F. DUFOUR**  
395 Ontario Est, coin St-Hubert Tél. Bell EST 3339

Gratis Envoyez-nous votre nom et adresse pour une élégante

épinglette à châle, dorée, et un médaillon parfumé. Ces objets vous seront fournis gratuitement. Inclure 2 cents pour le poste. A dresser à la Fancy Silk Co., P. O. Box, 1829 New-York. Dopt. A. U.

# MARIAGE IMPOSSIBLE

Il m'est arrivé un accident terrible, j'ai failli me noyer. J'en suis encore tout émue. Pendant l'été, nous habitons un château aux environs d'Orléans; ma tante de Salberg est venue passer un mois près de nous avec mes deux cousines et mon cousin. Chaque fois que le temps le permet, ce sont des excursions aux environs. Ce jour-là, nous avons été à Olivet, coquet village situé sur les bords du Loiret, dont les sources se trouvent à peu de distance. On décida que l'on irait les visiter.

On loue un bateau, nous partons. C'était charmant. Nous glissons sur l'eau limpide, mollement bercée par la cadence des rames, quand mon cousin qui n'est bon à rien, s'avise de prendre les rênes du gouvernail; il imprime un faux mouvement à la frêle embarcation, qui s'incline fortement, menaçant de chavirer. Remplie d'effroi, je me lève, je perds l'équilibre, et je tombe dans l'eau. Je pousse un cri, je suffoque et je disparaîs. Cela n'a pas duré plus de deux secondes. Ensuite, je n'ai plus que de vagues impressions; je me sens saisie par les cheveux, puis plus rien, je m'étais évanouie.

Quand je repris connaissance, j'étais couchée sur un lit dans une maison étrangère; ma mère, ma tante, mes cousines m'entouraient. Lorsque j'ai ouvert les yeux, ma mère a poussé un cri de joie:

—Elle n'est pas morte; mon Dieu, merci! Regardez, docteur. Oh! que j'ai eu peur. Elle ne mourra pas?

Le docteur, un vieillard vénérable, s'est penché sur mon chevet.

—Tout danger a disparu, dit-il, laissez-la reposer, ne faites pas de bruit, demain elle pourra se lever.

—Me reconnais-tu, ma chérie? C'est ta mère.

J'ai voulu parler, impossible d'articuler un son; j'ai fait un signe de tête.

—Elle m'a comprise! s'écria ma mère: elle est sauvée! Ne parle pas, mon enfant, ne te fatigue pas, le docteur le veut; nous allons te laisser dormir.

Mes cousines sont venues me regarder l'une après l'autre et se sont retirées en marchant sur la pointe du pied.

Grâce à la chaleur du lit et aux cordiaux que l'on m'a fait prendre, je me sens beaucoup mieux. La mémoire me revient; je me rappelle comment je suis tombée, la sensation du froid désagréable qui a suivi ma chute, la suffocation, l'évanouissement. Je songe à mon sauveur, à celui qui m'a prise par les cheveux et qui m'a ramenée sur la rive, à l'être généreux qui n'a pas eu peur de risquer sa vie pour m'arracher à une mort affreuse, pour me rendre à l'affection de mes parents que j'adore, et mon cœur se remplit de reconnaissance. Je me suis assoupie en pensant à lui. Le soir, ma mère est venue me voir; elle était accompagnée de ma tante.

—Elle dort, a-t-elle dit; ne la réveillons pas. Pauvre petite, nous avons bien failli la perdre!

—Sans le dévouement de son sauveur, elle ne serait plus, a ajouté ma tante.

—C'est un hasard providentiel, a dit ma mère; il s'est trouvé là juste au moment où l'accident est arrivé: une minute plus tard, c'était fini. Je frissonne rien que d'y penser.

—A nos cris, il a compris tout de suite de quoi il s'agissait; sans hésiter, il s'est bravement jeté à l'eau.

—Quelles émotions! a repris ma mère; je me sentais défaillir, je suivais tous ses mouvements avec anxiété. Avec quelle adresse il l'a saisie par les cheveux; en quelques secondes, il l'a déposée sur la berge. Ces secondes m'ont paru un siècle. Je ne l'oublierai jamais.

Elles avaient échangé ces paroles à voix basse; elles se retirèrent comme elles étaient venues, en silence, étouffant le bruit de leurs pas.

Pendant toute la nuit, je n'ai pas dormi, je me suis remémoré les paroles de ma mère, et j'ai béni le courageux inconnu auquel je dois la vie. J'ai hâte d'être guérie pour le remercier, pour lui témoigner ma gratitude.

C'est beau, le courage; c'est la plus noble qualité de l'homme.

Le lendemain, le docteur est revenu, suivi de ma mère.

—Comment vas-tu, mon enfant? m'a demandé ma mère.

—Mieux, maman.

—Elle parle! Elle est hors de danger, docteur?

Le docteur m'a regardée, m'a posé quelques questions.

—Aucune complication à redouter, a-t-il dit; mademoiselle peut quitter cette maison.

On m'avait transportée chez des ouvriers dont la demeure est située aux bords du Loiret; aussitôt ma mère a envoyé chercher une voiture et l'on m'a ramenée au château. Le soir il y a eu grand dîner,

une véritable fête pour célébrer l'heureux dénouement de l'accident. Sans doute, j'ai été très sensible à toutes les marques d'affection que j'ai reçues, mais il a manqué quelque chose à mon bonheur: la présence de mon sauveur. Mes parents auraient pu l'inviter, il aurait dû occuper la place d'honneur. Peut-être a-t-il décliné l'invitation par excès de délicatesse? Il n'a pas été question de lui; cet oubli m'a attristé. C'est de l'ingratitude; j'avais envie de pleurer. Que doit-il penser de moi? Que je l'oublie!

Je lui prouverai que non.

Le docteur m'a ordonné quelques jours de repos. Je vais de mieux en mieux; je suis complètement remise. Je suis sortie pour la première fois avec mes cousines; mon cousin Gontran était de la partie. Ce n'est pas lui qui se mouillerait seulement le bout des doigts pour sauver un de ses semblables; il ne songe qu'à sa toilette et à fumer des cigarettes. Quel être nul!

Pendant que nous traversions Olivet, les habitants sortaient sur leurs portes; j'étais le point de mire de tous les regards; les enfants me montraient du doigt.

—C'est la mal noyée, disaient-ils, celle-là, la blonde.

La mal noyée? J'étais furieuse. J'ai prétexté de la fatigue, je suis rentrée; j'avais une migraine atroce. Je me suis couchée, il m'a été impossible de fermer l'œil. Je ne dors plus, je pense à lui. J'éprouve une admiration de plus en plus grande pour le héros modeste qui m'a retirée de l'eau. C'est un noble cœur! Est-il jeune? Est-il beau? Qu'importe! Il possède la beauté de l'âme, la seule vraie, celle qui ne trompe pas, celle qui demeure en dépit de l'outrage des ans.

Il aurait pu s'enquérir de l'état de ma santé, nous honorer d'une visite. Je comprends: il ne veut pas s'imposer, avoir l'air de quémander des remerciements. Il est fier, et je l'estime davantage.

Lorsque je mets la conversation sur son chapitre, mes parents le louent sans réserve, mais il n'est jamais question de le recevoir.

—Il a été admirable! s'écrie ma mère.

—C'est merveilleux; on me l'avait dit, je ne pouvais pas le croire, ajoute mon père.

—Il n'a pas hésité un instant! s'écrient mes cousines.

—Parbleu! dit mon cousin sur un ton dédaigneux, rien d'étonnant, c'est toujours dans l'eau, ça nage comme les poissons.

Le pauvre cousin! Je voudrais bien l'y voir! Il est incapable du moindre dévouement; il aime trop sa grotesque personne.

Débordante de reconnaissance, j'ai demandé à voir mon sauveur.

—Tu le verras, m'a dit maman, je t'y conduirai.

—Il ne peut pas venir?

—C'est à toi à te déranger, a fait remarquer ma tante en riant; c'est plus convenable.

C'est juste. Sa pensée ne me quitte plus; je peux bien l'avouer, je l'aime; je l'aime d'autant plus qu'il dédaigne de venir réclamer le prix de ses services.

Je suis en âge de me marier; une telle idée fixe me hante, je veux devenir sa femme. Pourquoi pas? Il a risqué sa vie pour conserver la mienne; je lui consacrerai mon existence. Je le dois; j'y songe sans cesse, je perds le sommeil, l'appétit.

Nos parents sont partis, j'ai rappelé à ma mère sa promesse.

—Un de ces jours, m'a-t-elle répondu sur un ton différent.

Tant d'ingratitude me révolte! Il occupe sans doute une position modeste; peut-être l'a-t-on payé? A cette supposition mon cœur se serre.

J'ai interrogé adroitement les domestiques; ils ont souri. Il n'a rien accepté, il est de ceux auxquels on n'offre pas d'argent. Tant mieux! Je respire; il est digne de mon amour: je l'épouserai. Modestie à part, je ne suis pas trop mal; je lui plairai. S'il est pauvre, je suis riche pour deux. S'il n'est pas de ma condition, il en changera le jour où il entrera dans notre famille.

J'ai résolu de faire part de mes intentions à mes parents. Je suis fille unique, ils m'adorent; avec de la persistance j'obtiendrai leur consentement; je connais leur faiblesse quand il s'agit de leur fille.

Mes parents m'ont interrogée sur le changement qui se manifeste dans toute ma personne.

—Es-tu malade? a demandé maman. Depuis quelque temps, tu es songeuse; tu maigris, tu perds tes couleurs.

—Il faut appeler le docteur! a ajouté mon père.

—C'est inutile, ai-je dit, la médecine n'a rien à voir dans mon mal.

—Qu'est-ce que cela signifie?

—Cela signifie que vous êtes des in-

grats! me suis-je récriée. Je n'ai pas encore vu mon sauveur!

—Ce n'est que cela, a dit maman, on te le montrera.

—Me le montrer! ai-je riposté, indignée; comme une bête curieuse, alors!

J'ai été éloquente, j'ai parlé de ma reconnaissance, de mes souffrances; j'ai dépeint mon amour.

Mes parents étaient stupéfiés.

—Oui, je l'aime, je n'en aimerai jamais d'autre, et je veux l'épouser!

—L'épouser! s'écria mon père.

—Tu deviens folle, dit ma mère; ce mariage est impossible!

—Impossible, et pourquoi? Parce qu'il est pauvre, peut-être? Est-ce qu'il s'est demandé si j'étais riche lorsqu'il a plongé au péril de ses jours pour me repêcher?

Je l'épouserai ou bien je mourrai, car j'en mourrai, bien sûr!

—Tu ne sais donc pas? a dit ma mère, c'est un Terre-Neuve!

ENGÈNE FOURRIER.

## Les enseignements de la bataille de Tsou-Sima

La bataille de Tsou-Sima a surtout démontré la nécessité d'un personnel très entraîné à la guerre. Au point de vue du matériel, il ne s'en est pas dégagé des principes d'une précision telle qu'ils aient été l'objet d'interprétations identiques dans les différentes flottes. Le combat de Tsou-Sima a confirmé les tendances modernes de la réunion sur le navire de combat des éléments de valeur militaire les plus forts, et a fait s'engager plus que jamais dans la voie des grands déplacements. Le Japon, l'Angleterre, l'Allemagne, la France, ont mis ou vont mettre en chantier des cuirassés de 18,000 à 19,000 tonnes; les Etats-Unis seuls hésitent encore à construire d'aussi gros navires, M. Bonaparte, secrétaire de la marine américaine, se montrant opposé à dépasser le déplacement de 16,500 tonnes déjà réalisé par les cuirassés des Etats-Unis.

En dehors de cette augmentation générale du déplacement des navires de combat, aucune marine n'a donné un développement uniforme, dans la constitution du navire, à chacun de ses éléments de puissance militaire: offensive, protection et vitesse. Si l'on examine ce qui se fait actuellement à l'étranger, on constate qu'il n'y a nullement identité de vues sur la valeur respective de chacun de ces éléments.

Il n'est pas douteux qu'il n'y ait une tendance à augmenter le calibre des canons et aussi à augmenter le nombre des canons de gros calibre. Le plus gros calibre actuellement construit ou en projet est de 305 millimètres. On trouve ce calibre sur tous les navires de ligne, aussi bien sur les cuirassés japonais que sur les anglais, américains ou français; le plus gros calibre de la flotte allemande est actuellement de 280 millimètres, mais on sait que le cuirassé allemand de 18,000 tonnes doit porter des 305 millimètres.

Le second élément de puissance, la cuirasse, est aussi fort discuté. Certains ont dit que les leçons de la bataille de Tsou-Sima semblaient permettre de réduire un peu l'épaisseur de la cuirasse de ceinture; les Anglais ne semblent pas partager cette opinion. C'est la marine anglaise qui tient la tête comme épaisseur de ceinture, alors qu'il y a quelques années on l'avait considérablement amincie; en dix ans cette épaisseur, par étapes successives, est passée du simple au double, soit de 152 millimètres à 305. L'épaisseur de la cuirasse subit une progression analogue en Allemagne, et les nouveaux cuirassés allemands auront, paraît-il, une ceinture égale à celle de leurs concurrents anglais. Quant à ce qui se fera à ce point de vue dans les marines américaine, russe ou japonaise, aucun chiffre certain n'a été donné. Pour la marine française, les dispositions concernant la protection des cuirassés projetés sont les mêmes que celles des cuirassés du programme de 1900, c'est-à-dire que la ceinture doit avoir 280 millimètres d'épaisseur.

Reste le troisième élément: la vitesse. Il n'y a pas plus d'unanimité sur lui que sur les autres, dans les différentes armées. Notre programme comportait des cuirassés de 18 noeuds et demi, on a porté leur vitesse à 19 noeuds; en Angleterre, on est allé plus loin: le "Dreadnought" devra filer 20 noeuds; par contre, la vitesse prévue des nouveaux cuirassés japonais "Satsuma" et "Aki" est, paraît-il, de 18 noeuds et un quart; le dernier cuirassé russe marchera à 18 noeuds et demi; on ne connaît pas encore la vitesse des cuirassés projetés en Allemagne et aux Etats-Unis.



10 Le meilleur remède au monde.

JOHNVILLE, N.B.

Je considère le Tonique du Père Koenig pour les Nerfs comme le meilleur remède au monde. Je souffrais d'un catarrhe et de faiblesse de nerfs. J'ai été littéralement guéri par ce remède, et je donne ce témoignage afin que d'autres pauvres affligés puissent bénéficier de mon expérience, j'étais malade depuis quatre ans et je recommande le Tonique à tous. WM. J. CULLIN.

M. J. Larose, de St-Roch de l'Achigan, Can., écrit: Je souffrais d'attaques épileptiques quand on me conseilla de faire usage du Tonique du Père Koenig pour les Nerfs. Après la troisième bouteille je constatai à mon grand étonnement que toutes traces du mal étaient complètement disparues, et que je ne pouvais craindre une rechute. Mes amis et mes voisins me croyaient condamné pour la vie à être l'esclave de cette terrible maladie. Je me fais un devoir de dire que ma guérison a été merveilleuse et qu'elle est due à l'emploi de votre Tonique. Je le recommande donc très favorablement.

**GRATIS** Un livre précieux sur les Maladies Nerveuses envoyé gratuitement à une adresse quelconque, et les patients Pauvres peuvent aussi obtenir cette Médecine Gratuitement.

Ce remède a été préparé par le Rév. PASTEUR KOENIG, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876, et il est préparé aujourd'hui sous sa direction par la

KOENIG MED. CO. CHICAGO, ILL.

En vente chez les pharmaciens, \$1.00 la bouteille 6 pour \$5.00.

Pour faire un Bon Repassage



EMPLOYEZ

## L'EMPOIS JAPONAIS



C'est un produit de qualité absolument SUPÉRIEURE

Demandez-le à votre épicier et exigez qu'il vous fournisse le véritable, emballé dans des boîtes portant une vignette de la belle Japonaise.

**EAU des CARMES BOYER**

**BOUYER**

**SOUVERAIN**

**CONTRE:**

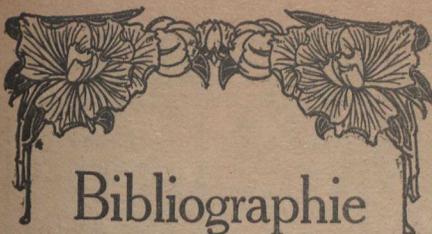
Vertiges,  
Maux de Tête,  
Évanouissements,  
Dysenterie,  
Digestions pénibles,  
Influenza, Congestions.

Agents: ROUGIER Frères, 4597, R. Notre-Dame, Montréal

**LA CURE DU DR. CHAGNON**

**CONTRE LA GRIPPE MAUX DE TÊTE, NEURALGIE, RHUMATISME, ETC. EST INFAILLIBLE**

Si votre pharmacien n'en a pas, envoyez 25c. en timbres du Canada ou des E.-U., et vous en recevrez une boîte par le retour de la malle. CHAS. B. CHAGNON, Arctic, R. I.



# Bibliographie

# Pour les agriculteurs

L'Ecole sociale chrétienne, Vogelsang. Extraits de ses œuvres traduits de l'allemand. II. Politique sociale. Préface de M. l'abbé de Pascal. 1 vol. in-12. Collection "Science et Religion" (No 360). — Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris (VIe).

L'œuvre de Vogelsang ne serait pas aperçue dans son ensemble, si l'on n'y faisait ressortir qu'à la conception chrétienne de la société correspond nécessairement la "politique chrétienne". Cet opuscule est donc la suite indispensable de celui que les mêmes auteurs ont consacré à exposer la morale et l'économie sociale d'après Vogelsang. D'où vient la décomposition sociale, comment la société peut être reconstituée, quel rôle doivent jouer dans cette reconstitution l'Etat, les éléments primaires du corps social (c'est-à-dire les corps d'états, la royauté sociale, la classe des laborateurs, la classe des artisans) puis les éléments secondaires du corps social (l'industrie, le commerce, l'armée, la noblesse, le clergé), telles sont les questions qui sont étudiées ici par l'éminent sociologue de l'Autriche catholique.

La religion Catholique en Chine, par J.-B. Piolet et Ch. Vadot. 1 vol. in-12. Collection "Science et Religion" (No 363). Prix: 0 fr. 60.—Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris (VIe).

En parcourant l'histoire des missions de Chine au XIXe siècle, on est également frappé et de la monotonie des épreuves, se renouvelant toujours avec les mêmes constances, et de l'héroïque patience des missionnaires toujours debout sous les coups répétés de l'orage. C'est néanmoins un spectacle consolant que de voir cette patience du missionnaire triompher lentement de la fourberie obstinée des mandarins. Malgré les persécutions se succédant à de courts intervalles, le nombre des catholiques en Chine a en effet passé, au cours du siècle dernier, de 200,000 à 800,000. Comment s'est accompli ce progrès? quelle part y ont eu les différentes congrégations? quel espoir donne-t-il pour l'avenir? c'est ce qu'on trouvera exposé dans cette monographie, extrêmement précise et complète, malgré sa brièveté.

La Révolution, l'Empire, La Restauration et le royaume de Naples. — Mémoires du Général Guillaume Pépé (1783-1846) publiés d'après l'édition originale par Léo Mouton, 1 in-8 écu. Prix: 5 fr. — Perrin et Cie, éditeurs.

Les Mémoires du Général Guillaume Pépé, que M. Léo Mouton publie chez l'éditeur Perrin, sont incontestablement parmi les plus mouvementés et les plus pittoresques du genre. Ils embrassent la période de la République, de l'Empire et de la Restauration. Le royaume de Naples, aujourd'hui si oublié, est le théâtre où se déroule cette existence inouïe au milieu de péripéties qui semblent découpées dans un roman d'Alexandre Dumas — Championnet, Joseph Bonaparte, Murat, dont il fut officier d'ordonnance, Suchet, Lafayette, avec les Bourbons de Naples, sont les personnages principaux au milieu desquels évolue ce militaire politique qui prépara et exécuta la révolution napolitaine de 1820. C'est une lacune dans l'épopée révolutionnaire et impériale qui se trouve comblée par ces mémoires. Outre la contribution importante qu'ils apportent à l'histoire d'Italie, c'est tout un chapitre oublié de l'histoire de France.

La Solution Libératrice (Le problème de Séparation), par Gabriel Aubray, brochure in-16. Prix: 0 fr. 60. — Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris, VIe.

Au moment où paraît le dernier Règlement d'administration, complétant la Loi de Séparation — et il y avait de bonnes raisons de ne pas parler plus tôt — M. Gabriel Aubray, armé de son savoir juridique, d'un esprit critique dont la pénétration est connue, et d'un talent littéraire qui sait donner à toute question la vie et même l'agrément, lance, dans la brochure présente, et un cri d'alarme, et des idées nouvelles de nature à émouvoir tout le monde catholique.

## HOTEL PELOQUIN

Les pères de famille, les jours de congé, devraient mener femme et enfants à l'Hôtel Pelouquin, d'Ahuntsic. Table de famille de premier choix. Ce but de promenade est un des plus beaux qu'on puisse se proposer au Canada.

## Mesurage du foin.

Vingt-cinq verges cubes de foin en veilles représentent une tonne. Chargées sur une voiture, vingt verges cubes représentent une tonne. Entassées en gerbes, 15 verges cubes représentent une tonne.

Quantité de tonnes de foin dans un meulon sur la longueur ou carré.

Multipliez la longueur en verges par la largeur, et par la moitié de la hauteur, et divisez le produit par 15. Exemple: Combien y a-t-il de tonnes de foin dans un meulon de 10 verges de longueur, 5 de largeur et 9 de hauteur?  $10 \times 5 \times 4\frac{1}{2} = 225$ , divisé par 15 = 15 tonnes.

## Meulon circulaire.

Multipliez le carré de la circonférence en verges par quatre fois la hauteur en verges, et divisez par cent, ce qui donne la quantité de verges cubes du meulon. Divisez alors par 15 pour avoir la quantité de tonnes. Exemple: Combien y a-t-il de tonnes de foin dans un meulon circulaire de 25 verges de circonférence à la base et 9 pieds de hauteur?  $25 \times 25 = 625 \times 36 = 22,500$ , divisé par 100 =, divisé par 15 = 15 tonnes.

## Pesanteur par minot.

Les chiffres de pesanteur qui suivent sont ceux du commerce au Canada. Dans certains cas, les pesanteurs légales varient quelque peu, mais généralement dans le cours ordinaire des affaires, on n'y prête peu d'attention. Afin d'éviter des malentendus, et pour simplifier les calculs, le "système Central", c'est-à-dire l'échelle de prix basée sur la livre ou sur 100 livres, se généralise.

Orge	48
Fèves	60
Sarrasin	52
Trèfle (toutes les sortes)	60
Blé d'Inde (écossé)	56
Blé d'Inde (en épis)	70
Blé d'Inde sucré	46
Lin	56
Graine de mil (commune)	50
Graine de mil (allemande)	50
Graine de mil (hongrois)	48
Avoine	32
Graine de gazon pour verger	14
Pois	60
Patates	60
Seigle	56
Sorghs	50
Graine de foin	45
Blé	60

## Rendement à l'acre.

Dans les conditions ordinaires on peut s'attendre aux rendements suivants, ces chiffres étant basés sur la qualité moyenne du sol, sur le climat, etc., de la province de Québec:

Blé d'Inde écossé	...
Blé	...
Avoine	...
Patates	...
Fèves	...
Foin	...

Tous les cultivateurs devraient tenir un compte de leurs recettes et de leurs dépenses, afin de pouvoir se rendre compte, à la fin de chaque année, des profits réalisés ou des pertes subies.

On trouve 536,200 grains de semence dans un minot de blé; 888,400 dans un minot d'orge; 16,400,000 dans un minot de graines de trèfle; 41,823,400 dans un minot de graines de mil.

Le poulailler, quelque minime qu'il soit, est toujours une bonne source de revenus.

L'apiculture donne toujours de beaux bénéfices et demande un travail extraordinaire.

Au point de vue de l'agriculture, Québec ressemble beaucoup à l'Ontario. L'été de Québec est presque semblable à celui de la province voisine, mais l'hiver y est plus long et moins variable. Par suite, on s'y occupe moins de la culture des arbres fruitiers que dans l'Ontario.

## L'agriculture dans la province de Québec.

Population, 1901	1,648,898
Nombre de fermiers, 1901	150,599
Acres de terre	218,723,687
Acres cultivés, 1900	4,704,396
Pourcentage d'acres améliorés	63 p. c.
Moyenne des fermes	111 acres

La plus grande école d'agriculture du Canada est à Guelph, Ont. Un cours abrégé

gé dure deux ans et est destiné à préparer les jeunes gens à la vie agricole.

En 1903, le Canada a exporté 229,100,000 livres de fromage, dont 228,394,482 livres dans la Grande-Bretagne, et 34,129,000 livres de beurre, dont 32,203,944 livres ont été expédiées de la métropole.

## NOTES

Depuis le 30 juin 1902 au 30 juin 1903, le nombre total des colons inscrits dans la province de Québec est de 1,553.

La chaux améliore les sols argilacés. Le plâtre de Paris, les cendres, les déchets végétaux, la paille, les feuilles, etc., sont aussi très utiles, parce qu'ils ajoutent des matières nouvelles au sol et tendent à en séparer les parcelles et à détruire leur forte cohésion.

Les guérets d'automne, dans les climats froids, exposent les sols argilacés à l'action de la neige et de la gelée, ce qui leur est très utile.

L'amélioration des machines et de l'outillage agricoles diminue le travail et augmente la production.

En hiver, les machines doivent être soigneusement mises à l'abri et tenues proprement pour empêcher la rouille, cet ennemi mortel qui peut être si facilement évité.

Le cultivateur ne doit pas oublier que la profession qu'il exerce est la plus utile et la plus civilisatrice de toutes les professions.

Le rôle de la femme, dans l'exploitation de la ferme, est très considérable.

La tenue du ménage appartient de plein droit à l'épouse de l'agriculteur.

## Pour faire grossir les citrouilles.

La citrouille repose toujours sur le côté, en règle générale, et la couronne est horizontalement découverte. Pratiquez une incision dans le coton, de manière à ce que la pluie ne puisse pénétrer dans le légume, jusqu'à la partie vide. Nourrissez deux fois par jour, à l'heure de la traite des vaches, avec du lait chaud, pendant une dizaine de jours. Ce traitement ne doit être commencé qu'à l'époque où la citrouille est à peu près aux deux-tiers de sa croissance.

## Mesurage du foin et du grain.

Dans une travée de quatorze pieds ou plus de profondeur, ou moins profonde avec du grain au-dessus, la moyenne d'un meulon de bon foin Timothy est d'à peu près cinq cents pieds cubes à la tonne. Le foin a plus de pesanteur.

Le foin fauché à l'époque de la maturité pèse moins que le foin vert. Généralement, le foin en meulon occupe un peu plus d'espace que le foin bien tassé en gerbes. Sur un échafaudage, ou dans une travée peu profonde, il faut au moins six cents pieds cubes de bon foin Timothy à la tonne. Le trèfle est beaucoup plus léger que le foin et demande une moyenne de sept à huit cents pieds cubes à la tonne, en gerbes bien tassées, ou un peu plus en monceaux de peu d'épaisseur. Le mesurage du foin est plutôt matière d'habitude.

Il y a 2,150 pouces cubes dans un minot ordinaire et 2,746 pouces cubes dans un

## JOURNAL DE LA JEUNESSE — Sommaire de la 1756ème livraison (28 juillet 1906).

Le Forban noir, par Pierre Maël. — La pêche à cheval, par Miss Chief. — La terre tourne trop vite. — Mademoiselle Olulu, par H. de Charliou. — Prestidigitation, par St.-J. de l'Escap.

Abonnements. — France: un an, 20 fr.; six mois, 10 fr. — Union postale: un an, 22 fr.; six mois, 11 fr.

Le numéro: 40 centimes.

Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

# LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal, DE LA GARE WINDSOR  
 BOSTON, LOWELL, \*9.00 a.m., \*7.45 p.m.  
 PORTLAND, OLD ORCHARD 19.00 a.m., \*7.45 p.m.  
 SPRINGFIELD, HARTFORD, - †7.45 p.m.  
 TORONTO, CHICAGO, †9.30 a.m., \*10.00 p.m.  
 OTTAWA, †8.45 a.m., \*9.40 a.m., †10.00 a.m.  
 †4.00 p.m., \*9.40 p.m., \*10.10 p.m.  
 SHELBROOKE, †8.30 a.m., †4.30 p.m., †7.25 p.m.  
 HALIFAX, ST. JOHN, N.B., - †7.25 p.m.  
 ST. PAUL, MINNEAPOLIS, \*10.15 p.m.  
 WINNIPEG, VANCOUVER, \*9.40 a.m., \*9.40 p.m.

## DE LA GARE VIGER

QUEBEC, †8.45 a.m., \*2.00 p.m., \*11.30 p.m.  
 TROIS-RIVIERES, \*8.55 a.m., \*2.00 p.m., †6.10 p.m., \*11.30 p.m.  
 OTTAWA, †8.25 a.m., †5.15 p.m.  
 JOLIETTE, †8.00 a.m., \*8.55 a.m., †2.20 p.m., †5.00 p.m.  
 ST-GABRIEL, \*8.55 a.m., †2.20 p.m., †5.20 p.m.  
 ST-AGATHE, \*8.45 a.m., \*9.15 a.m., †1.10 p.m., †1.25 p.m., †4.30 p.m., †5.35 p.m.  
 LABELLE, †8.45 a.m., †1.10 p.m., †5.00 p.m.  
 \* Quotidien, excepté les dimanches.  
 † Samedi, mardi et jeudi. ‡ Dimanche seul.  
 † Quotidien excepté le samedi. ‡ Samedi seul.  
 A. E. LA LAMONDÉ agent des passagers pour la ville  
 Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques  
 voisin du Bureau de Poste, Montréal.  
 Billets de passage pour steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

# LA TRUITE MORD BIEN

## Lac Ecorce

ET AUTRES LACS SUR LA DIVISION DE MONTFORT DU CHEMIN DE FER

# GRAND NORD DU CANADA

Les trains partent de Montréal à 9.00 hrs a.m., 4.30 hrs p.m. et 6.00 hrs p.m., tous les jours, excepté le dimanche, et à 9.15 a.m., le dimanche pour Joliette, Shawinigan Falls et les Laurentides.

Promptes connections à la Jonction de Montfort, pour le lac Seize Iles, avec le Pacifique. Les trains quittent la gare Viger à 1.25 hr. p.m. le samedi, et à 5.35 hrs p.m. la semaine.

## GUY TOMBS,

Agent Général des Passagers, Edifice de la Banque Impériale, MONTREAL

# Quebec R'y, Light & Power Co.

## LES TRAINS LAISSENT

Quebec pour les Chutes Montmorency

LA SEMAINE—Toutes les 30 minutes de 5.30 a.m. à 11.00 p.m.  
 LE DIMANCHE—6.30, 7.0, 7.30, 8.00 et 10.00 a.m. et toutes les 30 minutes de 1.00 p.m. à 11.00 p.m.

## LES TRAINS LAISSENT

Quebec pour Ste-Anne de Beaupré  
 ARRÊTANT AUX CHUTES MONTMORENCY

LA SEMAINE—6.30, 7.30, 8.30, 9.30, 10.30, 11.30 a.m., 12.30, 1.15, 2.15, 3.15, 4.15, 5.15, 6.15, 7.15 p.m., 10.15 p.m. (excepté Samedi) et 10.45 (Samedi seulement.)  
 LE DIMANCHE—6.00, 6.30, 7.00, 7.30, 8.00, 10.00 a.m., \*1.45, 2.15, 3.15, 6.15, 7.15 et 10.15 p.m.

## LES TRAINS LAISSENT

Les Chutes Montmorency pour Québec

LA SEMAINE—Toutes les 30 minutes de 6.00 a.m. à 11.30 p.m.  
 LE DIMANCHE—6.41, 9.39, 10.09, 10.39, 11.09, 11.39, 12.09 a.m., \*12.39, 1.39 p.m., et toutes les 30 minutes de 1.30 à 11.30 p.m.

## LES TRAINS LAISSENT

Ste-Anne de Beaupré pour Québec  
 ARRÊTANT AUX CHUTES MONTMORENCY

LA SEMAINE—5.30, 6.30, 7.30, 8.30, 9.30, 10.30, 11.30 a.m., \*12.30, 1.15, 2.15, 3.45, 5.15, 6.15, 7.15, et 10.15 p.m.  
 LE DIMANCHE—6.00, 9.00, 9.30, 10.00, 10.30, 11.00, 11.30 a.m., \*12.00 Midi, 1.00, 4.00, 4.30, 5.15, 9.00, et 10.15 p.m.

Pour autres informations s'adresser à

J. A. EVERELL, Surintendant

CARTES POSTALES—Si vous envoyez trois centimes en timbres, vous recevrez un groupe de seize portraits, sur carte postale. Adressez: Laprés et Lavergne, 390 rue Saint-Denis, Montréal. Département des cartes.

## Les poissons sportifs de la Floride

**Le kingfish.** — Parmi les poissons qui, comme valeur, aux yeux des pêcheurs de la Floride, suivent de fort près le tarpon, il faut mentionner le kingfish, dont la pêche est plus qu'une distraction, présentant une véritable lutte sportive. Il est de l'espèce du maquereau, pèse de 8 à 12 livres, et on le prend en général avec le tackle du tarpon et un fort poisson artificiel. Il faut aussi employer de 5 à 6 pieds de corde à guitare No 6, en manière de précaution contre ses dents. On trouve ce poisson en grande quantité sur les côtes de la Floride, n'importe où au-dessous du Fort Myers. Il est toujours à chercher quelque chose à mordre et happe tout ce qui remue ou peut entrer dans sa gueule fort gloutonne. Il faut le pêcher à la traîne.

Aussitôt qu'il aperçoit l'appât, ou s'il en soupçonne même seulement la présence, il se précipite dessus avec une rapidité égale seulement à celle d'un message télégraphique, et lorsqu'il a mordu à l'hameçon, l'impulsion donnée le fait s'élever à une hauteur de 9 à 15 pieds.

Tandis qu'il est occupé à ces merveilleux exercices d'acrobatie, laissez votre canne et votre ligne prendre une position stratégique toute désignée, car vous aurez du fil à retordre.

Quand le kingfish s'est livré à son premier saut périlleux, il retombe à son élément natif et livre combat avec des tactiques d'une rare habileté. Il plonge d'un endroit à l'autre, essaye de tous les tours et de toutes les ruses qui lui viennent en tête, et ne se rend qu'à votre adresse et à votre endurance tout à fait supérieures, après avoir toutefois enroulé autour de votre bouchot la plus grande partie de votre ligne.

**Le poisson ambré.** — Un match de lutte qui ne le cède en rien à celui auquel on s'est livré avec le kingfish a également lieu avec le poisson ambré ou l'"Amber Jack", comme on l'appelle aussi. C'est un joyeux compagnon de mer, et l'on ne saurait lui dénier la bosse de la combativité, s'il faut en croire ceux qu'il a placés parfois dans des positions difficiles. Il a de 2 à 5 pieds de long, pèse de 10 à 130 livres, et est remarquable par l'habitude qu'il a de traiter avec mépris les appâts qui ne sont pas en vie. Il prend l'appât artificiel par moments, mais il se jette avec voracité sur le mullet vivant. Ses tactiques de guerre sont rapides et diaboliques. Il possède un caractère très emporté qu'il entretient en chassant sans trêve tout poisson plus petit que lui.

**Le barracouta.** — Le barracouta est cette espèce de brochet des Antilles que les indigènes nomment "Barracuda". On le trouve communément dans les eaux du Sud et en grande abondance sur les deux côtes de la Floride, dans la baie de Corpus Christi et le long des côtes du Mexique et de la Californie. Sa longueur, dans les eaux de l'extrême-Sud, atteint jusqu'à 11 pieds; il est plus petit cependant dans le golfe du Mexique. Il est très vorace, possède le tempérament d'une hyène qui aurait soudain perdu la raison, et offre un mets agréable à la plupart des palais, mais dans le milieu de l'hiver seulement. Car il faut bien remarquer que de nombreux poissons pullulent dans les eaux de ce golfe et présentent un grand agrément aux sportsmen, en tant que pêche, mais sont fort mauvais à manger. Certaines espèces, telles le poisson ambré et le barracouta, sont causes de rébellions intestines chez le pêcheur gourmand, et d'autres produisent des éruptions de la peau.

Mais comme chaque localité sait distinguer les poissons qu'on peut manger impunément, le touriste en Floride n'a qu'à s'en rapporter à l'appât local du soin de guider le sien en toute sécurité. Essayez du mullet comme appât pour le barracouta. Ayez votre nègre, votre tackle et votre bateau à harpon tout prêts, et voyez bien que rien ne vous manque.

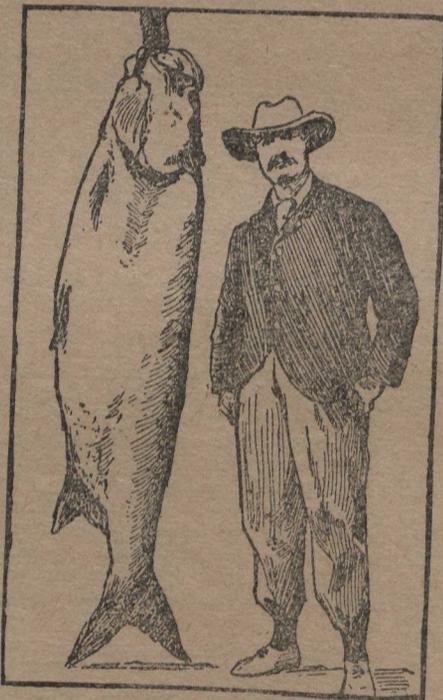
Le barracouta happe l'appât avec glouglou et prend immédiatement le chemin de Vera-Cruz. Votre première sensation est une terrible secousse et vous apercevez votre ligne gagner la large avec une telle rapidité que vous croiriez avoir accroché un torpilleur. Ce poisson est apte à troubler la plus sainte béatitude; au moment où vous croyez pouvoir l'amener, votre doigtier se trouve soudain chauffé à blanc par le violent passage de la ligne, votre moulinet crie, la forte canne plie comme un roseau: en un mot, c'est une véritable vie d'enfer pendant quelques minutes encore.

**Le bonefish.** — Sur les côtes de la Floride, sur les bancs qui se trouvent à proxi-

mité de Key-West, et sur certains points de la côte ouest de la Floride, au sud de Port-Charlotte, on rencontre un poisson qui a su se gagner le respect des pêcheurs les plus expérimentés. C'est le bonefish. Ceux à qui il a été donné de se rencontrer avec lui disent que la lutte est terrible, qu'il est aussi endurant qu'un blaireau et qu'il sait à merveille prendre ses élan. Il est dépourvu de dents et sa bouche toujours ouverte suggère l'idée d'une partie de passe-boule; quant à son corps, il ressemble à celui du merlan. Son poids varie de 2 à 12 livres, et il entretient sa force physique en happant des mouches de sable sur le rivage, à marée montante. Ce genre de nourriture contribue évidemment à entretenir son agilité, car si jamais poisson a frétille, c'est bien celui qui nous occupe. Il se montre très timide et ne mordra pas à l'appât, s'il voit bouger le bateau ou ceux qui l'occupent. L'équipement qui convient le mieux est une canne très forte en bambou, un bon moulinet multiplicateur, 600 verges de ligne à neuf fils et des hameçons montés sur racine extra forte.

Tenez-le bien avec cela et vous aurez un passe-temps tel que ceux dont les vieux pêcheurs à la ligne aiment à se souvenir.

**Le ladyfish.** — Le ladyfish ne doit pas être confondu avec le bonefish, bien qu'on lui donne quelquefois ce nom. Il en est bien différent, une fois qu'il s'agit de le capturer. Ce poisson est plein de vie, saute avec une grande rapidité et éprouve un réel plaisir à faire voyager plusieurs centaines de verges de votre ligne, quand vous n'employez qu'un engin léger. Il a des reflets argentés qui sont presque aussi brillants que ceux du tarpon. Il pèse de 2 à



Tarpon de 132 lbs, pris à la ligne

16 livres et abonde dans les courants de la Floride. Il offre un sport agréable quand on est monté finement, et beaucoup d'entre eux nous demanderont bien vingt minutes avant de se laisser finalement prendre.

**Le crevallé.** — Le "Jackfish", qui est le "crevallé" et qui porte aussi le nom de "cavally", est de prise fort intéressante dans presque toutes les eaux de la Floride. Il ressemble, au physique, à la perche, bien qu'il soit beaucoup plus gros. Sa couleur est d'un magnifique jaune de perche. Il sait aussi bien lutter contre une monture légère.

**Le rovallo.** — Les pêcheurs indigènes de la côte prennent un poisson qu'ils appellent le "rovallo", et dont l'apparence générale est assez semblable à celle du brochet. Ces poissons pèsent de 4 à 14 livres, et offrent une grande résistance. Ils prennent de beaux élan, et quand ceux-ci sont terminés, ils se laissent prendre stupidement, comme l'ombre des cours d'eau du nord, en faisant un saut final qui arrache au pêcheur un cri d'excitement.

Le "rovallo" vaut son pesant d'or pour son adresse et le don qu'il a de vous agacer. Aussi, gaffez-le, même s'il pèse moins de 10 livres, ou bien autrement il faut vous préparer à jouer avec lui pendant un espace de temps indéterminé.

**Le redfish.** — Certains pêcheurs éprouvent avec le redfish ou le channel-bass autant de difficultés qu'avec le tarpon. On en trouve beaucoup dans les eaux du Sud.

Il semble qu'il soit toujours muni d'un télescope, car il sait voir un ennemi à des distances incroyables. Son poids varie de 2 à 36 livres. Quand il ne pèse qu'une demi-livre, on l'appelle le bass-écouler. Le channel-bass arrivé à sa grosseur normale est de couleur sombre teintée d'un rouge-cuir qui s'intensifie et pâlit dans des teintes graduées, quand ce poisson meurt.

**Espèces différentes.** — Je crois avoir déjà dit qu'il existe une grande variété de poissons dans les eaux de la Floride. J'ai vu des pêcheurs amener jusqu'à neuf espèces différentes dans des prises consécutives effectuées au même endroit. Le "pompano" se rencontre communément dans toutes les parties de la péninsule. Il montre également un goût très prononcé pour les mouches de sable et une grande animosité à l'endroit du pêcheur à la ligne. Le "grupper", appelé aussi "gruper" et "garoupha", est brun, tacheté de rouge et quelques-uns d'entre eux ont les nageoires jaunes. Ils offrent tous une ressemblance de tête avec la face humaine, une ressemblance horriblement frappante. Ils sont gros et épais; on les prend avec de légers tackles, et leur chair est très comestible. Il y a aussi le "mangrove snapper", qui est d'un vert foncé et rouge sous le ventre. Il court le long des rivages de la Floride du Sud.

Le "snapper rouge" se confine aux eaux profondes où, par les mauvais temps, il s'arrange à vous faire prendre une bonne dose de mal de mer, tandis que vous êtes à sa poursuite. Le "maquereau espagnol" abonde ici également. Le "stingaree", qui n'est autre que le "stingray". Il est porteur d'une queue en fouet capable de faire du mal à un pêcheur novice trop familier. Le seul point par lequel le stingaree se rend quelque peu recommandable est qu'il est à peu près aussi gai qu'une petite ville de province et trop fatigué pour trouver à redire quand on le tire sur le rivage.

La "raie du diable" est un poisson dont il est préférable de ne pas s'occuper. Ce monstre ressemble à une chauve-souris géante, possède quelques verges de queue, qui l'aident à se diriger, et sa préoccupation principale semble être de chercher à se rendre aussi laid que possible. Le "cuttlefish" et le "saw-fish" sont de dimensions aussi grosses que le requin, et possèdent des dispositions peu recommandables aux personnes qui ne sont plus à l'état sauvage.

Il existe beaucoup d'espèces de requins, dont l'appât pour le nègre qui nage semble être à peu près pareil chez tous. Le "murrey" est un autre poisson de la Floride, qu'il vaut mieux connaître par les récits qu'en ont faits les voyageurs plutôt que de tenter sa rencontre. Il est très rouge et offre l'aspect d'une violente attaque de rougeole. Il est vicieusement rusé, sortant rapidement parfois de sous le rebord d'un lit de corail pour venir vous amputer une jambe ou vous découper une marque de fabrique sur une autre partie quelconque de votre personne. Il affecte la forme d'une anguille, possède des dents qui lui sortent un peu de partout, et quant à sa combativité, elle rend sa mort plus souvent recherchée qu'atteinte.

**Le jewfish.** — Le jewfish est le chimpanzé des mers profondes. Il possède la grâce d'une truie à laquelle viendraient se joindre la stupidité et la paresse d'une vieille mule. Il a environ 4 pieds de longueur en moyenne, 3 pieds d'épaisseur et 5 pieds de tour de taille. Il pèse 600 livres, a mauvais caractère, une moralité douteuse, et ouvre une gueule semblable à un parapluie. Son intérieur pourrait facilement englotir le contenu d'un fourgon de bagages. Personnellement, j'ai à en vouloir au jewfish, et mes lecteurs comprendront aisément mon attitude réservée à son égard dans la biographie que je trace de ce poisson, quand ils sauront que j'eus un jour avec un de ces animaux une aventure que je suis loin d'oublier, mais qu'à aucun prix je ne voudrais narrer.

Il est d'autres poissons aussi, et de plus petits, dans les eaux chaudes du Sud. Ils offrent un grand amusement sportif, quand on les attaque avec de bons engins. Parmi ces animaux qui savent se rendre intéressants à la poursuite des pêcheurs, nous avons le merlan, le mullet, le margate, la brème, le porgie, le grunt, le bass noir, l'angel-fish, la méduse, le turbot, le sergeant-fish, le hind, le hog-fish, et d'autre menu fretin.

Ils demandent tous des appâts divers.

Les guides locaux vous diront que tel appât ou tel autre est très en faveur dans telle ou telle région. Il est bon de prendre note de ces indications, autant qu'on peut

Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite avec les  
**POUDRES ORIENTALES**  
les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.  
Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédiée franco par la poste sur réception du prix.  
Dépôt général pour la Puissance.

L. A. BERNARD, 1882 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL  
Aux E.-U.: Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

## DUPUIS FRERES

### Département du tailleur pour Dames

Les costumes que nous voyons sur les cartes qui nous arrivent pour la saison prochaine diffèrent du tout au tout de ceux de l'automne dernier.

Quelques modèles que nous sommes déjà à reproduire sont exceptionnellement gracieux, ils donnent un certain relief à la souplesse, à la beauté naturelle des formes.

La mode, que l'on recherche toujours malgré ses caprices, présente cette saison une quantité de détails particuliers qui font que les élégantes qui exigent un costume s'adaptant parfaitement à leur taille préféreront le faire faire sur mesure.

Bien que la saison d'automne ne soit pas ouverte, nous sommes déjà prêts et nous invitons cordialement les dames à venir visiter notre rayon de la confection. Nous exhibons un choix considérable de tissus nouveaux pour costumes et manteaux, y compris:

Drap Vénitien,  
Drap Amazone,  
Broad Cloth,  
Drap Satin,  
Tweeds de fantaisie,  
Serge Vénitienne, etc.

Notre artiste, dont la réputation n'est plus à faire, sera encore cette saison à la disposition de la clientèle distinguée dont il a su mériter l'encouragement.

## DUPUIS FRERES

LE GRAND MAGASIN A RAYONS DE L'EST

441 à 449 rue Sainte-Catherine Est

## Le Congélateur "Blizzard"

Est par excellence le meilleur congélateur à bon marché, en vente. Son



bas prix est dû exclusivement à la construction simple du mécanisme opératoire. Ce

mécanisme est à action unique, c'est-à-dire qu'il tourne simplement sur lui-même. Ce congélateur ne le cède en rien, quand on le compare à tout autre congélateur,

quant aux particularités pratiques de son fonctionnement facile; quant à l'économie, à la commodité de s'en servir et aussi quant à la satisfaction des résultats.

9 grandeurs, de 1 pinte à 14 pintes.  
Prix spécial aux lecteurs de l'Album Universel. 2 pintes, \$1.90

Beauvais Freres  
316 RUE ST LAURENT

## Tue les Punaises

une application du Poison Liquide de LYONS suffit. Coute 25c. le gros flacon. Votre argent remis s'il ne donne pas satisfaction. Chez les marchands

les vérifier, car la température des eaux varie le long de la côte et dans les rivières, et parfois les poissons s'accoutument d'appâts différents dans les diverses eaux du Sud.

**La pêche au flotteur.** — Tous les plaisirs de la pêche à la ligne, en Floride, ne se bornent pas à la pêche à la traine. La pêche au flotteur et à la plombée sont souvent employées par les plus fervents adeptes de ce sport. Les docks de la Floride sont aujourd'hui peuplés, de bonne heure le matin et le soir, de touristes pêcheurs à la ligne — hommes et femmes — qui se livrent à la pêche par pure récréation; mais ils sont devenus si habiles dans ce sport qu'ils finissent par le prendre au sérieux tout aussi bien que le font les pêcheurs à qui des centaines de cours d'eau sont des plus familiers. Parmi ces habitués des stations balnéaires d'hiver en Floride, l'exercice est plus ou moins oisif, c'est une distraction, mais peu à peu force leur est d'apprécier davantage les joies du pêcheur à la ligne bien entraîné, qui fouette les cours d'eau, de sa ligne, six heures durant, par une chaleur torride.

**Sheephead.** — Le "sheephead" est un poisson très délicat à manger. Il ressemble à la perche, sauf qu'il porte des bosses aux épaules. Ses dents sont exactement semblables à celles du mouton, et c'est de là, du reste, que lui vient son nom. Il se nourrit de coquillages qu'il brise sous ses mâchoires. On le rencontre au pied des jetées, à l'ombre de vieux arbres, partout enfin où il sait pouvoir trouver les petits morceaux dont il se montre très friand. C'est un mangeur très vorace, et il faut le ferrer avec force aussitôt que l'on sent la touche. Comme appât, employez de petits crabes ou les pattes de gros crabes. Dans des conditions favorables, c'est par centaines qu'on peut les capturer.

Fendu par le milieu et grillé, le sheephead est un plat des meilleurs. La truite de mer est aussi de prise facile auprès des docks et des jetées. Une ligne de fond et un bouchon de couleur très vive; un parasol, un pliant, une bonne pipe et toute la journée pour rêver, c'est tout ce qu'il vous faut pour pêcher en Floride.

Adapté de l'anglais de H. W. Wack, Par H. R. Woestyn.

(La pêche moderne)

**LE COURRIER DE L'OUEST**

Organe des Canadiens-français de l'Ouest.

Le seul journal publié en langue française à l'ouest de Winnipeg. Publié tous les jeudis à Edmonton. Contient des descriptions du pays, nouvelles des colonies canadiennes et une foule d'informations sur l'Ouest canadien. Contient un "Coin Féminin", rédigé par Magali.

Abonnement, \$1.00 par an.

Adresse: "Le Courrier de l'Ouest", Edmonton, Alberta.

Sommaire du numéro de LA REVUE HEBDOMADAIRE du 28 juillet.

Envoi, sur demande, 8, rue Garancière, Paris, d'un numéro spécimen et du Catalogue des primes de librairie (26 francs de livres par an).

**Partie littéraire.**—Ernest Daudet: Souvenirs de l'Emigration (1804-1807). De Varsovie à Hartwell (d'après des documents inédits). — André Lichtenberger: Histoire de Boo, mon chat. — Emile Ripert, L'Exposition coloniale de Marseille. — Madeleine D...: Poésies. — Ernest Tissot: André Gladès. — A. Villeroy et F. Lepage: Roman: Une Destinée (IV). — Jacques Lacour-Gayet: Un Historien de l'armée. — Jean Chantavoine: Chronique musicale. — Les faits de la semaine, etc., etc.

L'Instantané, partie illustrée de la Revue Hebdomadaire, tiré chaque semaine sur papier glacé, peut être relié à part à la fin de l'année. Il forme deux volumes de 300 pages.

Pour tous les abonnés de notre revue, 15 francs par an au lieu de 20, payables en deux semestres de 7 fr. 50.

**LE VOICI**

Le véritable remède contre les rhumes opiniâtres et recommandé par tous les médecins, c'est le BAUME RHUMAL.

**LES GRANDS MUSICIENS**

**ECOLE ROMANTIQUE ALLEMANDE**

(Suite)

Schubert, François, — 1797-1828, — né à Vienne.

Musicien doué d'un charme poétique tout particulier, a surtout excellé dans les mélodies ou lieder dont beaucoup sont célèbres, comme le "Roi des Aulnes", l'"Ave Maria", la "Sérénade", la "Jeune Religieuse", l'"Adieu", "Marguerite"...

Il a produit aussi de la musique de chambre et de piano appréciée, dans laquelle il se montre aussi prolifique que dans ses mélodies il est concis.

Un autre musicien poète du même temps fut Chopin. Tour à tour chevaleresque, élégiaque, passionné, il n'est jamais franchement gai; c'est un rêveur maladif, un triste exilé, doué d'une attraction singulière; c'est l'Alfred de Musset de la musique.

Chopin, Frédéric-François, — 1810-1849, — né près de Varsovie, au village de Zelazowa-Wola.

Grand virtuose et célèbre compositeur; n'a écrit que pour le piano, sauf un Trio et une Polonaise pour piano et violoncelle, dont la partie de violoncelle fut arrangée par Franchomme. Ses oeuvres possèdent un charme mélancolique et une exquise poésie qu'on chercherait vainement chez tout autre auteur. Il a laissé deux Concertos, deux Sonates (l'andante de la deuxième, c'est la fameuse Marche funèbre), et une quantité de Polonaises, Mazurkas, Valses, Nocturnes, etc., plus une remarquable collection d'Etudes; environ quatre-vingts numéros d'oeuvres, connus de tous les pianistes.

Bien que la France fût sa patrie d'adoption, bien que sa famille fût d'origine française, je n'hésite pas à le classer, en raison de ses affinités, dans l'école romantique allemande.

Inversement, bien que Meyerbeer soit né à Berlin (1791), bien qu'il ait étudié avec Vogler, je le range, comme Gluck, dans l'école française, où il a trouvé sa voie définitive et sa gloire. Mais je reconnais qu'aussi bien pour Chopin que pour Meyerbeer on peut penser autrement que moi.

Alors apparut un grand génie germanique :

Schumann, Robert, — 1810-1856, — né à Zwickau, Saxe.

Ce n'est guère avant l'âge de vingt ans qu'il entreprit des études sérieuses avec l'idée de faire de la musique sa carrière; jusque-là il était destiné au droit, qu'il était censé apprendre à Leipsick, puis à Heidelberg, où, en vérité, il ne suivait que les cours de philosophie, consacrant au plaisir le reste de son temps. Ce manque d'études élémentaires et techniques faites en temps voulu, c'est-à-dire pendant la jeunesse, se trahit dans son style par l'indécision et le vague des formes, ainsi que par de nombreuses incorrections; ses oeuvres ne sont pas, en général, solidement charpentées, bien équilibrées; son orchestration est un peu grise, manque de force et d'éclat, de lumière. Ces légères réserves faites, on doit admirer profondément la poésie intense et intime qui se dégage de ses moindres productions. Son génie rêveur ne le portait pas vers le théâtre; il s'y est pourtant essayé, notamment dans "Manfred" et dans "Geneviève", mais avec peu de succès. Ses titres à la gloire sont le délicieux oratorio: le "Paradis et la Péri", ses deux recueils de Mélodies, trois Symphonies, un superbe Quintette et un Quatuor (tous les deux en mi bémol), pour piano et instruments à cordes, et beaucoup de pièces pour piano, dont les plus connues sont les Etudes symphoniques, les "Scènes d'enfants", les "Davidsbundlers", les "Novellettes", le "Carnaval", etc.

Il est mort fou dans une maison de santé près de Bonn.

Il avait épousé une remarquable pianiste, Clara Wieck, qui, après sa mort, a continué à faire connaître sa musique.

Liszt, Franz, — 1811-1886, — né à Reiding, Hongrie.

Il fut d'abord pianiste, le plus extraordinaire et le plus prestigieux qui ait jamais existé, et improvisateur des plus étonnants; cédant au goût du temps, il composa alors de nombreuses Fantaisies, Arrangements ou Paraphrases sur les opéras à la mode, hérissés de difficultés tellement vertigineuses que lui seul pouvait alors tenter l'exécution.

(A suivre)

**HOTEL PELOQUIN**

Les jardins de l'Hôtel Pelouquin, d'Ahun-tic, sont une véritable merveille, surtout à cette époque de l'année, tout fleuris qu'ils sont. A une demi-heure de tramways de Montréal, tout le monde devrait les voir.

Pour calmer vos nerfs et stimuler votre énergie, en un mot, pour vous tonifier, prenez

**UN BON BAIN TURC** A notre établissement modèle

Le local des bains turcs est ouvert de 7 a. m. le lundi jusqu'à dimanche midi, (jour et nuit.)



Le grand bassin est en usage tous les jours de 7 heures du matin à 9.30 heures du soir.

**BAINS LAURENTIENS, TURCS et de NATATION** Angle Craig et Beaudry

**CARTES D'AFFAIRES** — Profession Commerce Industrie

<p><b>Avocats</b></p> <p><b>J. O. Fournier, L. L. L.</b> AVOCAT BUREAU: 80 St-Gabriel TEL. BELL MAIN 4400 RÉSIDENCE: 208 Cherrier TEL. BELL EST 2982</p>	<p><b>Photographe</b></p> <p><b>SUCH &amp; CO.</b> 251 Ste-Catherine Est Photographies à prix réduits. Ouvert e Dimanche.</p>
<p><b>HURTEAU &amp; GIBEAULT</b> Tél. Main 2619 56, rue Notre-Dame Est</p>	<p><b>Assurances</b></p> <p><b>STEWART &amp; MUSSEN</b> Tél. Bell Main 5189 Edifice Alliance</p>
<p><b>Jos. R. Mainville, L.L.B.</b> BUREAU: Edifice "La Presse" Rue Saint-Jacques TEL. MAIN 977 LE SOIR: Coin Rachel et Av. de l'Hotel de Ville TEL. EST 2645</p>	<p><b>Chaussures</b></p> <p><b>RONAYNE BROS</b> 485 rue Notre-Dame Ouest</p>
<p><b>L. R. Montbriant</b> ARCHITECTE, A.A.P.Q. Mesureur et Evalueur No 230 rue St-André Montréal.</p>	<p><b>Auvents et Tentes</b></p> <p>"SONNE" AWNING, TERT &amp; TANPAULIN CO. Tél. Bell Main 727 329 rue Craig Ouest</p>
<p><b>Pianos, Orgues, Musique</b></p> <p><b>LEACH PIANO CO.</b> Up 998 2440, rue Ste-Catherine</p>	<p><b>Entrepreneurs-Contracteurs</b></p> <p>TEL. EST 3644 RÉSIDENCE TEL. EST 1296 <b>T. Lessard</b> Ci-devant Lessard &amp; Harris Ingénieur mécanicien, Plombier et poseur d'appareils à eau chaude 191 RUE CRAIG EST MONTREAL</p>
<p><b>Nouveautés</b></p> <p><b>A. LAMY</b> Tél. Est 2552 830, rue St-Denis</p>	<p><b>Auvents et Tentes</b></p> <p>TEL. EST 4036 <b>A. Carrière</b> PEINTRE de Maison et d'Enseignes, Décorations et Tapissage 851 rue St-André, Montréal.</p>
<p><b>Articles de Sport</b></p> <p><b>T. COSTEN &amp; CIE</b> Tél. Main 2856 48, rue Notre-Dame Ouest</p>	<p><b>Entrepreneurs-Contracteurs</b></p> <p>FÉLIX LABELLE THÉODULE LESSARD <b>Labelle &amp; Lessard</b> ENTREPRENEURS GENERAUX Bureaux: 71a St-Jacques TEL. BELL MAIN 2996</p>
<p><b>Pharmacien</b></p> <p><b>SYLVIO MOISAN</b> Est 4739 421, rue St-Laurent</p>	<p><b>Latreille &amp; Frère</b> CONTRACTEURS EN PIERRE 129 rue Mitchison, Montréal</p>
<p><b>Entrepreneur de Pompes Funèbres</b></p> <p><b>L. THERIAULT</b> Tél. M 1399-3514 161-18 St-Urbain, 237 Centre</p>	<p><b>Lacasse Rousseau</b> INGENIEUR ELECTRICIEN Gérant 55 rue St-François-Xavier MONTREAL. The Canada Electric Co.</p>
<p><b>Ferronnerie</b></p> <p><b>L. J. A. SURVEYER</b> Tél. Main 1914 6, rue St-Laurent</p>	<p><b>Brouillet &amp; Lessard</b> CONTRACTEURS EN BOIS 79 1/2 rue Ste-Elizabeth, Montréal</p>
<p><b>Doreurs, Argenteurs, Nickeleurs, etc.</b></p> <p><b>MONTREAL PLATING CO.</b> Tél. Bell Est 2576 414 rue St-Laurent</p>	<p><b>Jos. Daniel</b> CONTRACTEUR EN BRIQUES 140 rue Sherbrooke, Montréal</p>
<p><b>Tapis nettoyés</b></p> <p>HAMMOND'S CARPET BEATING WORKS Tél. Bell Up 1445 245a rue Bleury</p>	<p><b>Peintres d'Enseignes</b></p> <p>Phone Est 1105 Spécialité: Lettrage de Voitures <b>LAFOND &amp; COUTURE</b> Anciens employés de A. Gird &amp; Cie. PEINTRES D'ENSEIGNES No. 1380, Boulevard St-Laurent, MONTREAL</p>

**Poudre à Laver Chinoise**

EST LA MEILLEURE POUDRE SUR LE MARCHÉ. DOUCE AUX MAINS, MOUSSEUSE ELLE NETTOIE PARFAITEMENT et PARFUME le LINGE

**ESSAYEZ-LA**

Vous pouvez vous procurer une boîte d'une livre chez n'importe quel épiciers pour 5 cts en présentant le coupon ci-joint.



CE COUPON VAUT 5 CENTS  
I LITRE A 10 CTS  
SI PRÉSENTE A VOUS AVOTIER EPICIER

## VIEILLES MAISONS, VIEUX PAPIERS

L'érudit et charmant conteur G. Lenôtre publie une nouvelle série de ses "histoires du temps passé" qui obtiennent toujours un si vif succès. Nous en détachons un récit particulièrement touchant... Le citoyen Villirouët, traduit devant le tribunal révolutionnaire, allait être condamné et guillotiné. Il fut sauvé par la tendresse passionnée de sa femme : LA CITOYENNE VILLIROUËT.

AU bout d'un mois, il fallut se séparer; la citoyenne Villirouët était mise en liberté; le proscrit, conduit à l'Abbaye, devait y attendre sa comparution devant la Commission militaire. L'heure de la crise approchait. Ces tribunaux d'exception passaient pour être "aussi impitoyables que le peloton d'exécution". Que faire? Trouver un avocat, d'abord. Victoire avait l'adresse de plusieurs: Chauveau-Lagarde, Cotelle, d'autres encore, aussi habiles. Elle tardait, pourtant. Un matin, comme elle était encore au lit, l'idée lui vint d'écrire aux juges pour implorer leur pitié. Ecrire? Ils ne liront pas la lettre. Si elle allait les voir? Des militaires? Elle ne sera pas reçue. S'ils la reçoivent, ils l'éconduiront au premier mot, avant qu'elle ait pu plaider la cause de son mari... Plaider? Mais c'est cela l'inspiration! Elle plaidera, elle plaidera elle-même devant le tribunal. Et, tout aussitôt, la voilà marchant à grands pas dans la chambre, commençant sa harangue. Dès que l'heure le lui permet, elle court à l'Abbaye, fait part à son mari de son projet; lui, toujours confiant dans le pouvoir de sa bonne fée, approuve:

—Je te préfère à tous les avocats; si tu as le courage de plaider ma cause, je suis sauvé!

Elle rentre, commence d'écrire son plaidoyer; mais le lui laissera-t-on prononcer? Il faut obtenir l'autorisation du rapporteur de la Commission. Elle s'informe; c'est un jeune officier de trente-deux ans, le capitaine Vivenot. Elle est chez lui, trouve un homme extrêmement froid, impénétrable. Il paraît surpris de la démarche:

—Madame, ce que vous me demandez est contraire à l'usage.

—Mais ce n'est pas contraire à la loi; j'ai toujours fait pour mon mari ce que mon cœur et mon devoir m'ont inspiré. Aujourd'hui, il est accusé, je le défends; cela paraît simple.

L'officier s'incline, concédant que, "pour sa part, il n'y voit pas d'inconvénient".

Autre visite au général Catholle, président du tribunal. Il habitait l'École Militaire. Comme Victoire s'indignait de la cruauté des lois de fructidor, "lois de sang, dignes du règne de Robespierre", le général répondit d'un ton glacé:

—Nous ne sommes pas pour les apprécier, mais pour les appliquer.

Elle avait d'autres émotions, plus cruelles. De l'Abbaye, où elle se rendait chaque jour, elle revenait terrifiée; trois des compagnons de captivité de son mari, trois émigrés comme lui, étaient passés devant le tribunal; tous trois avaient été condamnés à mort; elle les a vus partir pour la plaine de Grenelle... Et ses meilleures amies, charitablement, la détournent de son projet. A quoi bon se faire illusion? La Villirouët est perdu sans ressources; pourquoi se compromettre inutilement, se donner en spectacle? Victoire, pourtant, héroïquement, s'obstine; elle travaille aux Archives, compulse le "Bulletin des Lois", les messages du Directoire; pénètre au Châtelet, où siège la Commission, et assiste à l'une des audiences pour se familiariser avec l'aspect de la salle et l'étiquette du tribunal. Elle est brisée de fatigue et de fièvre quand le jour fatal arrive enfin.

C'était le 23 mars, veille de Pâques. La séance devait commencer à onze heures et demie. Victoire se leva à six heures; à huit heures, elle était à l'Abbaye pour embrasser son mari et fortifier son courage, au risque d'affaiblir le sien propre. Elle rentra, fit sa toilette, se coiffa d'un bonnet de crêpe blanc, revêtit une robe de mousseline basinée à grandes manches, serrée à la taille par une écharpe flottante d'organdi; elle prit un potage et avala un oeuf pour nettoyer sa gorge toujours enrouée depuis les raouts de M. Saint-Denis. Enfin, elle monta en fiacre, avec son amie Mme Artaud, pour se rendre au Châtelet. En approchant du pont au Change, elle aperçut, de loin, l'accusé, qu'une forte escorte amenait, et, du coup, elle pensa défaillir.

Dans la salle, s'entassait une foule. Victoire, le cœur serré, la gorge sèche, gagna la place qu'on lui désigna, en face d'une table où l'on avait mis de l'encre, des plumes et du papier: l'assistance se bousculait pour mieux voir cette femme en blanc, toute petite, qui pénétrait au banc de la défense; les habitués échangeaient des réflexions:

—Elle a l'air d'une première communiant.

—Oh! comme elle a les yeux rouges!

—C'est qu'elle a tant pleuré!

Elle n'avait pas pleuré; elle brûlait de fièvre. L'instant qu'elle redoutait plus que

tout autre était celui où s'ouvrirait la petite porte des accusés pour livrer passage à son mari, entre les gardes; par deux fois, pour la préparer à ce choc, Mme Artaud, assise près d'elle, lui souffla:

—Du courage, j'entends les soldats!

Deux fois encore, Victoire crut qu'elle allait s'évanouir, qu'elle ne pourrait pas... Elle se raidit pourtant, et, comme l'accusé n'arrivait pas, elle eut le temps de se remettre.

Le voici, enfin! Grand tumulte: vingt gardes l'accompagnent, dont deux lui tiennent les bras. On le fait asseoir sur une chaise, en face du tribunal. Il est à trois pas de sa femme, qui le voit de profil. Lui, la cherche des yeux, l'aperçoit, sourit. Les juges paraissent: ils sont sept; grande tenue, longues moustaches, sabres traînants. Ils prennent place, et le général Catholle, président, commande le silence.

L'interrogatoire commence. La Villirouët répond avec calme: le rapporteur lit ses conclusions. Un des juges interpelle le secrétaire:

—Ce malheureux ne peut pas se défendre tout seul; je ne vois point de défenseur.

Le secrétaire fait un geste et désigne Victoire:

—Le voici.

—Ah! poursuit l'autre, en aura-t-elle la force?

Hélas! elle n'en savait rien. Son cœur battait. Toute anxieuse, elle pria, pria tout bas, s'efforçant de rassembler ce qui lui restait de courage, tâchant de ne pas penser. Et, tout à coup, elle entend qu'on parle d'elle.

—Quel est ton défenseur officieux? demanda à l'accusé le président.

—C'est ma femme, répondit-il.

Alors, se tournant, Catholle, de sa voix glacée, s'informe:

—Avez-vous quelque chose à dire?

—Oui, fait-elle en se levant.

Et, prenant ses feuillets, elle commence:

—"Citoyens juges".

Sans trouble apparent, elle s'excuse d'abord de sa témérité; puis, venant à la question, elle expose que son mari n'a jamais émigré, qu'il est resté caché à Orléans, malade... Elle entame, ensuite, le point de droit, discute les lois, les dates; peut-être la regardait-on plus qu'on ne l'écoutait; le silence planait, aussi absolu que si la salle, bondée pourtant, eût été entièrement vide. Elle n'osait détourner ses regards de son papier, craignant de lire, sur le visage des juges, la sévérité ou le parti-pris; elle ne se risquait pas non plus à regarder son mari, de peur de s'attendrir. Vers la fin seulement, après avoir terminé la question de droit, elle se hasarda à lever les yeux pour la première fois... De grosses larmes coulaient sur ses joues du président; ses collègues avaient tous la tête baissée, "comme des gens très affectés"; un d'eux s'essuyait les yeux avec ses poings; elle-même, en ce moment, faillit éclater... mais elle se reprit et attaqua sa péroraison:

—Vous êtes pères, époux, et il n'y a aucun de vous qui ne soit sensible à la voix de la nature. Vous ne voudriez pas que, sans aucun avantage pour la patrie, le meilleur des ménages soit désuni, que le plus doux des liens soit rompu, que des enfants restent orphelins. Vous êtes justes, vous ne voulez pas immoler une victime innocente. Vous connaissez les droits du malheur, droits aussi sacrés que ceux de la vertu même; et, puisque vous m'avez permis de le défendre, mon mari ne peut être sacrifié!

Elle se tut: sa plaidoirie avait duré quarante-deux minutes. Aucun bravo, aucun battement de mains: le silence continuait, étouffant, angoissé; le président lui-même, le front bas, hésitait à prendre la parole; on distinguait, sous sa moustache et sur ses joues, ce mouvement des muscles qui dénote une émotion comprimée; enfin, se dominant:

—Avez-vous, dit-il à l'accusé, quelque chose à ajouter à ce qui vient d'être dit? Sur la réponse négative, il reprit:

—En ce cas, vous allez vous en retourner à l'Abbaye, car c'est l'usage.

Alors, la Villirouët se leva, salua les juges et vint vers sa femme, à laquelle il tendit les bras; de ce coup, toute l'assistance éclata: c'était peut-être le dernier embrassement des deux époux; allaient-ils être séparés pour toujours? Elle tenait son mari serré contre elle, et, nerveusement, sanglotait. La foule pleurait; les gardes eux-mêmes se détournèrent, les yeux gros; ils emmenèrent pourtant l'accusé; les juges s'étaient retirés pour délibérer: leur Conseil dura une demi-heure, une demi-heure d'anxiété pour Victoire. Avait-elle touché juste? Pouvaient-ils ac-

quitter? Que ferait-elle, si elle entendait tomber le mot terrible?... Elle projetait d'ameuter le peuple, de recommencer son plaidoyer dans les carrefours... Une voix, soudain, lui dit à l'oreille:

—Acquitté!

C'était le secrétaire qui précédait les juges rentrant en séance. Le président lut, d'une voix forte:

"Considérant... Considérant... L'acquiescement est prononcé à l'unanimité..."

On n'entendit rien de plus; une clameur de triomphe, les applaudissements éclatèrent:

—Bravo! Tant mieux!

Le général se dressa, menaçant:

—Vous n'êtes point ici au spectacle; vous ne pouvez ni approuver ni désapprouver nos jugements...

Mais sa voix rude tremblait, sa grosse moustache était toute frémissante, et il ajouta, bonnement:

—Je reconnais, cependant, que tout ceci est bien touchant et bien propre à émouvoir...

Les curieux, entassés, de nouveau s'étaient tus; Victoire, debout, s'adressa aux juges.

—Croyez, citoyens, dit-elle, simplement, que ma reconnaissance égale mon bonheur.

Aussitôt, on se rue vers elle; perdue dans la foule, elle cherche à échapper à l'ovation tumultueuse; mais, maintenant que l'audience est levée, la houle enthousiaste grandit, tourne en disputes:

—On ne la voit pas!

—Vous la masquez!

—Qu'on la mette sur une table, que nous la voyions à notre aise!...

Un homme du peuple, les poings sur les côtes, tout contre elle, répète:

—C'est bien joli, ce que vous venez de faire là; dame! oui, c'est bien joli. Ah! la brave femme!

Les juges, descendus de l'estrade, la complimentent; tous demandent à l'embrasser; elle resta une heure avec eux, tandis que le secrétaire expédiait la copie du jugement; on la lui remit enfin; elle monta en voiture. Sur le quai, une foule, en haie, l'acclama; beaucoup se lancèrent derrière le fiacre jusqu'à l'Abbaye; tous les habitants du quartier s'étaient massés sur la petite place, devant la prison. Quand elle parut, exultante, au bras de son mari délivré, ce fut un grand cri de joie:

—Ah! les voilà ensemble; quel bonheur! Vivez longtemps! Soyez toujours heureux!

Le même peuple les aurait hués s'ils étaient passés tous deux sur la charrette des condamnés...

On dina chez Mme Artaud, rue Poupée. Victoire était brisée de fatigue, sans voix.

Le soir, elle prit avec son mari, pleurant de joie, le chemin de la rue Marceau; pour la première fois, elle marchait à son bras dans Paris, sans crainte des espions. Quand ils se trouvèrent seuls, elle lui dit:

—Mon ami, je puis mourir, à présent; j'ai connu le bonheur!

Le lendemain, jour de Pâques, dès l'aube radieuse, une députation des dames de la Halle se faisait annoncer. La première prit Victoire dans ses bras, l'enleva de terre, lui posa un baiser sur chaque joue et la repassa aux autres; elles lui offrirent un bouquet et lui adressèrent ce compliment:

—Ma belle amie, voilà des fleurs qui sont aussi naturelles que votre cœur.

En triquant avec elles, Mme de la Villirouët songeait aux "tricotieuses" de jadis... Et, comme elle se félicitait des juges:

—Les juges! Laissez donc! gronda une commère. Il en a péri d'aussi innocents que votre mari!

Cette visite fut le prélude de bien d'autres; durant une décennie, la petite Bretonne fut l'idole de Paris: les journaux publièrent ses hauts faits, on la mit en petits vers, en complaintes, en chansons; la citoyenne Bonaparte l'invita à déjeuner.

Le succès ne la grisa pas. Du jour où elle eut reconquis son mari, on n'entendit plus parler d'elle. Elle mourut à Lamballe, le 12 juillet 1813: elle avait quarante-six ans. M. de la Villirouët lui survécut pendant trente-deux ans. A l'époque de la Restauration, il reçut la croix de Saint-Louis, méritée par ses services personnels sans doute, mais aussi, dit l'exposé, "parce qu'il dut la liberté et la vie à l'énergie et au courage de son épouse, de glorieuse mémoire".

C'est la seule croix, certainement, qui fut jamais décernée "pour fait d'amour conjugal".

G. LENOTRE.

## Quelques faits au sujet des couvertures de plancher

Une des couvertures de plancher le plus hygiénique est la natte de Fibre Hofi.

Faite de pure fibre végétale.

Rien ne saurait lui être comparé pour chambres à coucher, crèches et chambres de malade.

Baucoup de personnes préfèrent les Nattes de Fibre Hofi aux tapis de laine, surtout pour les chambres à coucher et les pièces où l'on se tient.

Cette natte est à l'épreuve des mites, des microbes et d'autres parasites.

Elle est molle, chaude, ne ramasse pas la poussière, elle ne prend pas de mauvaise odeur ou de germes morbides, et ne se fendille pas.

On peut s'en servir des deux côtés, car le dessin est le même à l'endroit et à l'envers.

On peut coudre les morceaux ensemble et la clouer comme un tapis ordinaire.

Ne se fendille, ni ne casse, ni ne devient glissante.

Réduit de 46 cts à 32 cts, de 55 cts à 36 cts, de 75 cts à 52 cts et de 85 cts à 60 cts la verge.

Faite en dessins et couleurs s'harmonisant aux décorations d'aujourd'hui.

RENAUD, KING  
& PATTERSON

Coin des rues Guy et Ste Catherine.

## Si vous souffrez

d'Ulcères

Varices

Eczema

"Jambe de Lait"

ou de toute autre maladie de la peau

ECRIVEZ-NOUS.

Nos conseils ne vous coûteront absolument rien. Nous pouvons vous aider et le ferons volontiers.

The Dr Wilson Medical Co. 204 rue St-Jacques

## Librairie DEOM

47, Ste-Catherine Est

Vient de paraître

## Jeanne d'Arc

Magnifique volume illustré de nombreuses gravures, cartes et plans, de 380 pages, relié. ✕ ✕ ✕ ✕ ✕

Prix, - - 25 cts

Un Livre

que chaque ménagère devrait posséder

"LA FABRICATION DOMESTIQUE DES LIQUEURS"

Écrivez aujourd'hui pour une COPIE Gratis

Arthur A. BEAUPRE, 1372 Ste-Catherine, Montréal

### Calmez ces douleurs



Une seule application de **NERVOL**

sera suffisante pour guérir  
Maux de Dents,  
Maux de Tête, Névralgies,  
Sciaticque, etc.

En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franc de port sur réception de **25c**  
**John T. LYONS**  
8 Bleury, Montréal



### CIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

De New-York au Havre-Paris, (France)

Départ chaque jeudi, à 10 heures a. m.

- \*LA TOURAINE.....août 23
- \*LA SAVOIE.....août 30
- \*LA PROVENCE.....sept. 6
- \*LA LORRAINE.....sept. 13
- \*LA TOURAINE.....sept. 20
- \*LA SAVOIE.....sept. 27

\*Paquebots à deux hélices.  
Génin, Trudeau et Cie, agents généraux pour le Canada, No 22 rue Notre-Dame Ouest, Montréal.

### Solution de Biphosphate de Chaux

DES FRÈRES MARISTES  
32 ANS DE SUCCÈS



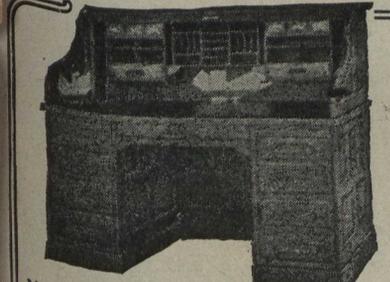
Cette solution est un excellent fortifiant; elle est très efficace pour combattre la consommation. Ceux qui en font usage pendant un certain temps, en obtiennent des effets excellents.

Employée pour combattre les bronchites, elle donne toujours de très bons résultats; pour mieux dire, guérison complète si on en fait usage à temps et de la manière indiquée dans le prospectus.

A peu près toutes les maladies de poitrine proviennent du manque d'aliments phosphatés. La Solution de Biphosphate de Chaux des Frères Maristes, qui est très riche en phosphate de chaux, a pour effet de combattre ces sortes de maladies.

Cette Solution est un aliment précieux et nécessaire aux enfants qu'une croissance rapide épuise. Elle n'est pas moins avantageuse aux personnes qui pendant l'été digèrent mal et n'ont pas d'appétit, etc.

On trouve la Biphosphate de Chaux des Frères Maristes chez les principaux pharmaciens du Canada et des Etats-Unis. — Dépositaires Généraux, HURTUBISE & CIE, 20 rue St-Alexis, Montréal.



### MEUBLES DE BUREAUX

Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de  
tous les MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES, et EDIFICES PUBLICS.  
Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût.

Si vous avez en vue quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratis.

**CANADA OFFICE FURNITURE CO.,**  
221, rue St-Jacques, Montréal  
Tél. Bell Main 1691



Il doit y avoir quelq'avantage, 300,000 personnes emploient le clavigraphie

**Smith Premier**  
**Wm. M. HALL & CIE,** 236 Notre-Dame Ouest  
Telephone Main 212

Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties.  
Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé)  
182, St-Denis, Montréal

## DE - CI DE - LA

Pour la morale. Trucs de spirites.

En France, la Ligue contre la licence des rues fait beaucoup parler d'elle depuis quelque temps; elle bataille de nouveau fermement et semble décidée à gagner la partie.

Comme quelqu'un demandait à M. Bé-ranger où il voulait "pratiquement" en arriver, il répondit ceci:

"A obtenir, comme en Angleterre et en Amérique, qu'une Société comme celle que j'ai fondée soit, de par la loi, autorisée à poursuivre directement en justice les faits attentatoires à la morale."

Voilà une ligue qui aura fort à faire.

Les veilleurs de nuit à Colmar.

Il existe encore à Colmar un vieil usage: celui des veilleurs de nuit; mais il a ses détracteurs, et on tente de le faire passer, comme tant de vieilles choses, au rebut et à l'oubli; mais la Société des Veilleurs se défend, et vient de publier un rapport sur ses opérations pendant un mois — janvier 1906 — elle a trouvé, ou, du moins, ses fidèles employés, cent trente et une portes ouvertes, qui ont, par leurs soins, été refermées.

Cela prouve que les gens sont distraits à Colmar comme ailleurs, et des distractions

Dans les manifestations spirites, il y a bien des supercheries qui expliquent très simplement des faits trouvés extraordinaires par le spectateur ignorant... des ficelles du métier.

C'est ainsi qu'avec une baudruche préparée au phosphore, qu'on tient sous son habit et qu'on gonfle peu à peu, on obtient un spectre extraordinaire.

Quand on se fait ligotter sur une chaise, il suffit de placer les bras d'une certaine façon pour sortir, au moment voulu, des liens les plus étroits.

Avec un crayon qu'on tient entre les dents, on apprend très bien à écrire dans l'obscurité sans rompre la chaîne.

Dans ces choses-là, comme dans toutes, il n'y a que la foi qui sauve.

Les écoles en Chine.

La Chine sort de son immobilité tant de fois séculaire.

On va fonder des écoles dans tout l'empire.

On adoptera un programme d'enseignement nouveau. Les jeunes Chinois, désireux de voyager à l'étranger pour s'instruire, recevront des subsides.

Encore quelques années, et les Chinois



L'ESPÉRANCE CHRETIENNE

de ce genre sont dangereuses pour la sécurité publique, dit la Société, pour soutenir le maintien des veilleurs.

Ménager la chèvre et le chou...

C'est-à-dire agir selon le lieu, le temps, et pourvoir à deux inconvénients contraires...

Ce proverbe tire son origine d'une question faite à des enfants pour les accoutumer à réfléchir et à trouver des expédients. Voici la question: Un homme a un bateau fort petit, dans lequel il faut qu'il passe un loup, une chèvre et un chou, mais l'un après l'autre. Lequel des trois prendra-t-il le premier? Si c'est le loup, voilà le chou en proie à la chèvre! S'il prend le chou, le loup étranglera la chèvre. Prendra-t-il la chèvre? Ce sera toujours le même embarras pour le voyage suivant; et pendant qu'il viendra chercher ce qu'il aura réservé pour le troisième, ou la chèvre ou le chou seront mangés. Il y a cependant un moyen, c'est de prendre d'abord la chèvre seule; le chou reste avec le loup, qui n'y touche pas. Au second voyage, on prend le chou et l'on ramène la chèvre, à la place de laquelle on fait passer le loup, qui, étant à l'autre bord auprès du chou, n'y fera aucun tort. Alors, le maître revient, reprend la chèvre restée seule et ménage ainsi la chèvre et le chou.

auront sans doute une loi sur l'enseignement obligatoire.

L'adresse des aveugles.

Les aveugles, bien souvent, à force d'études patientes, deviennent plus adroits que les gens qui y voient clair. En Pensylvanie, on est parvenu à faire courir et sauter des aveugles.

Dernièrement, un aveugle fit un saut en longueur de 15 pieds; un autre, un saut en hauteur de près de 6 pieds.

Il est vrai que pour eux la peur du vide n'existe pas, et ils ont toujours cette appréhension de moins que les voyants.

Le péril vert.

Après la Belgique, la Suisse part en guerre contre l'absinthe. Dans le canton de Vaud, une pétition contre le "péril vert" est revêtue d'une dizaine de mille signatures. A Genève, une pétition ayant le même objet a été signée par 34,700 personnes sur une population de 150,000 habitants. Les signataires appartiennent en majorité au beau sexe; cependant, il faut signaler le sexe fort pour 9,430 signatures.

Ce qui prouve que ce sont surtout les femmes qui se plaignent et qui ont à souffrir de l'absinthe que prennent les hommes.

### UN BON DESSERT

demande de bons ingrédients. Vous ne réussirez jamais à faire un bon dessert avec des essences inférieures. Les Essences Culinaires de JONAS doivent leur vogue sans cesse croissante, au choix rigoureux des matières premières, à leur parfaite distillation et à leur qualité supérieure invariable. Exigez toujours les Essences de JONAS.



Henry Jonas & Cie,  
389 et 391 Rue Saint-Paul

### MADAME

VOUS POUVEZ NETTOYER ET POLIR

avec votre poêle et vos ustensiles de cuisine

La Mine Grasse et le Poli pour Métaux



Plus promptement qu'avec tout autre produit en vente

La Mine Grasse **OZO**

Donne un lustre très brillant et doux, empêche les poêles de rouiller, polit rapidement; est la seule qui ne sèche pas.

Le Poli pour Métaux **OZO**

Est l'extrait le plus populaire pour nettoyer et polir les ustensiles de cuisine, enseignes en cuivre, nickel, etc. Il n'égrotte pas, il ne contient ni benzine, ni pétrole, ni acides.

Demandez ces produits et exigez qu'on vous fournisse les véritables

The OZO Co. Limited, Montreal.

### FERDINAND MORETTI

TAILLEUR FASHIONABLE

IMPORTATIONS DIRECTES d'Europe, des étoffes les plus nouvelles et de la plus indiscutable élégance

COUPE GARANTIE

Téléphone Bell MAIN 2681

1658 rue Notre-Dame (2 portes de la cote St-Lambert)



### Si vous voulez

vous procurer ce qu'il y a de plus

Nouveau et de plus Chic

EN FAIT DE Merceries à des prix modiques

VENEZ ME VOIR

**M. BEAUPRE**  
282 rue Ste-Catherine Est, MONTREAL.

### VER SOLITAIRE

TENIFUGE LANCTOT Guérison Assurée

Spécifique incomparable dont l'emploi est général et presque exclusif dans plusieurs Hôpitaux du pays.— Le TENIFUGE ne requiert aucun traitement préalable, il se donne le matin à jeun—douze capsules sont une dose.— La bouteille \$1.00 franco, par la poste.—Ecrivez pour pamphlet descriptif gratuit.

HENRI LANCTOT, Pharmacien  
Pharmacies 672 rue St-Laurent et 299, rue St-Laurent, Montréal

## Maison de poupée

La mort récente d'Ibsen, mort que nous avons annoncée, a fait de nouveau parler des oeuvres du grand dramaturge Scandinave.

Il est donc d'actualité de reproduire ici la scène la plus dramatique de "Maison de poupée", le chef-d'oeuvre populaire d'Ibsen.

Nora, pour se procurer l'argent nécessaire à la guérison de son mari, s'est adressée à une sorte d'aventurier et lui a remis en garantie un billet revêtu d'une fausse signature. Son créancier, croyant la tenir, exerce sur elle des manoeuvres de chantage.

Krogstad. — Excusez-moi, madame Helmer...

Nora pousse un cri et se relève à moitié. — Que voulez-vous ici?

Krogstad. — La porte d'entrée était entr'ouverte. Quelqu'un aura oublié de la fermer.

Nora, se relevant. — Mon mari n'est pas à la maison, monsieur Krogstad.

Krogstad. — Je le sais.

Nora. — Alors..., que voulez-vous?

Krogstad. — Vous dire un mot.

Nora. — A moi?... (Bas aux enfants.)

Allez chez Anne-Marie. Quoi?... Non, le monsieur étranger ne veut pas faire de mal à maman. Quand il sera parti, nous nous remettrons à jouer.

(Elle conduit les enfants dans la chambre à gauche et referme la porte derrière eux.)

Krogstad. — Madame Helmer, auriez-vous la bonté d'user de votre influence en ma faveur?

Nora. — Comment? Que signifie?... Krogstad. — Voudriez-vous avoir la bonté de faire en sorte que je garde ma modeste place à la banque?

Nora. — Que voulez-vous dire? Qui songe à vous l'enlever?

justice; mais, à l'instant, tous les chemins me furent fermés. Je débutai alors dans les sortes d'affaires que vous savez; il fallait bien trouver quelque chose, et j'ose dire que je n'ai pas été plus mauvais que d'autres. Maintenant, je veux sortir de là. Mes fils grandissent. A cause d'eux, je dois recouvrer autant de considération que possible. Ce poste à la Banque était pour moi le premier échelon. Et voici que votre mari veut m'en faire descendre et retomber de nouveau dans la boue.

Nora. — Mais, au nom de Dieu, monsieur Krogstad, il n'est pas en mon pouvoir de vous venir en aide.

Krogstad. — C'est la volonté qui vous manque; mais j'ai des moyens pour vous forcer à agir.

Nora. — Vous n'allez pourtant pas raconter à mon mari que je vous dois de l'argent?

Krogstad. — Hum! et si je le faisais?

Nora. — Ce serait honteux de votre part. (Avec des larmes dans la voix.) Ce secret, qui est ma joie et ma fierté, il l'apprendrait d'une si vilaine manière... pour vous. Vous m'exposeriez aux plus grands désagréments...

Krogstad. — Vous n'auriez que des désagréments?...

Nora, vivement. — Ou faites-le, plutôt; c'est vous qui en pâtirez le plus; mon mari verra alors quelle espèce d'homme vous êtes, et vous serez bien sûr de perdre votre place.

Krogstad. — Je viens de vous demander si ce ne sont que des désagréments de ménage que vous craignez?

Nora. — Si mon mari apprend la chose, il voudra, naturellement, payer sur-le-champ; et, alors, nous serons débarrassés de vous.

Krogstad, faisant un pas vers elle. — Ecoutez, madame Helmer..., ou vous n'avez

Krogstad. — Et, bien entendu, vous l'avez fait tout de suite; car cinq à six jours s'étaient à peine écoulés que vous me rapportiez la quittance avec la signature de votre père. Et, alors, la somme vous a été livrée.

Nora. — Eh bien, oui! N'ai-je pas fait mes paiements avec exactitude?

Krogstad. — A peu près. Mais, pour revenir à ce que nous disions tantôt... C'étaient là, sans doute, des temps difficiles pour vous, madame.

Nora. — Oui, c'est vrai.

Krogstad. — Votre père était très malade, je crois.

Nora. — Il était mourant.

Krogstad. — Il est mort peu après?

Nora. — Oui.

Krogstad. — Dites-moi, madame Helmer, vous souviendriez-vous, par hasard, de la date de la mort de votre père? Je veux dire du quantième du mois?

Nora. — Papa est mort le 29 septembre.

Krogstad. — C'est exact. Je m'en suis informé. Et voilà pourquoi je ne m'explique pas (Il tire un papier de sa poche) certaine particularité.

Nora. — Quelle particularité? Je ne sais pas...

Krogstad. — Ce qu'il y a de particulier, madame, c'est que votre père a signé le reçu trois jours après sa mort.

Nora se tait.

Krogstad. — Pouvez-vous m'expliquer cela?

Nora continue à se taire.

Krogstad. — Il est évident aussi que les mots: "2 octobre" et l'année, ne sont pas de l'écriture de votre père, mais d'une écriture que je crois reconnaître. Enfin, cela peut s'expliquer. Votre père aura oublié de dater la signature et quelqu'un l'aura fait au hasard avant d'avoir appris sa mort. Il n'y a pas grand mal à cela. La chose essentielle, c'est la signature elle-même. Elle est bien authentique, n'est-ce pas, madame Helmer? C'est bien votre père qui a écrit son nom là?

Nora. (Après un court silence, elle relève la tête et le regarde d'un air provocant.) — Non, ce n'est pas lui. C'est moi qui ai écrit le nom de papa.

Krogstad. — Savez-vous bien, madame, que c'est là une confession dangereuse?

Nora. — Pourquoi cela? Sous peu, vous aurez votre argent.

Krogstad. — Une question, je vous prie. Pourquoi n'avez-vous pas envoyé le papier à votre père?

Nora. — C'était impossible. Papa était si malade. Si j'avais demandé sa signature, j'aurais dû lui déclarer à quoi l'argent était destiné. Mais je ne pouvais pas lui dire, dans l'état où il se trouvait, que la vie de mon mari était menacée. C'était impossible.

Krogstad. — Il aurait mieux valu, en ce cas, renoncer à ce voyage.

Nora. — Impossible. Ce voyage devait sauver la vie de mon mari. Je ne pouvais pas y renoncer.

Krogstad. — Mais, ne vous êtes-vous pas dit que vous commettiez une supercherie à mon égard?

Nora. — Je ne pouvais pas prendre cela en considération. Je me souciais bien de vous! Je ne pouvais pas vous souffrir à cause de toutes les froides raisons que vous me donniez, quoique vous sussiez que mon mari était en danger.

Krogstad. — Madame Helmer, évidemment, vous n'avez pas eu une idée bien nette de ce dont vous vous êtes rendue coupable. Je puis seulement vous affirmer que l'acte qui a causé la perte de toute ma situation sociale n'était pas plus criminel que celui-là.

Nora. — Vous? Voudriez-vous me faire croire que vous auriez fait quelque chose de courageux pour sauver la vie de votre femme?

Krogstad. — Les lois ne se préoccupent pas des motifs.

Nora. — En ce cas, ce sont de bien mauvaises lois.

Krogstad. — Mauvaises ou non..., si je montre ce papier à la justice, c'est d'après elles que vous serez jugée.

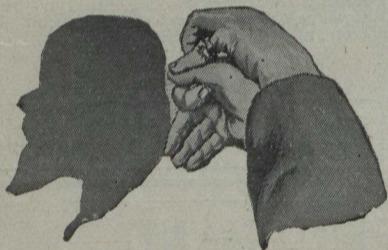
Nora. — Je n'en crois rien. Une fille n'aurait pas le droit d'épargner à son vieux père mourant des inquiétudes et des angoisses? Une femme n'aurait pas le droit de sauver la vie à son mari? Je ne connais peut-être pas à fond les lois; mais je suis sûre qu'il doit être écrit quelque part que des choses pareilles sont permises. Et vous n'en savez rien? vous, qui êtes avocat? Vous me paraissez peu habile comme homme de loi, monsieur Krogstad.

Krogstad. — C'est possible. Mais des affaires comme celles que nous traitons ensemble..., vous admettez, n'est-ce pas, que je m'y entende? Bien. Faites, maintenant, comme il vous plaira; ce que je puis vous affirmer, c'est que, si je suis chassé une seconde fois, vous me tiendrez compagnie.

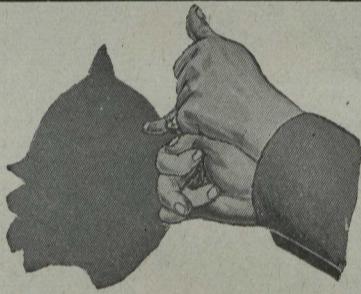
Il salue et sort.

HENRIK IBSEN.

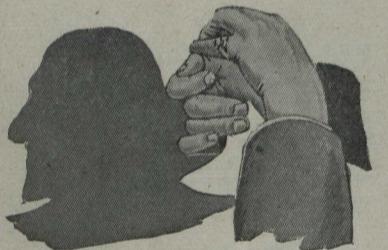
## OMBRES CHINOISES



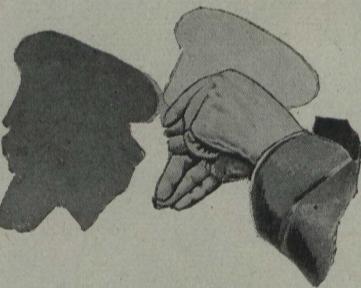
LORD SALISBURY



BISMARCK



M. GLADSTONE



ALEXANDRE III,  
Père de Nicolas II, de Russie

Krogstad. — Oh! c'est inutile de jouer l'ignorante. Je sais, maintenant, à qui je dois d'être chassé.

Nora. — Mais je vous assure...

Krogstad. — Enfin, en deux mots: il est encore temps, et je vous conseille d'user de votre influence pour empêcher cela.

Nora. — Mais, monsieur Krogstad, je n'ai aucune influence. Comment pouvez-vous croire que j'aie un pareil pouvoir sur mon mari?

Krogstad. — Oh! je connais votre mari depuis que nous avons été étudiants ensemble. Je ne crois pas monsieur le directeur de la Banque plus ferme que d'autres hommes mariés.

Nora. — Si vous parlez avec dédain de mon mari, je vous mets à la porte.

Krogstad. — Madame est courageuse.

Nora. — Je ne vous crains plus. Une fois le nouvel an passé, je ne tarderai pas à me libérer.

Krogstad, se dominant. — Ecoutez bien, madame: si cela devient nécessaire, je combattrai pour garder mon petit emploi, comme s'il s'agissait d'une affaire de vie et de mort.

Nora. — En effet, cela en a tout l'air.

Krogstad. — Ce n'est pas seulement à cause du revenu; ce n'est pas là l'important. Mais il y a autre chose... Enfin, je vais tout dire. Vous savez naturellement, comme tout le monde, que j'ai commis une imprudence, il y a un bon nombre d'années.

Nora. — Je crois en avoir entendu parler.

Krogstad. — L'affaire n'est pas venue en

pas de mémoire, ou aussi vous ne connaissez guère les affaires. Il faut que je vous mette un peu au courant.

Nora. — Comment cela?

Krogstad. — A l'époque de la maladie de votre mari, vous êtes venue chez moi pour emprunter douze cents écus.

Nora. — Je ne connaissais personne d'autre...

Krogstad. — Je promis de vous procurer la somme.

Nora. — Et vous l'avez procurée.

Krogstad. — Je promis de vous procurer la somme à certaines conditions. Mais vous étiez, alors, si préoccupée de la maladie de votre mari, et si pressée d'avoir l'argent du voyage, que je crois que vous ne fîtes guère attention aux détails. Voilà pourquoi il n'est pas de trop de vous les rappeler. Eh bien! je promis de vous procurer l'argent contre un reçu que j'écrivis.

Nora. — Oui, et que je signai.

Krogstad. — Bien. Mais, plus bas, j'ajoutai quelques lignes par lesquelles votre père donnait sa garantie. Ces lignes, il devait les signer.

Nora. — Il devait, dites-vous? Il l'a fait.

Krogstad. — J'avais mis la date en blanc; cela voulait dire que votre père devait indiquer lui-même la date de la signature. Vous vous souvenez de cela?

Nora. — Oui, je crois, en effet...

Krogstad. — Là-dessus, je vous ai remis le reçu, que vous deviez envoyer par la poste à votre père. C'est ainsi que cela s'est passé, n'est-ce pas?

Nora. — Oui.

## Le Secret DE LA PERFECTION DU BUSTE ET DE LA TAILLE

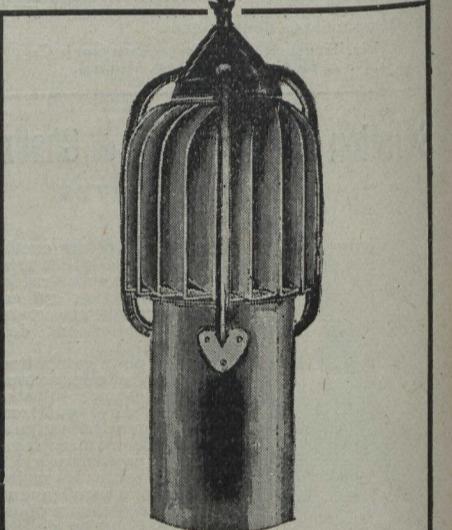
**Envoyé Gratuitement**

Le Système Corsine Français de Mde Thora pour développer le buste est un traitement domestique simple, garantissant le buste de six pouces; il remplit aussi les parties creuses du cou et de la poitrine. Il est employé depuis plus de 20 ans par les principales artistes et les dames de la société. Livre contenant des renseignements complets

envoyé gratuitement. Il est très bien illustré de dames photographiées avant et après avoir employé Corsine. Toute lettre absolument confidentielle. Incluez deux timbres et votre adresse.

Madame Thora Toilet Co., Toronto, Ont.

## Ventilateur Aeolien



CE VENTILATEUR a établi sa supériorité sur tous ceux qui ont été soumis au public. Il a établi, par des essais qui en ont été faits, son adaptabilité à la ventilation des grandes bâtisses, de cabinets, des voûtes d'églises, des écoles, des manufactures, des étuves, etc. Il est pourvu intérieurement d'une vis à ailes, au moyen de laquelle un courant d'air continu est établi.

Le caractère distinctif de ce ventilateur est que le pouvoir moteur n'est pas seulement produit par le plus léger courant d'air, mais encore par la différence de température à l'intérieur et à l'extérieur de la bâtisse.

Tout ventilateur est garanti donner entière satisfaction.

Catalogue illustré envoyé gratis sur demande

**T. LESSARD**

Ci-devant de Lessard & Harris

SEUL MANUFACTURIER

Plombier et Poseur d'Appareils de Chauffage

191 rue Craig Est, Montréal

En face du Champ-de-Mars

Donnez-nous votre commande immédiatement pour votre nouveau

**Complet d'été**

et vous serez certain d'être servi à temps, car nous venons de recevoir nos importations de

Tweeds et Etoffes Nouvelles

**J. N. LEFEBVRE**

MARCHAND-TAILLEUR

Coin Amherst et DeMontigny

Tél. Est 4906

**Fourneau "Pilot" en acier de Walker**

Incomparable comme poêle de cuisine. Se fait avec ou sans Réserveur, Tablettes ou Réchaud.

Venez les voir. Demandez catalogues

Soul Agent

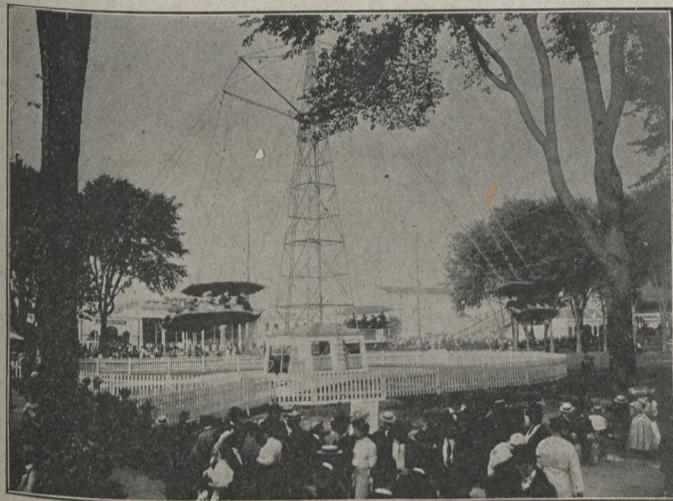
**HUDGER GRAVEL,**

22 à 28 Place Jacques-Cartier, — MONTREAL —

Téléphones Bell, Magasins, - Main 641  
Bureaux, - Main 512  
Après 6 p.m. Est 2314  
Tél. Marchands 694

# LE PEUPLE S'AMUSE AU "DOMINION PARK"

JADIS, et le terme est devenu synonyme d'autocratie licencieuse, d'où les protestations indignées qu'il soulève au sein de nos démocraties, on avait accoutumé de dire: "Le roi s'amuse". Cette



Les canots aériens

parc, après avoir payé les modestes dix cents d'entrée. Du kiosque construit à leur intention, les artistes de la musique Van Der Merschen, égaient le Parc Dominion en y jouant les plus belles pages musicales

de tous les grands maîtres, et aussi des compositeurs de danses, pot-pourris, etc., les plus en vogue.

Et, maintenant, aimable compagnon de route, ouvrez les yeux, préparez-vous à d'uniques émotions, nous allons vous présenter les principales attractions de l'endroit. Il ne nous en coûtera que 5 ou 10 cents par tête, pour chacune d'elles. Voici la maison fantastique — the house of non-sense. Dès que nous y entrons, sous nos pieds le plancher fuit, les escaliers trépident, les murs tournent autour de



L'inondation de Jonstown

petite phrase évoque tout un passé brillant pour la noblesse. A l'entendre, on croit voir passer des chasses-à-cour; des cavalades allant au tournoi; de belles grandes dames sur leurs blanches haquenées; des valets fustigeant les manants qui s'approchaient de trop près des nobles personnages de la cour. Les temps sont changés, Dieu merci! Maintenant, plus sensée, plus libérale, l'humanité clame, le coeur joyeux: "Le peuple s'amuse".

Il a attendu pour s'amuser, le bon peuple, et il en a été récompensé par la fée de la science. La bonne vieille, qui peine depuis des centaines de siècles, qui a inspiré Archimède, Aristote, Gutenberg, Newton, Pasteur, Edison, a voulu récompenser le prolétariat de sa patience séculaire, et, à pleines mains, elle a jeté à ses pieds tous les trésors qu'elle a entassés depuis que l'homme

Ne riez pas, ami lecteur, nous pouvons donner une preuve de notre avancé. Vous doutez? Eh bien, venez avec nous au Parc Dominion, et vous verrez que nous n'exagérons pas. Tenez, entrons dans ce lieu unique d'amusements, digne de New-York, digne de Londres, digne de Paris. Et, comme je suis votre guide, permettez qu'au cours de notre promenade, je vous énumère les "attractions" du dit Parc Dominion: joie des enfants, surprise des parents et... bonheur de

nous, le plafond passe sous nos pieds. On croirait vivre un cauchemar; cela dure un instant, on rit, et l'on sort. Un peu plus loin, nous entrons dans un véritable théâtre. C'est le Jonstown flood — l'inondation de Johnstown; les effets de lumière, la



Les montagnes russes

mise en scène sont parfaits. Horrifié, on croit assister à la destruction de la belle vie. Là, on apprend combien fragile est la vie humaine, — combien énergique l'homme qui reconstruit une ville détruite par un accident de réservoir, qui contenait des millions de gallons d'eau.

Toujours sur la même allée, d'autres pavillons sont aussi intéressants, et sans nous en être aperçu, nous entrons dans les Incubateurs de bébés. C'est une véritable merveille de la science, toute philanthropique, où l'on arrache à la mort de futurs citoyens, de futures charmantes Canadiennes. On sort, rêveur, d'avoir vu le minois rose de mignons poupons, couchés dans des cages de verre, qu'on n'oubliera plus.

Au passage, nous prenons un rafraîchissement; tous les goûts étant satis-

faits au bar du Dominion Park.

La glissade en canot nous attire. Du haut d'une plateforme, suivant un plan incliné très raide, à une vitesse vertigineuse, notre canot s'en va dans un bassin, soulevant des

gerbes d'eau écumeuse. Nous abordons, respirant à pleins poumons, croyant avoir couru un grand péril, croyant avoir franchi les rapides les plus dangereux de ce pays de rapides.

Notre prochaine visite est au Vieux moulin. Nous embarquons dans un canot qui, au fil de l'eau, nous conduit à travers les passages d'une grotte artificielle. Ce labyrinthe aquatique, obscur de ci, de là, donne l'illusion de la réalité, par place des effets de décors de théâtre, éclairés de magique façon, à l'électricité, tendent à faire croire qu'une fée guide notre course. C'est merveilleux, et il fait une fraîcheur délicieuse dans ces grottes, par la très chaude journée où nous les visitons. A quelques pas plus loin, est la salle des miroirs déformants. Tout d'un coup on se voit nain, ou géant, gros comme une barrique, frêle comme un roseau. C'est à faire pouffer de rire, et l'on rit sans réserve.

Le pavillon du tour du monde, où nous entrons maintenant, est un chef-d'oeuvre en son genre. Nous prenons place dans ce qui est apparemment un wagon observatoire de chemin de fer. Le bruit des trépidations du train est admirablement imité. Et un cinématographe nous montre ce qu'il y a de plus beau au monde, comme paysage. Tantôt les Alpes, puis Naples, la Floride, la Californie, l'Inde, etc., tous les pays y passent à tour de rôle.

Un instant après, le Scenic Railway, montagnes russes, nous emporte par monts et par vaux dans une glissade folle. On croit parcourir l'espace tel un oiseau. Il faut voir



Le palais d'Aladin

tout le monde, moyennant quelques cents. D'abord, laissez-moi attirer votre attention sur l'exécution irréprochable de l'excellent corps de musique, dont nous entendons les sélections dès notre entrée dans le



Un coin du Parc Dominion : Le restaurant

cela, y être passé, pour s'en faire une idée. Cette attraction est une des mieux réussies au monde.

Et nous en passons de ces attractions, car nous n'en finirions pas.

ATELIER DE PHOTO-GRAVURE

THE **MONTREAL PHOTO-ENGRAVING**

Ce titre acheté de L'honorable T. Berthiaume, est la propriété de L'ALBUM UNIVERSEL, 51, Rue Sainte-Catherine Ouest

COMPANY

ERNEST MACKAY, PROPRIÉTAIRE

**C**ET atelier est installé dans le même local que "L'Album universel," au No 51, Rue Sainte-Catherine Ouest, coin de la Rue Saint-Urbain.

Toutes sortes de travaux de photo-gravure et de gravure entrepris et garantis pour l'élégance et le fini.

Demi-tons et dessins en ligne sous le plus court avis.

Nous avons à notre disposition un outillage complet, fort coûteux, qui nous permet de travailler les procédés des couleurs de toutes sortes : trois couleurs, procédé "D A Y," grain, etc.

Spécialité: Catalogues qui exigent le meilleur goût et la plus grande attention.

Venez nous voir, ou téléphonez, Bell Est 2145 et vous aurez satisfaction pour les prix comme pour le goût artistique de nos travaux. Les commandes par la poste sont promptement exécutées.

Que l'on veuille bien prendre note que M. G. Lyons, connu comme l'un des meilleurs photo-graveurs de ce pays, est le contremaître de notre atelier.



SUCCURSALE A QUEBEC  
Léger Brousseau, Agent  
No. 13 Rue Buade, Québec

THE MONTREAL PHOTO-ENGRAVING COMPANY

**51, Rue Sainte - Catherine Ouest, Montréal**

COIN DE LA RUE SAINT-URBAIN